Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-66631/fragment/page=0001

RECUEIL GENERAL DES OPERA REPRESENTEZ PAR L'ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE, DEPUIS SON ETABLISSEMENT.

TOME QUATRIE'ME.

A PARIS,
Chez CHRISTOPHE BALLARD,
seul Imprimeur du Roy pour la Musique,
ruë S. Jean de Beauvais, au Mont-Parnasse.

M. DCCIII.
Avec Privilege de Sa Majesté.

TABLE

DU TOME QUATRIE'ME.

XXV. ORPHE'E, *Tragedie*, en trois Actes, *imprimée en Musique:* Partition in-folio, *se vend* 12. *liv.* 10. *s. reliée.* p. 1

XXVI. ENE'E & LAVINIE, *Tragedie*, en cinq Actes, *imprimée en Musique:* Partition in-folio, *se vend* 12. *l.* 10 *s. reliée.* 51

XXVII. CORONIS, *Pastorale*, en trois Actes, *non-imprimée en Musique.* 113

XXVIII. ASTRE'E, *Tragedie*, en cinq Actes, *non-imprimée en Musique.* 115

BALLET, Danse A VILLE-NEUVE SAINT GEORGES, en trois Entrées; ajoûté à ce Volume, pour avoir été

repreſenté ſur le Théatre de l'Opera ; *non-imprimé en Muſique.* 207

XXIX. ALCIDE, *Tragedie*, en cinq Actes, *non-imprimée en Muſique.* 229

XXX. DIDON, *Tragedie*, en cinq Actes : Il n'y a *d'imprimé*, que les Airs & Recits en une Partition in-quarto, *rare* ; & les Symphonies en autre Partition in-quarto, *ſe vend* 40. *ſols brochée.* 281

XXXI. MEDE'E, *Tragedie*, en cinq Actes, *imprimée en Muſique* : Partition in-folio, *ſe vend* 12. *liv.* 10. *ſ. reliée.* 345

XXXII. CEPHALE & PROCRIS, *Tragedie*, en cinq Actes, *imprimée en Muſique* : Partition in-fol. *ſe vẽd* 9. *l. reliée.* 421

ORPHEE

ORPHE'E,

TRAGEDIE

Representée par l'Academie Royale de Musique l'An 1690.

Les Paroles de M. Du Boulay,

&

La Musique de M. Louis de Lully,

XXV. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

L'HYVER.

Troupe de Vents, de Frimats, de Glaçons & d'Hommes gelez.

Troupe de Personnes qui cherchent un Spectacle, parmy lesquelles se trouvent un Berger & une Bergere.

VENUS.

L'AMOUR.

LES GRACES, LES JEUX, LES RIS, & LES PLAISIRS.

PROLOGUE.

Le Théatre repreſente une Salle deſtinée pour des Spectacles. Elle eſt ornée d'Amphithéatres & de baluſtrades, & percée de Portiques, dont ceux du fond laiſſent voir des arbres dépoüillez, une campagne couverte de neige, & les autres marques de l'Hyver.

L'HYVER.

APrés Flore, Ceres, Bachus,
C'eſt à mon tour à regner ſur la terre;
Mais, loin de m'offrir leurs tributs,
Tous les Mortels me font la guerre.
Quels biens par mon ſecours ne reçoivent-ils pas?
C'eſt moy dont le pouvoir écarte le Tonnerre,
Je raſſemble les jeux, je ſuſpends les combats;
Cependant mes bienfaits ne ſont que des ingrats.

TROUPE DE PERSONNES
cherchant un Spectacle.

UN HOMME DE LA TROUPE.

Quoy, toûjours de l'Hyver la preſence odieuſe?

Deux HOMMES *&* *une* FEMME.

Ah ! quand reviendront les Zephirs ?
Laiſſe-nous, Saiſon fâcheuſe,
Ne trouble plus nos plaiſirs.

LE CHŒUR.

Ah ! quand reviendront les Zephirs !
Laiſſe-nous, Saiſon fâcheuſe,
Ne trouble plus nos plaiſirs.

L'HYVER.

Froids Enfants d'Aquilon, ſoûtiens de ma puiſſance,
Eloignez de ces lieux un Peuple qui m'offenſe.

*Les Vents & les Frimats veulent exécuter les ordres de l'*HYVER ; *mais dans ce moment le Ciel brille d'une lumiere nouvelle, &* VENUS *deſcend dans un char, accompagné de l'*AMOUR *&* *des* GRACES.

UN HOMME *de la Troupe.*

De ton foible couroux c'eſt trop nous allarmer;
Ceſſe d'attriſter la nature :
Les doux feux de l'Amour viennent la ranimer,
Venus deſcend, c'eſt trop nous allarmer,
Retire-toy dans quelque grotte obſcure.

*L'*HYVER *& ſa ſuite ſe retirent, les marques de l'Hyver font place à celles du Printemps,* & VENUS *acheve de deſcendre.*

VENUS.

Malgré l'Hyver & ſes rigueurs,
Mortels, pour vous l'Amour redouble ſes faveurs :
Vous faire ſentir ſes flâmes,
C'eſt égaler la terre aux cieux ;
C'eſt faire part à vos ames
De la felicité des Dieux.

Tandis que le bruit des armes
Jette l'horreur en tous lieux,
Ce ſejour delicieux
Eſt exemt de tant d'allarmes :
Venez, Plaiſirs, Ris & Jeux,
Faites briller tous vos charmes,
Venez, Plaiſirs, Ris & Jeux.
Demeurez pour jamais dans cet azile heureux.

LE CHŒUR.

Venez, Plaiſirs, Ris & Jeux,
Faites briller tous vos charmes,
Venez, Plaiſirs, Ris & Jeux,
Demeurez pour jamais dans cet azile heureux.

Les Jeux & les Plaiſirs volent, & accourent de toutes parts. Un Berger & une Bergere qui ſe trouvent dans la troupe precédente, chantent enſemble.

Si nous quittons nôtre ſejour tranquile,
Ce n'eſt pas pour chercher une pompe inutile:

C'eſt pour donner à vos jeunes deſirs
L'exemple des ardeurs ſinceres;
Aimez en Bergers, en Bergeres,
Vous en aurez plus de plaiſirs.

Ceux de la troupe témoignent par une danſe champêtre, qu'ils approuvent ce qu'ont dit le Berger & la Bergere.

VENUS.

Par la puiſſance de l'Amour,
Pour vous divertir en ce jour,
Orphée exprés ſort du Royaume ſombre:
Heureux! ſi ſes airs & ſa voix
Vous paroiſſent ſeulement l'ombre
De ce qu'ils furent autrefois.
Quel cœur en l'écoûtant n'en devenoit plus tendre?
De ſes chants tous divins ce fût le moindre effort.
Mon fils en étoit plus fort,
On ne pouvoit plus s'en deffendre;
Helas! helas! Orphée eſt mort!
Venus & les Amours voudroient bien vous le rendre.

L'AMOUR, *les Graces, les Jeux & les Plaiſirs expriment leur triſteſſe.*

VENUS.

Laiſſons le ſouvenir d'une perte cruelle,
Un devoir plus preſſant demande vôtre zele.
Applaudiſſez au Heros,
Dont les ſoins fortunez vous donnent ce repos.

En vain tout l'univers conſpire,
Pour obſcurcir l'éclat de ſon empire ;
Ce n'eſt que preparer un plus illuſtre prix
Au merite de ſa victoire.
Plus l'envie à ſon bras oppoſe d'ennemis,
Et plus grande ſera ſa gloire.

LES CHŒURS.

Applaudiſſons au Heros
Dont les ſoins fortunez nous donnent ce repos.

Deux HOMMES *&* *une* FEMME.

En vain tout l'univers conſpire,
Pour obſcurcir l'éclat de ſon empire.

Deux HOMMES.

Ce n'eſt que preparer un plus illuſtre prix
Au merite de ſa victoire.

Deux HOMMES *&* *une* FEMME.

Plus l'envie à ſon bras oppoſe d'ennemis,
Et plus grande ſera ſa gloire.

LES CHŒURS.

Plus l'envie à ſon bras oppoſe d'ennemis,
Et plus grande ſera ſa gloire.

Fin du Prologue.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

ORASIE, *Reyne de Thrace.*
ORPHE'E, *nouvellement marié avec Euridice.*
EURIDICE.
ISMENE, *Confidente d'Orasie.*
EURIMEDE, *Amy d'Orphée.*
Troupe de Nymphes Compagnes d'Euridice.
CEPHISE, *une des Nymphes.*
PLUTON.
Troupe de Miniſtres, & de Suivants de Pluton.
ASCALAX, *un des Miniſtres de Pluton.*
Troupe d'Ombres criminelles, comme Siſyphe, Tantale, Promethée, les Danaïdes, &c.
Troupe d'Ombres heureuſes qui accompagnent l'Ombre d'Euridice.
LA PRESTRESSE *de Bachus.*
Troupe de Bachantes.

ORPHE'E,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repreſente une Campagne agréable, dans le voiſinage de la Capitale de la Thrace.

SCENE PREMIERE.

ORASIE, ISMENE.

ORASIE.

JE me ſoulage, chere Iſmene;
En te découvrant une peine
Dont je ne ſçaurois plus guerir:
C'eſt trop voir ma Rivale unie avec Orphée;
Tandis que dans mon ſein ma flâme renfermée,
Rend cette peine encor plus cruelle à ſouffrir.

D'un plus doux sort reprenons l'esperance;
Délivrons-nous d'un obstacle odieux,
Euridice habite ces lieux,
Elle y va rencontrer sa perte, & ma vangeance.

O! toy, qu'un charme plein d'horreur
Vient d'instruire, en secret, à servir ma fureur,
Serpent, que sous ces fleurs cache cette prairie,
Cent Nymphes, dés ce jour, y porteront leurs pas;
Discerne bien mon ennemie,
C'est elle à qui tu dois donner un prompt trépas.

ISMENE.

D'Orphée Apollon est le Pere;
Mais il languit dans le repos:
Et les Arts qu'on voit luy plaire,
Ne sont pas ceux des Heros.

ORASIE.

J'entends la Gloire qui murmure;
Mais, se choisit-on son vainqueur?
Il charme toute la nature,
T'étonnes-tu qu'il ait charmé mon cœur?

ISMENE.

Eh! pourquoy donc souffrir un hymen si contraire
A vôtre espoir le plus charmant?

ORASIE.

Je me flatois, helas! trop vainement,
D'y trouver le secours d'un dépit salutaire.

ISMENE.

Ah ! que ne faisiez-vous plûtôt agir mes soins,
Afin qu'Orphée apprit du moins
Tout ce qu'en sa faveur vôtre amour pouvoit faire.
Veuve d'un Roy fameux, Reine de ces climats,
Les charmes de vôtre personne,
Le brillant de vôtre couronne,
N'étoient-ce pas pour luy d'assez puissants appas ?

ORASIE.

Tu parles de l'amour, & ne le connois pas.

Les offres les plus éclatantes,
Sur un cœur prevenu sont toûjours impuissantes,
La raison vainement s'efforce de parler :
Il brûle, dans l'instant même,
D'aller revoir ce qu'il aime,
Et de luy tout immoler.

ISMENE.

Si l'on voit des Amants, dont l'ame peu commune
Immole quelque fois la fortune à l'amour ;
On en voit bien plus chaque jour,
Sans scrupule immoler l'amour à la fortune.

C'est rarement qu'un thrône est mépriſé.

ORASIE.

Non, je connois Orphée, il eût tout refusé;
Son amour satisfait luy tient lieu d'un empire:
Que je prevoy d'ostacle au bien que je desire!
Et du crime où l'amour, malgré moy, me conduit,
Que sçay-je si jamais je recevray le fruit.
Dieux! quelle peine à ma peine est égale?

ISMENE.

Que je vous plains! mais, sortons de ces lieux,
Y voulez-vous trouver vôtre Rivale?

ORASIE.

Non, m'en preservent les Dieux!
Si toutefois Orphée... Il vient, laisse à ma flâme....

ISMENE.

Par cent raisons, plûtôt songez à l'eviter.

ORASIE.

Ismene, malgré moy je me sens arrêter,
Cachons-luy seulement le trouble de mon ame.

SCENE SECONDE

ORASIE, ISMENE, ORPHE'E, EURIMEDE.

ORASIE.

LE desir du repos, & la beauté du jour
M'ont fait venir dans ce lieu solitaire:
Mais, quand vous preferez aux plaisirs de ma Cour
Un champêtre sejour,
On peut vous reprocher que c'est trop vous y plaire.

ORPHE'E.

Je cheris ces beaux lieux, j'ay peine à les quitter,
Ils m'offrent des ruisseaux, des fleurs, de la verdure,
Le plus cruel hyver semble le respecter,
Et le Ciel y répand sa clarté la plus pure;
Eh! pourquoy ne pas profiter
De ces faveurs de la nature?

ORASIE.

Vous ne me dites pas leurs charmes les plus grands,
Euridice s'y plaît, en faut-il davantage?

ORPHE'E.

Les Nymphes de ce voisinage
L'amusent chaque jour par leurs jeux differents;
A demeurer encor, leur amitié l'engage.

ORASIE.

De vôtre hymen nouveau les doux commencements
Demandoient de la complaiſance;
Mais, ſongez deſormais qu'aprés un ſi long-temps
Vous nous devez vôtre preſence.

SCENE TROISIE'ME.

ORPHE'E, EURIMEDE.

EURIMEDE.

QUand la faveur ſemble icy vous chercher,
D'où vient que vôtre cœur ſoûpire?

ORPHE'E.

Eſt-il doux de m'entendre dire
Qu'à mes plus chers plaiſirs je me dois arracher?
La faveur ſouvent importune,
L'eſclavage la ſuit de prés,
Je ne demanderois, helas! à la Fortune,
Que de pouvoir joüir, en paix,
Des ſeuls biens que l'Amour m'a faits.

EURIMEDE.

Cette félicité parfaite,
Dans une Cour qui vous ſouhaite,
Perdroit-elle de ſes attraits?

ORPHE'E.

Trop de soins à la Cour rendent les cœurs distraits,
On aime mieux dans la retraite :
Icy tous mes moments ne sont que pour l'amour,
Et j'aime mille fois plus que le premier jour.

ENSEMBLE.

Non, l'hymen ne vient point éteindre
Les feux par l'Amour allumez.
Deux cœurs l'un pour l'autre formez,
N'ont jamais ce malheur à craindre :
S'il arrive aux Amants quelque fois de s'en plaindre,
C'est qu'ils étoient foiblement enflâmez ;
Non, l'hymen ne vient point éteindre
Les feux par l'Amour allumez.

ORPHE'E.

Cependant vous sçavez quelle peine secrete
Tient mon ame inquiete.

EURIMEDE.

Vôtre chagrin vous presse-t'il toûjours
De quitter pour jamais la Thrace ?

ORPHE'E.

Un noir pressentiment sans cesse m'y menace ;
Je veux, par mon départ, en terminer le cours.

Je pretends habiter la Grece,
Me faire une retraite aux rives du Permesse,
Et signaler les arts que je tiens d'Apollon :
Y regarder de loin le Sort & ses caprices ;
Et faire toutes mes delices
De ma chere Euridice, & du sacré Vallon.

EURIMEDE.

Vous quitterez vôtre patrie ?

ORPHE'E.

Eh bien ! s'il faut que je vous le confie ;
Mon cœur revere Bachus,
Mais je déteſte l'abus
De ces fêtes odieuſes,
Où l'on voit... je me tais, je n'en ay que trop dit,
Et que trop irrité l'eſprit
De nos Bachantes furieuſes.
Livreray je Euridice au danger de ces mœurs ?
Non, je la dois ſauver de pareilles horreurs ;
Mais je ne la vois point paroître,
Je l'attends, & je ſens renaître
Toutes mes ſecretes terreurs.
Elle vient.

SCENE QUATRIE'ME.

ORPHE'E, EURIDICE, EURIMEDE.

ORPHE'E.

QU'en ces lieux mon ame impatiente
Brûloit de vous voir arriver !

EURIDICE.

Si j'avois crû ſi tôt vous y trouver,
Je n'aurois pas fait languir vôtre attente.

ORPHE'E.

Eh quoy ! ne ſçavez-vous pas
Que mon amour ne peut ſoûtenir vôtre abſence ?
Et que par tout où vous portez vos pas,
Il les ſuit, ou les devance ?

EURIDICE.

Je ne sçaurois blâmer ce grand empressement,
Il me paroît trop aimable :
C'est un bien inestimable
Qu'un Epoux toûjours Amant.

ORPHE'E.

O Dieux ! je vous le recommande,
Ce tresor que je tiens de vos seules bontez ;
Conservez-moy tant de beautez,
C'est tout ce que mon cœur sans cesse vous demande.

EURIDICE.

Quoy, vous verray-je encor à des transports si doux
Mêler une importune crainte ?

ORPHE'E.

Si malgré moy j'en éprouve l'atteinte,
Vous le sçavez, c'est que je crains pour vous,

EURIDICE.

Rassûrez-vous, trop de delicatesse
Allarme ainsi vôtre tendresse?
Non, non, le juste Ciel favorable à nos vœux,
Ne voudra pas si-tôt briser de si beaux nœuds.

TOUS.

Non, non, le juste Ciel favorable à nos vœux,
Ne voudra pas si-tôt briser de si beaux nœuds.

EURIMEDE.

De tous côtez on voit dans ces campagnes
Les Nymphes commencer leurs jeux.

ORPHE'E à EURIDICE.

Nous vous laissons, bien-tôt nous reviendrons tous deux.

SCENE CINQUIE'ME.

Des Nymphes & des Divinitez champêtres arrivent par petites troupes & sans ordre, en danſant & en chantant.

CHŒUR DE NYMPHES & DE DIVINITEZ.

AUx champs, aux champs,
Aimables Compagnes,
Aux champs, aux champs,
Venez, il eſt temps,
Sortez des bois, des eaux, deſcendez des montagnes ;
Aux champs, aux champs,
Aimables Compagnes,
Aux champs, aux champs,
Venez, il eſt temps.

UNE NYMPHE.

Thetis bien-tôt dans ſa vaſte demeure
Verra plonger le celeſte flambeau :
Jamais une plus belle heure
Ne finit un jour plus beau.

LE CHŒUR.

Aux champs, aux champs,
Aimables Compagnes,
Aux champs, aux champs,
Venez, il eſt temps.

Sortez des bois, des eaux, descendez des montagnes;
Aux champs, aux champs,
Aimables Compagnes,
Aux champs, aux champs,
Venez, il est temps.

Elles dansent.

UNE NYMPHE.

Vos charmes, divine Euridice,
Chaque jour prés de vous sçavent nous attirer:
Qu'icy nôtre amitié du moins vous divertisse;
Ailleurs l'Amour prend soin de vous faire adorer.

LE CHŒUR.

Souvent la naissante Aurore
Nous rassemble dans ces lieux:
Mais nous aimons mieux encore
Y voir briller vos beaux yeux.

EURIDICE.

Dansez, Nymphes, dans ces prairies,
Sur le tendre gazon je vais me délasser;
Quelquefois on aime à passer
Des divertissements aux douces rêveries.

Elles continüent leurs danses.

SCENE SIXIE'ME.

TROUPE DE NYMPHES, CEPHISE, ORPHE'E & EURIMEDE *qui arrivent en même temps.*

CEPHISE.

O Ciel ! ô malheur déplorable !

ORPHE'E.

Sauvez mon Euridice, ô Dieux !

CEPHISE.

Cruelle mort !
O destin trop impitoyable !
Vôtre Euridice, helas ! voit terminer son sort.

ORPHE'E.

Qu'entends-je ?

ORPHE'E, CEPHISE & EURIMEDE.

O malheureux Orphée !

CEPHISE.

Sur le gazon à peine elle est passée,
Que d'un Serpent caché sous l'herbe & sous les fleurs,
Cette belle, soudain blessée,
A senty du trépas les premieres horreurs.

SCENE SEPTIE'ME.

EURIDICE *mourante, soûtenuë par deux Nymphes, & les mêmes Acteurs de la Scene precédente.*

ORPHE'E.

AH! quel objet à mes yeux se presente!
Secrets pressentiments, helas! trop averez!
Mon Euridice, vous mourez!

EURIDICE.

Je vous revois, je vais mourir contente.

ORPHE'E.

Mon Euridice, vous mourez!

EURIDICE.

Le Ciel le veut, mon cher Orphée.

TOUS DEUX.

Sont-ce là les plaisirs que les nœuds d'hymenée
Sembloient nous avoir preparez?

ORPHE'E.

Dieux! s'il est encor temps, que je meure pour elle!

EURIDICE.

Eh! que me serviroit cette pitié cruelle?
En serions-nous moins separez?

ORPHE'E.

Nous ne le serons point, je ne puis vous survivre.
Le fer . . .

EURIDICE.

Par ce chemin gardez-vous de me suivre.

Attendez vôtre sort d'un esprit plus soûmis.
Le Ciel s'offenceroit de vôtre impatience ;
Les champs Elysiens vous seroient interdits :
Ah ! laissez-moy du moins emporter l'espe-
rance
D'être un jour réunis.

ORPHE'E.

Où me reduit, helas ! une loy trop severe ?
Trop rigoureuse attente !

EURIDICE.

Et pourtant necessaire,
Puisque nôtre bonheur en doit être le prix.

Vivez, c'est moy qui vous en presse,
N'attendons que des Dieux le temps de nous
revoir :
Je ne vous deffends pas une tendre tristesse,
Je vous deffends le desespoir.
Mais du mortel poison en ce moment saisie,
Je sens... Adieu, recevez, cher Epoux,
Les derniers soûpirs d'une vie
Qui ne me plaisoit qu'avec vous.

Elle expire, on l'emporte ET ORPHE'E *tombe évanoüy sur un gazon.*

LES CHŒURS & EURIMEDE.

O Ciel ! ô malheur déplorable !
Dieux ennemis ! cruelle mort !
O destin trop impitoyable !
Euridice a finy son sort.

SCENE HUITIE'ME.

ORPHE'E, EURIMEDE.

ORPHE'E.

ET je ſens ma foible paupiere
S'ouvrir encor à la lumiere,
Lorſqu'Euridice vient de la perdre à jamais!
O honteux! ô lâches regrets!
Quand je devrois plûtôt la ſuivre
Euridice, eh! comment pourray-je vous ſurvivre?
Mais, je ne la vois plus... ah! laiſſez-moy courir
Prés de ce qui m'en reſte;
Aprés ce coup funeſte
J'y veux mourir.

EURIMEDE.

Songez, ſongez plûtôt, dans ce malheur extrême,
Aux moyens de le reparer.

ORPHE'E.

Et que puis-je encor eſperer?
La mort me ravit ce que j'aime.

EURIMEDE.

Avez-vous oublié ce qu'ont fait quelque fois
Et vôtre Lyre, & vôtre voix?

A leurs divins accords n'a-t'on pas vû poſſibles
Les effets les moins attendus?
Les Tigres attentifs, le torrents ſuſpendus,
Les arbres, les rochers mobiles & ſenſibles?
N'êtes-vous pas encor maître de ces accents
Sur la nature tout puiſſants?
Faites qu'à leur pouvoir l'enfer même obeïſſe.
N'oſeriez-vous tenter ce genereux effort?
La mort vous enleve Euridice,
Allez l'enlever à la mort.

ORPHE'E.

C'en eſt aſſez; Attend, chere Ombre,
Je n'auray plus long-temps à me rien reprocher.
Je cours dans le Royaume ſombre,
Ou mourir, ou t'en arracher.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre represente un Vestibule magnifique, où PLUTON *sur son thrône a coûtume de juger les Ombres qui viennent de passer le Styx. Ce Vestibule est de plein-pied, avec de vastes Jardins. L'on voit dans l'éloignement quelques marques qui peuvent caracteriser les enfers.*

SCENE PREMIERE.

L'OMBRE D'EURIDICE.

AH! que j'éprouve bien que l'amoureuse flâme
Au delà du trépas regne encor dans une ame.
Des champs Elysiens j'ay vû tous les attraits,
Ces forests toûjours verdoyantes,
Ces beaux Astres formez exprés,
Pour luire aux ames innocentes;
Mais rien n'y peut charmer l'ennuy que je ressens,
Privée, helas! de ce que j'aime:
Je regrette un plus heureux temps.
L'amour content est le bonheur suprême,
Tous les autres sont languissants.

Ah ! que j'éprouve bien que l'amoureuſe flâme,
Au de-là du trépas regne encor dans une ame!

Un tendre ſouvenir m'occupe inceſſamment :
Que fait Orphée en ce moment ?
Puis-je en douter ? il m'aime, il m'eſt fidele,
Il ſoûpire, il gémit, ſa triſte voix m'appelle.
O Dieux ! que ne peut-il, pour ſon ſoulagement,
Eſtre auſſi le témoin de ma peine cruelle !
Mon cher Orphée, helas ! je ſouffre également.

Pourquoy faut-il que Proſerpine
Aujourd'huy me deſtine
A l'honneur d'augmenter ſa cour !
Je trouvois l'Elyſée un plus charmant ſejour.
Que de moments va perdre ma tendreſſe !
Helas ! avec tranquilité
Je pouvois y rêver ſans ceſſe;
Cette douce liberté
Faiſoit ma felicité.

Mais déja de ces lieux on trouble le ſilence.
Pluton paroît, évitons ſa preſence.

SCENE SECONDE.

PLUTON, *Troupe de Suivants.*

PLUTON.

QU'entends-je ? il eſt donc vray que juſques dans ces lieux
Un Mortel inſolent s'avance ?
Suis-je donc le moindre des Dieux,
Et craint-il ſi peu ma puiſſance ?
Ah ! je dois ſignaler, par des tourments cruels,
Le châtiment de cette audace :
Qu'il vienne ce Mortel, il va trouver ſa place
Parmy les fameux Criminels.

Mais, di-moy, Dieu du Styx, ſi dans cette entrepriſe
Le Ciel le favoriſe ?
D'un Fils de Jupiter les inſolents efforts
Doivent forcer les ſombres bords.
Ah ! ſans doute c'eſt luy ; pour me faire la guerre,
Son Pere, dans ce jour, l'arme de ſon tonnerre.
Vous, mes Sujets preparez-vous ;
Craignons l'effet de ſon courage,
Repouſſons cet outrage,
Armons-nous, armons nous.

LE CHŒUR.

Craignons l'effet de son courage;
Repoussons cet outrage,
Armons-nous, armons-nous.

On entend une charmante mélodie comme venant de fort loin.

PLUTON.

Mais, quels sons éloignez surprennent mes oreilles?
Qu'ils sont nouveaux! qu'ils ont de quoy toucher!

On l'entend plus distinctement.

Chaque instant vers ces lieux semble les approcher;
Quels autres chants ont des douceurs pareilles?

Mais, ce n'est pas le temps de nous laisser charmer:
Il faut punir un Temeraire,
J'ay besoin de ma colere,
Elle pourroit se calmer.
Il faut punir un temeraire,
Allons, il n'est pas temps de nous laisser charmer.

LE CHŒUR.

Il faut punir un temeraire,
Allons, il n'est pas temps de nous laisser charmer.

SCENE TROISIE'ME.

PLUTON, *& ſes Suivants*, ASCALAX.

ASCALAX.

SAns crainte abandonnez-vous
A d'aimables charmes ;
L'auteur même de vos allarmes,
L'eſt auſſi de ces chants ſi doux.
Il eſt ſeul, il eſt ſans armes,
Il vient, en Suppliant, embraſſer vos genoux.
Sans crainte abandonnez-vous
A d'aimables charmes.

Des bords du Styx, où je maintiens vos loix,
Je croyois du Mortel voir bien-tôt le naufrage,
Mais, ſans effort, la barque à ſoûtenu ſon poids ;
Et du côté de ce rivage,
Cerbere, déchaîné pour la premiere fois,
L'a careſſé ſur ſon paſſage.
Pour obtenir par tout un entier avantage,
Il chante ſeulement, & tout céde à ſa voix.

SCENE QUATRIE'ME.

PLUTON *& ſes Suivants*, ASCALAX, *trois* MINISTRES *de* PLUTON.

LES MINISTRES.

QUels effets ſurprenants des ſons harmonieux
Qui penetrent ces lieux !
On n'y voit plus rien qui gémiſſe,
Rien qui ne s'attendriſſe.

UN MINISTRE.

Et de ces ſons raviſſants tout paroît enchanté,
Sous leur doux effort tout ſuccombe.
Sipſyhe en ce moment repoſe en liberté :
Son rocher ſur le mont avec peine porté,
D'où ſans ceſſe il roule & retombe,
S'eſt arrêté.

AUTRE MINISTRE.

Promethée enfin reſpire,
Le Vautour qui le déchire
Vient de le laiſſer en paix:
On voit la Danaïde oiſive,
Et Tantale boire à longs traits
L'onde juſques là fugitive.

La Muſique que l'on entendoit auparavant de loin, s'entend icy pleinement, & l'on voit ORPHE'E *vêtu comme les Peintres nous le repreſentent, avec ſa Lyre, & une couronne de laurier.*

ASCALAX.

Le Mortel luy-même arrive,
Il vient icy se presenter.

PLUTON.

Silence, je veux l'écoûter.

SCENE CINQUIE'ME.

ORPHE'E, *& les mêmes Acteurs de la Scene précedente.*

ORPHE'E.

MOnarque des enfers que la terre revére,
A qui nous devons tous un tribut necessaire,
Vous voyez devant vous le Fils du Dieu du jour;
Il n'y vient point, pouſſé d'un deſſein temeraire,
Il y vient forcé par l'Amour.

S'il vous ſouvient de vos allarmes,
Quand dans les premiers feux d'un hymen plein de charmes,
De vôtre Proſerpine on voulut vous priver:
Jugez quel déplaiſir mon cœur doit éprouver;
Je perds une Epouſe adorable,
La Mort, la Mort impitoyable,
Dans ſon plus beau printemps, vient de me l'enlever.

Qu'une vie heureuse & nouvelle
La redonne en ce jour à mon amour fidele;
Rendez-la-moy, grand Dieu; pour me la rendre, helas!
En sera-t'elle moins mortelle?
Et ne faut-il pas qu'avec elle,
Tôt ou tard, sous vos loix je retombe icy bas.

PLUTON.

Quel nouveau charme! quel prodige!
J'écoûte, & malgré moy je me laisse attendrir;
Il se plaint, & je sens la douleur qui l'afflige,
Même, contre mes droits, je veux le secourir.

Va, trop heureux Mortel, je prends part à ta peine,
Ma pitié ne sera pas vaine:
Depuis que ton Epouse est soûmise à la mort,
Proserpine regle son sort;
Je sçauray disposer la Déesse à la rendre.

ORPHE'E,

Ah! que nos cœurs reconnoissants
Sur vos autels vont prodiguer d'encens!
C'est tout ce qu'un grand Dieu des Mortels peut attendre.

PLUTON.

Puisque le Destin aujourd'huy
De tant de malheureux veut suspendre les peines;
Pluton ne sera pas moins indulgent que luy,
Je veux qu'ils sortent de leurs chaînes

Pour honorer l'Auteur de ces doux changements,
Venez, empressez-vous, infortunez Coupables;
Et vous, dont les jeux surprenants
Font quelque fois mes divertissements,
Rendez-luy, s'il se peut, les moments agréables,
Dont ces lieux luy sont redevables.

PLUTON *s'en va, avec* ASCALAX *& les autres Suivants.*

SCENE SIXIE'ME.

Les Ombres criminelles témoignent la joye qu'elles ont d'être soulagées. Des Lutins accoûtumez à divertir PLUTON *les secondent.*

LE CHŒUR.

HEureux Mortel, quelle est ta gloire!
Celebrons-la par nos concerts.
Est-il de plus grande victoire,
Que d'avoir charmé les enfers?
Heureux Mortel, quelle est ta gloire!
Celebrons-la par nos concerts.

*Des danses succédent aux chants, & l'arrivée de quelques Ombres heureuses semble annoncer celle d'*EURIDICE.

LES CHŒURS.

Ton Epouſe va reprendre
Tout ce qu'elle avoit d'attraits :
Mais pouvons-nous nous deffendre
De former des vœux ſecrets ;
Qu'on differe à te la rendre.
Ne preſſe plus pour l'obtenir,
Calme un peu ton impatience ;
Ta peine ne ſçauroit finir,
Que la nôtre ne recommence.

SCENE SEPTIE'ME.

ASCALAX, EURIDICE *couverte d'un voile, & les mêmes Acteurs de la Scene precédente.*

ASCALAX.

PLuton, qui de ton ſort diſpoſe,
Rend Euridice à ton amour :
Mais écoûte ce qu'à ſon tour,
Ce Monarque abſolu t'impoſe.
Rien ne peut plus te retarder,
Tu vas partir ſeul avec elle ;
Garde-toy de la regarder,
Que tu ne ſois ſorty de cette ombre éternelle ;
Si devant ce moment tes yeux ſont ſatisfaits,
Tu perds Euridice à jamais.

ORPHE'E.

Euridice, eſt-ce vous? ô contrainte ſevere!

EURIDICE *voilée.*

Recevons les graces des Dieux,
Telles qu'ils veulent nous les faire.

ASCALAX.

Laiſſez du Styx le paſſage ordinaire,
Ce chemin vous conduit à la clarté des cieux;
Mais profitez, au ſortir de ces lieux,
D'un ſecret que Pluton veut bien ne vous pas taire.

Les crimes des mortels ſont connus icy-bas,
Apprenez celuy d'Oraſie,
Elle aime Orphée, & c'eſt ſa jalouſie
Qui d'Euridice a cauſé le trépas.

ORPHE'E.

La Perfide, grands Dieux! je cours à la vangeance.

EURIDICE *voilée.*

Bien qu'elle m'ait ravy le jour,
Mon cœur luy pardonne une offenſe,
Qui m'a fait voir tout vôtre amour:
Cherchons ſeulement un ſejour
Qui ne ſoit pas ſous ſa puiſſance.

ASCALAX.

Partez, heureux Epoux, vos deſtins ſont changez,
Vôtre amour eſt content, c'eſt être aſſez vangez.

LES CHŒURS.

Vos deſtins ſont changez.
Vôtre amour eſt content, c'eſt être aſſez vangez.

Les Ombres heureuſes ôtent à EURIDICE *ſon voile, &* ORPHE'E *ceſſe de tourner ſes yeux ſur elle.*

ASCALAX *aux Ombres criminelles.*

Vous, Troupe à ſouffrir condamnée,
Rentrez, rentrez dans vos fers :
Orphée, en quittant les enfers,
Vous rend à vôtre deſtinée.

SCENE HUITIE'ME.

ORPHE'E, EURIDICE.

ORPHE'E.

VOus reverrez le jour ; Quel heureux changement !
Mais, que je ſouffre en ce moment,
De n'oſer prés de vous joüir de vôtre vûë.
Ah ! cherchons promtement la lumiere des cieux,
Puiſqu'avec elle enfin me doit être renduë
Celle de vos beaux yeux.

Ah ! que je ſens d'impatience !

EURIDICE.

Ah ! quand pourra mon tendre cœur
Vous montrer toute ſon ardeur ?
Vous êtes à la fois toute mon eſperance,
Mon Amant, mon Epoux, & mon Liberateur:

Tout s'unit en vôtre faveur,
Amour, devoir, reconnoissance,
Ah! quand pourra mon tendre cœur
Vous montrer toute son ardeur!
Ah! que je sens d'impatience!

La lumiere disparoît.

Que cette obscurité vient à propos s'offrir,
Pour rendre de Pluton la deffense inutile.

ORPHE'E.

Elle m'épargne un soin importun, difficile,
Mais je ne vous vois pas, & c'est toûjours souffrir.

Avançons, achevons cette triste carriere;
S'il se peut ne vous lassez pas,
Nous touchons presque à la lumiere.

La lumiere revient, & laisse voir tout le devant du Théatre changé. C'est une partie du Mont-Rhodope, & l'on reconnoît la bouche d'un Antre par où ORPHE'E *est déja sorty des enfers.* EURIDICE *ne l'est pas encore.*

Répondez-moy du moins, marchez-vous sur mes pas?
Je ne l'entends plus, quel supplice!
Que faire? ah! que je sens de mouvements divers!
Cherchons . . .

ORPHE'E *regarde* EURIDICE, *laquelle dans ce moment paroît sortir de l'Antre; mais elle est empêchée par des Ministres de* PLUTON *qui la retirent avec violence.*

EURIDICE.

Orphée, helas! tu n'a plus d'Euridice.

SCENE NEUVIE'ME.

ORPHE'E.

Dieux! je l'ay vûë, & je la perds!
Mortel regard! funeſte impatience!
Pluton, ce n'eſt pas là violer ta deffenſe:
Retournons promtement par ces chemins ouverts.

SCENE SIXIE'ME.

Une Troupe de Miniſtres de PLUTON *s'oppoſe à ſon paſſage.*

ORPHE'E.

Souffrez...

LE CHŒUR.

Non, non, nous ſommes inflexibles,
Non, la pitié deux fois n'entre point aux enfers.

ORPHE'E.

Peut-être encor je les rendray ſenſibles;
Accordez-moy...

LE CHŒUR.

Non, non, nous ſommes inflexibles,
Non, la pitié deux fois n'entre point aux enfers.

Les Miniſtres de PLUTON *repouſſent* ORPHE'E *hors du Théatre.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théatre change, & represente le Mont-Rhodope.

SCENE PREMIERE.

ORASIE, ISMENE.

ORASIE.

C'Est icy que d'Orphée on attend le retour.
Par cet Antre fameux Rhodope ouvre un passage
A qui veut penetrer dans l'infernal sejour.
Orphée est le premier qu'un trop parfait amour
Vient d'engager à ce voyage.
Dessein pour luy trop dangereux!
C'est cette crainte qui m'ameine;
Mais je ressens encor un trouble plus affreux,
Et je tremble qu'il ne revienne
Avec son Euridice au comble de ses vœux.

Quoy, je te reverrois, odieuse Ennemie,
Retourner à la vie?
J'aurois commis un crime en vain?
Non, non, elle te peut encor être ravie,
Et même aux yeux d'Orphée...

ISMENE.

Ah! quittez ce deſſein.
De vôtre premiere vangeance
Le projet fût bien mieux conduit:
Elle ne fit pas tant de bruit,
Et vous laiſſoit plus d'eſperance:
Pourquoy, par une violence,
Voulez-vous en perdre le fruit?
Voulez-vous donc qu'Orphée à jamais vous déteſte?

ORASIE.

Chere Iſmene, ſoûtien la raiſon qui me reſte.
Mais, j'imagine, en ce moment,
Un coup plus favorable à mon reſſentiment.
De Bachus aujourd'huy c'eſt le grand ſacrifice,
Dés long-temps, tu le ſçais, j'eus ſoin de prevenir
Nos Bachantes contre Euridice;
Si nous la voyons revenir,
Faiſons que leurs fureurs s'arment pour ſon ſupplice.

ISMENE.

C'eſt expoſer Orphée aux mêmes traits.

ORASIE.

Sur elles n'ay-je pas l'autorité ſuprême?
Je ſçauray bien perdre ce que je hais,
Et ſauver ce que j'aime.

ORPHE'E *paroît.*

Mais, le Ciel auroit-il ſecondé mes ſouhaits?
Orphée eſt de retour, ma joye eſt ſans égale,
Je le vois ſans ma Rivale.
Il vient; feignons de la douleur
D'un ſuccés qui fait mon bonheur.

SCENE SECONDE.

ORASIE, ORPHE'E, ISMENE, EURIMEDE *arrive preſque en même temps.*

ORASIE.

FAut-il que l'amitié qui pour vous m'intereſſe,
N'oſe ſe réjoüir de vôtre heureux retour ?
Et ne montre que ma triſteſſe
De vous voir revenir ſans ramener au jour
L'objet ſeul de vôtre tendreſſe.
Mais, le ſort veut que les enfers
Aux mortels ſoient inacceſſibles.

ORPHE'E,

Reine, ces lieux terribles,
N'en doutez-pas, viennent de m'être ouverts;
Et c'eſt là que j'ay ſçû, Barbare,
Que ſi mon Euridice a fini ſon deſtin,
Le coup, helas! qui nous ſepare,
Ne partoit que de vôtre main.
Malgré vous, je le vois, vôtre trouble s'exprime,
Voulez-vous que je mette au jour ?

ORASIE.

Eh bien je confeſſe mon crime;
Mais toy, Cruel, tu feins d'ignorer mon amour.

C'eſt pourtant cet amour qui me l'a fait commettre :
Je croyois dans l'oubly le cacher pour jamais;
Et le temps ſembloit me promettre
D'adoucir enfin tes regrets.
Qu'un jour....

ORPHE'E.

Un jour! l'avez-vous donc pû croire
Qu'Euridice jamais ſorte de ma memoire ?
Non, non, malgré la mort, elle ſera toûjours
L'unique objet de mes amours,
Et de vôtre impuiſſante rage.
C'eſt ainſi que je laiſſe à vanger mon outrage
A vôtre deſeſpoir, à vos tranſports jaloux :
Ah! que ne m'aimez-vous mille fois davantage,
Pour en reſſentir mieux l'horreur que j'ay pour vous.

ORASIE.

Epargne-toy cette eſperance vaine;
C'en eſt fait, je ne t'aime plus.
Tu me peux deſormais chercher quelque autre peine,
Mais je dois te punir de tes cruels reburs;
Tremble ma vangeance eſt prochaine,
C'en eſt fait, je ne t'aime plus.

SCENE TROISIE'ME.

ORPHE'E, EURIMEDE.

ORPHE'E.

APpren, chere Eurimede, & plains mon triſte ſort.
J'avois charmé l'empire de la mort,
Tout à mes vœux s'étoit rendu propice,
Et je ramenois Euridice:
Une dure loy ſeulement
Me deffendoit de voir cet objet ſi charmant
Dans les lieux où Pluton exerce ſa puiſſance.
Mes yeux long-temps ſe ſont fait violence,
Mais la crainte, l'amour, dans un fatal moment...
Ah! Pluton un regard me rend-il ſi coupable?
Avec tant de rigueur pourquoy me condamner?
Helas! fût-il jamais faute plus pardonnable,
Si l'enfer ſçavoit pardonner?

ENSEMBLE.

Helas! fût-il jamais faute plus pardonnable,
Si l'enfer ſçavoit pardonner?

ORPHE'E.

Laiſſe-moy ſeul icy ſoûpirer & me plaindre.

EURIMEDE.

Quelque ſoit vôtre ſort, je veux le partager.

ORPHE'E.

Ce n'eſt pas me ſoulager,
Ce ſeroit me contraindre.

EURIMEDE.

Orphée, ô Dieux! refuse de me voir!

ORPHE'E.

Va, laisse un Malheureux que ta presence gêne.

EURIMEDE.

Quoy, l'amitié demeure vaine?

ORPHE'E.

Rien ne peut consoler l'amour au desespoir.

EURIMEDE.

Quoy, l'amitié demeure vaine?

ORPHE'E.

Tout ce qui faisoit mon bonheur,
Dans l'état où je suis, rend ma peine plus rude:
Et je ne veux, dans cette solitude,
Qu'un tendre souvenir, ma Lyre, & ma douleur.

SCENE QUATRIE'ME.

ORPHE'E.

SEjour affreux & solitaire,
Seul sejour qui puisse me plaire,
Que vous convenez bien à l'horreur de mon sort:
Quand je ne cherche que la mort.
Euridice faisoit le bonheur de ma vie,
Deux fois, helas! deux fois la mort me l'a ravie.

*Les rochers retentiſſent des plaintes d'*ORPHE'E.

Echo, vous qui dans ces deſerts,
Me montrez une pitié vaine,
Au lieu de perdre dans les airs
Le triſte recit de ma peine,
Par ces gouffres profonds, penetrez aux enfers:
Que le fier Pluton s'attendriſſe,
En écoûtant ma languiſſante voix
Gemir, & redire cent fois,
Je vous perds, pour jamais, Euridice, Euridice.

Les Animaux les plus farouches viennent écoûter ORPHE'E.

Que le fier Pluton s'attendriſſe;
Des antres & des bois les plus fiers habitants,
Eux-mêmes ſont touchez des peines que je ſens.
Euridice faiſoit le bonheur de ma vie,
Deux fois, helas! deux fois la mort me l'a ravie.

La verdure naît ſur les rochers nuës & ſeiches du Mont-Rhodope. Les arbres y ſont attirez, & les ruiſſeaux commencent à y couler.

Eh! que ſert à me conſoler,
Que ces rochers, pour moy, ſe couvrent de verdure?
Clairs ruiſſeaux, que ces lieux n'ont jamais vû couler,
Ceſſez vôtre naiſſant murmure;
Miracles de ma voix, maintenant ſuperflus,
Vous ne me plaiſez plus.

Loin de moy ces lauriers d'une gloire sterile.

ORPHE'E *jette sa Couronne & sa Lyre, & la Symphonie cesse.*

Vain Instrument d'un art désormais inutile,
Allez, ou rendez-moy le bien qu'on m'a ravy!
Que dis-je? helas! vous m'avez bien servy,
Et je me plaignois sans justice.
Mes yeux seuls m'ont causé le plus grand des malheurs,
Ils m'ont coûté mon Euridice;
Mes yeux, mes tristes yeux, noyez-vous dans les pleurs.

Je ne la verray plus! ô tourment effroyable!
Nul espoir ne vient plus s'offrir.
Tigres, Lions, venez me secourir,
Déchirez, dévorez un Amant miserable;
Helas! en me faisant perir,
Vous me rendrez à ce que j'aime.
Eh quoy, vous m'épargnez, vous me laissez souffrir,
Cruels, encor dans vôtre pitié même.

O Mort! ô douce Mort, vien finir mes regrets!
J'entends du bruit, on s'avance,
Où pourray-je desormais,
Fuïr des Mortels l'odieuse presence?

SCENE SECONDE.

EURIMEDE.

OU trouveray-je Orphée ? on en veut à ſes jours.
Les Bachantes en furie,
Suivent en ces lieux Oraſie,
Où trouveray-je Orphée? on en veut à ſes jours,
Ne puis-je rien pour ſon ſecours..

SCENE SIXIE'ME.

ORASIE, ISMENE, LA PRESTRESSE DE BACHUS, *Troupe* DE BACHANTES.

ORASIE & LA PRESTRESSE.

QU'il periſſe le prophane
Qui nous condamne.

LE CHŒUR.

Qu'il periſſe le prophane
Qui nous condamne,
Et qui mépriſe tes vertus;
Bachus, Bachus, Bachus.

Elles marquent leur yvreſſe & leur fureur.

LA PRESTRESSE.

O toy, qui remplis nos cœurs,
De tes divines fureurs!
Toy, qui toûjours nous accompagnes
Sur les montagnes!

LE CHŒUR.

O Fils puiſſant
Du Dieu tonnant!
Lance, lance ſur le coupable
Le Thyrſe redoutable.

LA PRESTRESSE.

Paroi, Bachus, vange-toy, vange-nous,
Fai qu'il expire ſous nos coups!

LE CHŒUR.

Paroi, Bachus, vange-toy, vange-nous,
Fai qu'il expire ſous nos coups!

Elles cherchent encore ORPHE'E, *& marquent le redoublement de leur fureur & de leur inquiétude.*

UNE BACHANTE.

Quel antre, favorable au crime,
Peut ſi long-temps nous le celer!
Bachus, livre-nous ta victime,
Nous brûlons de te l'immoler.

On voit de loin ORPHE'E.

LA PRESTRESSE.

Je l'apperçois, Bachus nous l'abandonne;
Venez, venez, ſuivez mes pas.

Elles courent toutes du côté de la Preſtreſſe.

ORASIE

ORASIE.

Dieux ! il va souffrir le trépas !
D'où vient qu'en ce moment, je tremble, je frissonne ?

ORASIE *va voir ce que deviendra* ORPHE'E. *Les Bachantes cependant lancent sur luy tous leurs Thyrses, & reviennent triomphantes avec des morceaux de sa couronne & de sa Lyre à la main, comme des marques de leur victoire.*

LA PRESTRESSE.

Il meurt enfin l'Ennemy de nos loix,
Il reçoit son juste supplice
Son sang, qu'ont répandu cent Thyrses à la fois,
Vient d'étouffer l'indigne voix
Qui ne celebroit qu'Euridice.
Il reçoit son juste supplice,
Il meurt enfin l'Ennemy de nos loix.

LE CHŒUR.

Il meurt enfin l'Ennemy de nos loix,
Il reçoit son juste supplice,
Il meurt enfin l'Ennemy de nos loix.

LA PRESTRESSE.

Sa mort n'est pas assez affreuse :
Que ses membres épars
Rendent de toutes parts
Nôtre vangeance fameuse.
Que l'Hébre rougissant ses eaux,
En porte la terreur à des climats nouveaux.

LE CHŒUR.

Que l'Hébre rougissant ses eaux,
En porte la terreur à des climats nouveaux.

Elles sortent pour executer les ordres de la Prestresse.

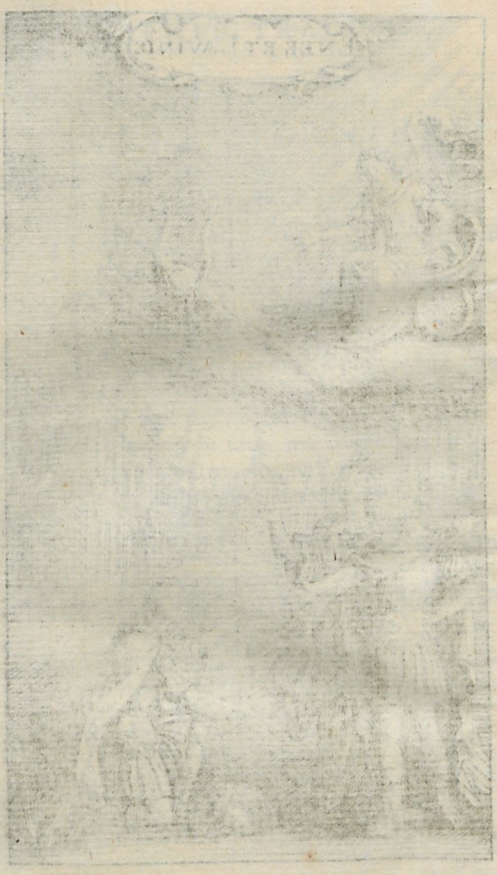
SCENE DERNIERE.

ORASIE.

IL eſt mort ! qu'as-tu fait, malheureuſe Oraſie ?
De quels triſtes remords ta vangeance eſt ſuivie !
J'ay vû perir l'Ingrat, je penſois le haïr ;
De ſon trépas j'ay crû joüir.
Et preſque en un moment à moy-même contraire,
Helas ! par un fatal retour,
J'ay perdu toute ma colere,
Et je reſſens tout mon amour.
Mais, ce qui rend ma peine ſans égale,
Je le rejoins à ma Rivale.
Mourons, ou pour finir tant de tourments ſoufferts,
Ou pour troubler encor ces Amants aux enfers.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

ENEE ET LAVINIE



ENE'E
ET
LAVINIE,
TRAGEDIE

Repreſentée par l'Academie
Royale de Muſique.
l'An 1691.

Les Paroles de M. de Fontenelle,
&
La Muſique de M. Collaſſe.

XXVI. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA FELICITE'.

LES BERGERS *de Theſſalie.*

ENCELADE, *Chef des Titans.*

LES TITANS.

PROLOGUE.

Le Théatre represente un Vallon qui s'étend entre Ossa, Pelion, & quelques autres des principales montagnes de Thessalie.

SCENE PREMIERE.

LA FELICITE' *qui descend du Ciel,*
BERGERS *de Thessalie.*

CHŒUR DE BERGERS *assis sur des rochers & des gazons.*

DEscendez, descendez, Divinité charmante,
Faites chez les Humains briller tous vos appas.
Déja tout enchante,
Tout rit icy bas.
Descendez, descendez, Divinité charmante,
Faites chez les Humains briller tous vos appas.

LA FELICITE' *descenduë du Ciel.*

Rendez graces, Mortels, au Maître du tonnerre:
Le Ciel est le sejour qui me fût destiné,
Le sort même avoit ordonné
Que je fusse toûjours inconnuë à la terre,
Cependant Jupiter par des ordres plus doux,
Veut que je me partage entre les Dieux, & vous.

Que tous vos cœurs d'intelligence,
Celebrent ses dons à jamais:
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

LE CHŒUR.

Que tous nos cœurs d'intelligence,
Celebrent ses dons à jamais,
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

Une éternelle paix,
Une heureuse abondance
Vont desormais
Combler nôtre esperance.
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

Danses des Bergers.

LA FELICITE'.

Amours, si les soupçons, les craintes inquietes
Doivent troubler tous les lieux où vous êtes,
Fuyez, fuyez, je ne vous permets pas
D'entrer dans ces heureux climats.

Mais, s'il se peut, que les Ris & les Graces,
Que les Plaisirs marchent seuls sur vos traces:
Venez, Amours, tendres Amours, venez
Embellir ces lieux fortunez.

Aux BERGERS.

Aimez, aimez sans répandre des larmes,
L'Amour n'aura pour vous que de douces langueurs.
Quand il est sans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs;
Il n'a pas besoin de rigueurs,
Pour redoubler ses charmes.

LE CHŒUR.

Aimons, aimons sans répandre des larmes
L'Amour n'aura pour nous que de douces langueurs.
Quand il est sans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas besoin de rigueurs,
Pour redoubler ses charmes.

LA FELICITE'.

Quand vos Haubois, quand vos Musettes
Font de vôtre bonheur retentir ces retraites,
Jusques dans vos amours
Mêlez toûjours
L'auguste nom du Dieu qui vous fait de beaux jours.

LE CHŒUR.

Quand nos Hautbois, quand nos Musettes
Font de nôtre bonheur retentir ces retraites;
Jusques dans nos amours
Mêlons toûjours
L'auguste nom du Dieu qui nous fait de beaux jours.

SCENE SECONDE.

LA FELICITE', BERGERRS *de Thessalie.* *Troupe* DE TITANS.

CHŒUR DE TITANS.

TRoublons, troublons les odieux hommages
Que Jupiter reçoit des Peuples insensez.
Il doit à leurs erreurs ses plus grands avantages;
Troublons, troublons les odieux hommages,
Troublons les vœux qui luy sont adressez.

CHŒUR DES BERGERS.

Quelle rage vous inspire,
Titans, que pretendez-vous?

CHŒUR DES TITANS.

Nous allons renverser l'empire
Que vous reverrez tous.

LA FELICITE'.

O Ciel ! se peut-il qu'on menace
Un pouvoir qui jamais ne peut être détruit ?
Je reconnois à cette aveugle audace,
Encelade qui vous seduit.

Dans un abîme affreux c'est luy qui vous entraîne,
Temeraires, vous courez
A vôtre perte certaine,
Malheureux, vous perirez.

CHŒUR DES BERGERS.

Ah ! fuyons loin de ces rebelles,
Loin de ces lieux precipitons nos pas ;
Craignons de voir les attentats
De leurs mains criminelles.

SCENE TROISIE'ME.

ENCELADE, TITANS.

ENCELADE.

IL faut executer des projets éclatants,
Allons, combatons, il eſt temps,
Attaquons Jupiter au milieu de ſa gloire,
Il n'eſt que cette victoire
Qui ſoit digne des Titans.

C'eſt à nôtre valeur à nous faire une route
Vers ce Thrône élevé que l'univers redoute:
Entaſſons, entaſſons
Ces rochers & ces monts.

CHŒUR DES TITANS.

Entaſſons, entaſſons
Ces rochers & ces monts:
Soûtenons ces maſſes peſantes,
Avançons, ne ſuccombons pas,
Ranimons de nos bras
Les forces languiſſantes.
Entaſſons, entaſſons
Ces rochers & ces monts.

ENCELADE.

Achevons le peu qui nous reſte,
Nous voyons de plus prés la demeure celeſte,
Bien-tôt nous allons y toucher,
Jupiter eſt vaincu puiſqu'on peut l'aprocher.

On entend le tonnerre.

LE CHŒUR.

Quel bruit ! quels éclats de tonnerre !

ENCELADE.

Quoy ? fiers Titans, vous vous laiſſez troubler?
Si par ce vain murmure on impoſe à la terre,
Ce n'eſt pas à vous à trembler.

LE CHŒUR.

De ce bruit redoublé quelle eſt la violence !
Arrête, Dieu puiſſant, nous cédons à tes coups.
La foudre, ô Ciel de toutes parts s'élance,
Nos monts ſe renverſent ſur nous.
Nous periſſons. O fatale vangeance !
O trop redoutable courroux !

Fin du Prologue.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

JUNON.
VENUS.
LATINUS, *Roy d'une partie de l'Italie, Fils de Faunus, petit Fils de Picus, & de Circé.*
AMATA, *Femme de Latinus.*
LAVINIE, *Fille de Latinus & d'Amata.*
ENE'E, *Prince Troyen, Fils de Venus.*
TURNUS, *Roy des Rutules peuples d'Italie, Fils d'une Sœur d'Amata.*
ILIONE'E, *Confident d'Enée.*
CAMILLE, *Confidente de Lavinie.*
L'OMBRE DE DIDON.
Peuples Latins.
Soldats Rutules.
Soldats Troyens.
Prestres de Janus.
FAUNES & DRIADES.
Troupe d'Hommes & de Femmes qui celebrent la fête de Bachus.
Deux CYCLOPES.
LES GRACES.
LES PLAISIRS.

ENE'E ET LAVINIE, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repreſente le Temple de JANUS, *dont les portes ſont ouvertes à cauſe que l'on eſt en temps de guerre, & qu'il n'y a encore qu'une tréve entre* ENE'E *&* TURNUS; *On voit dans le fond du Temple la Statuë de* JANUS, *aux pieds de laquelle ſont enchaînées la Diſcorde, la Haine, la Fureur & la Guerre.*

SCENE PREMIERE.

ENE'E, ILIONE'E.

ILIONE'E.

ENfin voicy le jour qui donne à la Princeſſe;
Ou vous, ou Turnus pour Epoux;
Le Roy va choiſir entre vous,
Chaſſez cette ſombre triſteſſe,
Vous pouvez vous livrer à l'eſpoir le plus doux.

ENE'E.

Non, ne me flate point d'une esperance vaine.
Les Troyens ne sont plus, Ilion est détruit,
Etranger en tous lieux, Chef d'un Peuple qui fuit,
Les plus grands Dieux m'accablent de leur haine;
Et je pourrois icy voir la fin de ma peine!
De mes tendres soûpirs je recevrois le fruit,
Malgré l'heureux Turnus, appuyé par la Reine!
Non, ne me flate point d'une esperance vaine,
Non, je connois trop bien le sort qui me poursuit.

ILIONE'E.

Vous êtes sûr du moins que ces rives heureuses
Termineront enfin tant de courses douteuses,
Mille Oracles en sont garands;
Quand vous ne seriez pas l'Epoux de Lavinie,
Un autre hymen dans l'Ausonnie
Fixeroit les Troyens errants.

ENE'E.

Si je n'obtenois pas ce que mon cœur adore,
Si d'un objet charmant il falloit m'arracher,
Ah! seroit-il encore
Des biens qui pussent me toucher!

ILIONE'E.

Aimez, aimez sans esclavage,
Un grand courage,
Quoy qu'il soit amoureux,
Se rend le maître de ses vœux.

ENSEMBLE.

ENE'E. Peut-on aimer
ILION. Aimez, aimez sans esclavage,
Un grand courage,
ENE'E. Dés qu'il est
ILION. Quoyqu'il soit amoureux,
ENE'E. N'est plus
ILION. Se rend le maître de ses vœux.

ILIONE'E.

Vous brûlez d'une ardeur nouvelle,
Pouvez-vous répondre d'un cœur
Qui ne fût pas toûjours fidele?
Il n'est que la premiere ardeur
Que l'on puisse croire éternelle.

ENE'E.

Je prenois pour un tendre amour,
Quelques feux languissants qui naissoient dans mon ame;
Mais le nouveau feu qui m'enflâme
M'apprend que je n'ay point aimé jusqu'à ce jour.

SCENE SECONDE.

ENE'E, LAVINIE, ILIONE'E, CAMILLE.

ENE'E.

Daignez vous arrêter, Princesse trop charmante,
Tournez les yeux sur moy, j'attends icy mon sort,
J'attends dans un moment ou la vie, ou la mort.
Quel moment, juste Ciel! mon cœur s'en épouvante:
Aprés mille perils qui n'ont pû le troubler,
C'est aujourd'huy qu'il commence à trembler.

LAVINIE.

Il est vray que ce jour merite
Tout le trouble qui vous agite;
Vous allez sçavoir si les Dieux
Vous accordent enfin un azile en ces lieux;
Si d'un destin trop cruel & trop rude
Vous avez fléchy le couroux.

ENE'E.

Je vais sçavoir si je dois être à vous;
C'est toute mon inquietude.

Le Ciel promet qu'en ces climats
Je verray ma course finie,
Mais il ne m'assûre pas
De l'hymen de Lavinie,
Et tout le reste est pour moy sans appas.

Souffrez que mon amour extrême
Cherche mon destin dans vos yeux,
Ils me l'apprendront mieux
Que les Oracles même
Que j'ay reçûs des Dieux.

LAVINIE.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre,
C'est au au Roy de choisir, entre Turnus & vous.

ENE'E.

Si j'obtenois un regard tendre,
Que le presage en seroit doux!

Le choix que les Dieux vont faire
Se reglera sur vos vœux:
Tous les Dieux doivent se plaire
A rendre vos jours heureux.

Parlez, nommez l'Amant que vôtre cœur prefere.

LAVINIE.

Non, il seroit trop dangereux
De prevenir le choix d'un pere.

ENE'E.

O Venus, ô Mere d'Amour,
Croiray-je encor que je vous dois le jour ?
Tous les cœurs des Humains sont sous vôtre puissance,
Mes plus ardents soûpirs vous demandent un cœur,
Où vous avez vous-même attaché mon bonheur ;
Cependant je ne puis vaincre l'indifference.
Par mes tourments, par ma langueur,
J'implore en vain vôtre assistance.
O Venus, ô Mere d'Amour,
Croiray-je encor que je vous dois le jour ?

On entend un bruit d'Instruments qui annoncent l'arrivée du Roy.

LAVINIE.

J'entends que le Roy vient, l'heure fatale arrive.

ENE'E.

Vous ne rassûrez point mon ame trop craintive ?

LAVINIE.

Prince, si dans ce jour, le choix m'étoit permis,
Vous pourriez reconnoître
Que Venus a toûjours favorisé son Fils.

ENE'E.

Ah Ciel ! se pourroit-il...

LAVINIE.

Je vois le Roy paroître.

SCENE TROISIE'ME.

LE ROY, LA REYNE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, ILIONE'E, CAMILLE, PRESTRES DE JANUS, SOLDATS *Troyens*, SOLDATS *Rutules*, PEUPLES *Latins*.

LE ROY.

VOus, qui dans les combats fûtes si redoutez,
Nobles Rivaux qui consentez
A terminer une guerre cruelle,
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous,
De Lavinie enfin je vais nommer l'Epoux.
Puisse mon choix produire une paix éternelle!

O Janus, c'est à toy de nous rendre la paix!
Retiens captives desormais,
La Guerre, la Fureur, la Discorde & la Haine,
Retiens-les à tes pieds sous une même chaîne.

LE CHŒUR.

O Janus, c'est à toy de nous rendre la paix!

LE GRAND PRESTRE.

Avant que de regner dans les cieux pour jamais,
Tu soûmis ces climats à ta loy souveraine,
Tu te fis un empire, à force de bienfaits.

Dans un profond repos tu commandois sans peine
A des cœurs satisfaits :
Rameine un temps si doux, rameine
De ce siecle innocent les tranquiles attraits.

LE CHŒUR.

O Janus c'est à toy de nous donner la paix.

Danses des Peuples qui demandent à JANUS *le retour de l'Age d'Or, dont on a joüy pendant qu'il a regné en Italie.*

LE CHŒUR.

Jours heureux, jours pleins de charmes,
Recommencez vôtre cours :
Vous qui couliez sans allarmes,
Revenez, aimables jours.

LE ROY.

Ministres de Janus, vous que de ses misteres,
Il a rendus dépositaires,
Pour marque de la paix, fermez l'auguste lieu
Habité par le Dieu.

Les Prestres ferment les portes avec ceremonie.

LE GRAND PRESTRE.

Que l'on garde un profond silence,
Le Roy va declarer son choix:
Si les Dieux aux Humains refusent leur presence,
Ils daignent leur parler, par la bouche des Roys.

Dans ce moment les portes du Temple se brisent d'elles-mêmes avec un grand bruit, tout le Temple paroît en feu, les quatre Figures enchaînées aux pieds de JANUS *s'envolent.*

LE CHŒUR.

Quel bruit affreux se fait entendre !
Quel spectacle est offert à nos yeux étonnez !
Charmante paix, que nous osions attendre,
Est-ce ainsi que vous revenez ?

JUNON *descend du Ciel.*

SCENE QUATRIE'ME.

JUNON, LE ROY, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS *& les mêmes Acteurs de la Scene precédente.*

JUNON *dans son Char.*

POurquoy ces vains apprêts d'une paix qui
m'offense ?
Pourquoy ces vœux que vous offrez ?
Courez, Roy des Latins, & vous, Turnus, courez,
Où vous appelle ma vangeance,
Chassez, chassez tous deux des bords Ausoniens
Les perfides Troyens.
Que d'un Peuple odieux ce mépriſable reſte
Erre encore sur toutes les mers,
Qu'il devienne à tout l'univers
Un exemple effrayant de la haine celeste ;
Et qu'un sort toûjours plus funeste
Luy faſſe regreter mille tourmens soufferts,

SCENE CINQUIE'ME.

LE ROY, LA REYNE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, *& les mêmes Acteurs de la Scene precédente.*

LE ROY.

QU'ay-je entendu ? quel excés de colere !
Les Dieux connoiſſent-ils ces tranſports furieux ?
Ne ſongeons plus au choix que j'allois faire,
Sortons, quittons ces lieux.

ENE'E.

Craignez moins de Junon la fureur ordinaire,
J'ay d'autres Dieux pour moy, qui partagent les cieux.

LE ROY.

Sortons, ne ſongeons plus au choix que j'allois faire,
Nous devons ce reſpect à la Reyne des Dieux.

SCENE SIXIE'ME.

LA REYNE, TURNUS.

ENSEMBLE.

TRiomphons, triomphons, tout nous est favorable,
Accablons les Troyens, ne les épargnons plus;
Par une vangeance implacable
Reparons les moments que nous avons perdus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repreſente un Bois conſacre à FAUNUS *Pere du Roy. On voit un petit Temple ruſtique au milieu duquel eſt la ſtatuë du Dieu.*

SCENE PREMIERE.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

TOy, qui ſouvent nous marques ta preſence
Dans ce bois qui t'eſt conſacré,
Faunus, toy dont mon pere a reçû la naiſſance,
Permets à mes ſoûpirs de troubler le ſilence
De ce ſejour ſi reveré.
Le Deſtin contre moy s'eſt enfin declaré,
Du malheur qui m'attend j'ay l'entiere aſſûrance,
Reçoy la triſte confidence
Des ſecretes douleurs d'un cœur deſeſperé.
Permets à mes ſoûpirs de troubler le ſilence,
De ce ſejour ſi reveré.

CAMILLE

CAMILLE.

Pourquoy dans ce lieu ſolitaire
Venez-vous de vos pleurs entretenir le cours?
Si Junon pourſuit toûjours
Le Heros qui ſçait vous plaire,
La Déeſſe des Amours
N'eſt pas un foible ſecours.

LAVINIE.

Ah! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus?
Elle a cauſé les feux qui vinrent me ſurprendre,
Je l'aime, je le plains, & ne puis rien de plus.
Ah! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus?
Lorſque du haut des cieux Junon vient de deſcendre,
Pour armer contre luy mon Pere avec Turnus,
L'objet d'une flâme ſi tendre
N'a pour luy que ces pleurs, que tu me vois répandre,
Et qui luy ſont même inconnus.
Ah! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus?

CAMILLE.

En vain Junon impitoyable
D'une guerre nouvelle a donné le ſignal,
Le Roy paroît plus favorable
A ce Heros qu'à ſon Rival.

LAVINIE.

Et puis je douter que la Reyne
Dans un party cruel à la fin ne l'entraîne?

Non, je ne verray plus l'objet de mon amour.
Mes yeux vont être chaque jour
Les malheureux témoins d'une injuſte vangeance;
Turnus me vantera ſa barbare valeur,
Et peut-être obtiendra ma main pour récompenſe,
D'avoir ſçû me percer le cœur.

SCENE SECONDE.

LE ROY, LAVINIE, CAMILLE.

LE ROY.

MA fille, je ne puis renoncer qu'avec peine
A l'eſpoir de la paix dont j'oſois me flater,
Peut-être que le Ciel n'approuve point la haine
Que Junon a fait éclater.
Dans le doute où je ſuis, j'ay recours à mon Pere,
Son Oracle ſouvent me conduit & m'éclaire,
Et je viens pour le conſulter.

Habitant redoutable
De ces antres & de ces bois,
Toy, pour qui l'avenir n'a rien d'impenetrable,
Toy, qu'oblige le ſang à m'être favorable,
Tu peux ſeul diſſiper le trouble où tu me vois;
Daigne faire entendre ta voix.

SCENE TROISIE'ME.

LE ROY, LAVINIE, CAMILLE, L'ORACLE DE FAUNUS, FAUNES & DRIADES.

CHŒUR DE FAUNES, & DE DRIADES.

QUittons nos demeures sauvages,
Sortons de nos antres secrets,
Ecoûtons, écoûtons le Dieu de ces forests,
De l'obscur avenir il perce les nuages:
Ecoûtons, écoûtons le Dieu de ces forests.

L'ORACLE.

Les Amours vont bien-tôt ramener parmy vous
La Paix qu'ils en avoient bannie,
Le Ciel suivra les vœux de Lavinie
Sur le choix d'un Epoux.

LE ROY.

Ma Fille, tu le vois, nos frayeurs étoient vaines,
La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir.

LAVINIE.

Eussions-nous osé dans nos peines
Nous flater d'un si doux espoir?

Danses des Faunes & des Driades, qui marquent leur joye d'un Oracle si heureux.

Deux DRIADES *&* *un* FAUNE.

L'Amour prend pour une offense
Le desespoir des Amants:
Peut-il manquer de puissance
Pour payer tous leurs tourments?

Un Amant qui persevere,
Trouve enfin un heureux jour:
Son bonheur est necessaire
Pour la gloire de l'Amour.

LE CHŒUR.

Aimons, tout est fait pour aimer,
Tout doit se laisser enflâmer;
Rendons-nous à des loix souveraines.
Toûjours l'Amour est le plus fort,
Tous les cœurs ont un même sort,
Ils sont tous destinez à ses chaînes.

Contre l'Amour & ses appas,
On rend d'inutiles combats;
Il vaut mieux s'épargner mille peines.
Toûjours l'Amour est le plus fort,
Tous les cœurs ont un même sort,
Ils sont tous destinez à ses chaînes.

LE ROY *à* LAVINIE.

Puisqu'aux vœux de ton cœur les Dieux seront propices,
Entre tes deux Amants il faut que tu choisisses;
C'est à toy de regler le sort qui les attend,
Delibere à loisir sur ce choix important.

SCENE QUATRIE'ME.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

D'Où me vient un bonheur qui paſſe mon attente ?
Du ſort qui m'accabloit que devient le courroux ?
Quoy ? je puis par mon choix voir ma flâme contente ?
Ciel, Oracle, Deſtins, dont la douceur m'enchante,
M'eſt-il permis de m'aſſûrer ſur vous ?

CAMILLE.

La Fortune eſt toûjours volage,
Sa haine n'eſt pas ſans retour:
De longs malheurs ſont le preſage
Des biens qui viennent à leur tour.

LAVINIE.

Je céde aux doux tranſports où l'amour me convie,
Grands Dieux de quel plaiſir mon cœur eſt penetré !
Un aimable Heros en ſecret adoré,
Recevra de ma main le bonheur de ſa vie;
Il eût pû le devoir au Roy,
Mais que j'aime à penſer qu'il tiendra tout de moy !

ENSEMBLE.

Qu'il eſt doux de pouvoir ſoy-même
Regler le ſort de ce qu'on aime !
Qu'il eſt doux de pouvoir
Regler le ſort de ce qu'on aime,
Et combler ſon eſpoir !

LAVINIE.

Mais, quelle eſt ma frayeur mortelle !
Une obſcure vapeur s'éleve des enfers.
Quels fantômes ſortis de la nuit éternelle
Oſent paroître dans les airs ?

On entend une Symphonie effrayante.

LAVINIE.

Où ſuis-je ? quel eſt mon effroy ?
Dieux ! juſtes Dieux ! quel ſpectacle terrible !
Dérobons-nous, s'il eſt poſſible ....

SCENE CINQUIE'ME.

LAVINIE, L'OMBRE DE DIDON.

L'OMBRE.

ARrête, Lavinie, arrête, écoûte-moy.
Je fûs Didon, je regnay dans Carthage,
Un Etranger, rebut des flots & de l'orage,
De ma prodigue main reçût mille bienfaits :
L'Amour, en ſa faveur, avoit ſeduit mon ame,
Par une feinte ardeur il augmenta ma flâme,
Et m'abandonna pour jamais.

LAVINIE.

Ah ! quelle trahiſon !

L'OMBRE.

Mon deſeſpoir extrême
Arma mon bras contre moy-même,
Ma mort ne pût toucher mon indigne vainqueur.

LAVINIE.

Le Perfide ! l'Ingrat !

L'OMBRE.

Cet Ingrat, ce Perfide,
C'eſt ce même Troyen pour qui l'amour décide
Dans le fond de ton cœur.

LAVINIE.

Enée, ah ! juſte Ciel !

L'OMBRE.

Je n'ay plus rien à dire :
Ton choix dépend de toy, c'eſt à toy d'y ſonger.
Je vais revoir le tenebreux empire,
Il me rapelle, il faut m'y replonger.

SCENE SIXIE'ME.

LAVINIE.

QUel funeſte diſcours! quelle image effrayante!
Confuſe, interdite, tremblante,
Je ne me connois plus, je meurs,
Je ſuccombe ſous tant d'horreurs.

Une Amante ſi genereuſe
Voit ſon amour payé du plus cruel trépas!
Que ne te dois-je point, ô Reyne malheureuſe?
Qui jamais m'eût fait voir, helas!
Le precipice affreux qui s'ouvroit ſous mes pas?

SCENE SEPTIE'ME.

ENE'E, LAVINIE.

ENE'E.

DE nos deſtins nouveaux le Roy vient de m'inſtruire;
Vôtre choix deſormais eſt nôtre unique loy.
Belle Princeſſe, apprenez-moy
Si dans mon cœur l'Oracle doit produire
Tout le plaiſir que j'en reçoy.

LAVINIE.

J'ignore quel bonheur l'Oracle vous annonce;
Mais des ordres du sort si vous êtes content,
Turnus doit du moins l'être autant.

ENE'E.

Quel coup mortel! quelle réponse!

J'avois crû tantôt entrevoir
D'une foible pitié la premiere apparence,
Vos regards adoucis, un aimable silence,
Quelques mots échapez me permettoient l'espoir:
Me suis-je fait une vaine chimere?
Par un songe trop doux l'Amour m'a-t'il flaté?
J'ay crû facilement vous trouver moins severe,
Mes tendres soins l'avoient bien merité.

LAVINIE.

Vous n'avez merité que mon indifference,
Si j'ay paru vous donner jusqu'icy
De foibles sujets d'esperance,
Je veux les oublier, oubliez-les aussi.

SCENE HUITIE'ME.

ENE'E.

IMplacable Junon, eſt-ce vôtre colere
Qui de l'objet que j'aime excite les rigueurs?
Avez-vous uſurpé l'empire de ma Mere?
Diſpoſez-vous des cœurs?

Je ſçay que ſans pitié vous pouvez mettre en cendre
De ſuperbes remparts, dont vos Grecs ſont jaloux,
Je ſçay que ſur les Mers vôtre bras peut s'étendre,
Que les vents & les flots ſervent vôtre couroux;
Mais du moins en aimant, je croyois ne dépendre
Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphez, Déeſſe inhumaine,
Je n'avois point encor fléchy ſous vôtre haine;
Mais vous m'aviez ſçû reſerver
Le ſeul malheur que je ne puis braver.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théatre represente les Jardins d'un Palais que CIRCE' *a bâty, & qu'elle a laissé à* LATINUS *son petit Fils.*

SCENE PREMIERE.

LA REYNE, TURNUS.

LA REYNE.

PUisque ma fille encor ne suit pas mon attente,
Non, il n'est rien que je ne tente;
Bachus est aujourd'huy celebré parmy nous,
Il ne voit les Troyens que d'un œil de courroux.
Tournons contr'eux les fureurs qu'il inspire,
Peut-être aydera-t'il luy-même nos transports.
Peut-être ferons-nous que le peuple conspire
A les chasser tous de ces bords.

La Princesse paroît, je vous laisse avec elle,
La fête de Bachus m'appelle.

SCENE SECONDE.

LAVINIE, TURNUS, CAMILLE.

TURNUS.

PRinceſſe, eſt-il donc vray que vos vœux ſi long-temps
Entre Enée & Turnus puiſſent être flotants?

LAVINIE.

Souffrez, avec moins de colere,
Que je ne precipite rien,
Le choix que je dois faire,
Regle le ſort des Etats de mon Pere,
Et décide du mien.

TURNUS.

Ne me trompez point, Inhumaine,
Je ne connois que trop quel eſt vôtre embaras.
Non, vous ne déliberez pas;
Ce n'eſt point vôtre choix qui vous tient incertaine,
Vous tremblez ſeulement à nous le declarer,
Et plus vous y ſentez de peine,
Plus je vois quel Amant vous voulez preferer.

LAVINIE.

Si mon choix étoit fait, quelle raiſon ſecrete
M'obligeroit à le cacher?

TURNUS.

Ah! pourriez-vous ne vous pas reprocher
L'injure que vous m'auriez faite?

Je suis du sang dont vous sortez ;
Je vous aimay dés l'âge le plus tendre,
Mes vœux sont les premiers, qu'on vous ait fait entendre,
Et vos fers sont les seuls, que mon cœur ait portez.
Ne redoutez-vous point une honte éternelle,
En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux,
Qui peut-être pour d'autres yeux
Brûla souvent d'une flâme infidele ?
Vous vous troublez !

LAVINIE.

Seigneur....

TURNUS.

Ce trouble que je voy,
M'apprend ce qu'il faut que j'espere,
Vous voyez malgré vous tout le prix de ma foy,
Et vous rougissez de colere,
Quand la raison vous parle trop pour moy.

LAVINIE.

Elle parle pour vous, Seigneur, je le confesse,
Mais elle peut aussi parler pour un Rival.
Par le choix qu'entre vous le juste Ciel me laisse,
Il vous met dans un rang égal.

TURNUS.

Ne cherchez point à nous confondre,
De mon sincere amour vous devez vous répondre,
Mon sort, sans vôtre hymen, est assez glorieux;
Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux.
Mais mon Rival, aprés tant de nauffrages,
Cherche un azile en ces climats.
Le rang qui vous attend est l'objet des hõmages,
Qu'il feint de rendre à vos appas.

LAVINIE.

Des vœux intereſſez n'ont guere de puiſſance,
Si par de feints ſoûpirs on prétend m'impoſer,
Je ſçauray démêler un deſſein qui m'offenſe.

TURNUS.

Vous ſçaurez vous le déguiſer.

En vain je répandrois des larmes,
Vôtre choix eſt prêt d'éclater:
Vous allez me donner les armes
Dont j'ay beſoin contre vos charmes,
Heureux, ſi j'en puis profiter.

SCENE TROISIE'ME.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

QUelle ſuperbe plainte a-t'il oſé me faire?
Quel eſt ce fier emportement?

CAMILLE.

Quand vous blâmez Turnus, j'entends facilement
Ce que vous cherchez à me taire,
Vous me vantez un Rival plus charmant.
Il faut nommer Turnus, c'eſt un choix neceſſaire;
En vain l'Amour en ordonne autrement.

LAVINIE.

Permets encor que mon cœur délibere,
Permets du moins que ce choix ſe differe,
Eteindre ſon amour, immoler ſon Amant,
Eſt-ce l'ouvrage d'un moment?

CAMILLE.

Vous avez entendu la Reyne de Carthage,
Et contre cet ingrat vous manquez de courage?

LAVINIE.

Mais sçavons-nous si Junon, dans ce jour,
N'a pas, pour m'effrayer, formé cette Ombre vaine?
Défions-nous de sa cruelle haine.

CAMILLE.

Défiez-vous plûtôt de vôtre amour.

LAVINIE.

Quand mon Amant auroit été volage,
Dois-je, par ma rigueur, vanger d'autres appas,
Qui n'ont sçû plus long-temps meriter son hommage?
Dois-je punir un outrage
Qui ne me regarde pas?

CAMILLE.

Les Inconstants, les Infideles
Sont criminels envers toutes les Belles.
Il ne faut point que l'empire amoureux
Ait jamais d'azile pour eux.

LAVINIE.

Ne me presse point tant, Turnus est plus sincere,
Turnus sçait mieux aimer, je le cõnois trop bien.
Pourquoy l'infidele Troyen
Sçait-il mieux l'art de plaire?

CAMILLE.

Un Amant qui sçait peu charmer,
Quelque fois à force d'aimer,
Peut devenir aimable;
Mais un volage Amant
Devient plus haïssable,
Plus il étoit charmant.

LAVINIE.

Et bien, nommons Turnus, sortons d'incertitude,
Puisse Enée à jamais sentir un coup si rude.

D'où vient qu'en sa faveur mon foible cœur combat ?
Prêtez-moy du secours, ô Stix ! ô Rives sombres !
Laissez encor sortir vos ombres,
Pour m'animer contre un Ingrat.

ENSEMBLE.

Ah ! quel tourment quand la raison commande
Ce que l'amour ne permet pas !
Trop cruelle raison, helas !
Est-ce à toy qu'il faut qu'on se rende ?
Peut-on, charmant Amour, mépriser tes appas ?
Ah ! quel tourment quand la raison commande
Ce que l'Amour ne permet pas ?

CHŒUR *qu'on entend derriere le Théatre.*

Suivons tous le Dieu qui nous appelle
Suivons tous ses aimables loix,
C'est luy seul, dans la troupe immortelle,
Qui peut donner tous les biens à la fois.

LAVINIE.

Quelles sont ces voix éclatantes ?

CAMILLE.

Ignorez-vous d'où part ce bruit confus ?
On celebre aujourd'huy la fête de Bachus,
La Reyne conduit les Bachantes.

SCENE QUATRIE'ME.

LA REYNE, LAVINIE, *Troupe qui celebre la fête de* BACHUS.

LE CHŒUR.

CHantons Bachus, & ſes bienfaits.
Quels fruits ont plus d'attraits,
Que les fruits dont il ſe couronne ?
Les plaiſirs ne quittent jamais
L'aimable Cour qui l'environne,
La raiſon fuit, dés qu'il l'ordonne,
Et laiſſe les Humains en paix.
Chantons Bachus, & ſes bienfaits.

Danſe des Bachantes.

UN HOMME *de la fête.*

Heureux les lieux où ſa preſence
Répand mille appas !
Heureux les climats
Qui luy donnerent la naiſſance !

LE CHŒUR.

Heureux les lieux où ſa preſence
Répand mille appas !

LA REYNE.

Les Troyens déteſtent la Grece,
Elle a produit Bachus, il la comble de biens;
Allons, que chacun s'empreſſe
A pourſuivre les Troyens.

La fureur ſaiſit toute la Troupe.

LE CHŒUR.

Cherchons en tous lieux nos victimes,
Cherchons les Troyens, hâtons-nous.
Que l'exil les diſperſe tous,
Que le fer puniſſe leurs crimes,
Qu'ils periſſent dans les abîmes
De la mer en courroux.
O toy, qui contr'eux nous animes,
Par des fureurs ſi legitimes,
Bachus, tu dois être jaloux
D'égaler Junon par tes coups.

LA REYNE.

Quoy? ma Fille, à nos yeux, vous demeurez tranquile?
De toute nôtre ardeur l'exemple eſt inutile?

Toy, qui par des tranſports puiſſants,
Te rends le maître des ames.
Deſcends dans ſon cœur, deſcends;
Inſpire-luy la haine que je ſens,
Et la fureur dont tu m'enflâmes,
Deſcends dans ſon cœur, deſcends.

Danſe des Bachantes furieuſes autour de LAVINIE.

LAVINIE.

Où ſuis-je ? ô Ciel ! dans les murs de Carthage
Qui m'a pû ſoudain tranſporter ?
J'y voy les feux allumez par la rage
D'une Amante que l'on outrage,
Je la voy s'y précipiter ;
J'entends ſes cris : Dieux ! elle expire ;
En nommant un Ingrat inſenſible à ſa mort.
C'eſt en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur aſpire
A me faire un ſemblable ſort.
Va, perfide Troyen, cherche une autre conquête.
Reyne, écoûtez, écoûtez tous,
Je choiſis...

LA REYNE.

Declarez un choix digne de vous ;
Parlez qui vous arrête ?

LAVINIE.

Je choiſis Turnus pour époux.

LE CHŒUR.

Que nos cris d'allegreſſe
Percent juſqu'aux cieux,
Nous ſommes victorieux,
Chantons, chantons ſans ceſſe ;
Nous ſommes victorieux.
Que nos cris d'allegreſſe
Percent juſqu'aux cieux.

LA REYNE.

Allons trouver le Roy, suivez mes pas, Princesse,
Il luy faut annoncer un choix si glorieux.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

Le Théatre represente le Palais de CIRCE.

SCENE PREMIERE.

ENE'E, ILIONE'E.

ILIONE'E.

OU courez-vous ? quel soin vous presse?

ENE'E.

Je cherche par tout la Princesse ;
Je veux luy reprocher son choix,
Je veux la voir pour la derniere fois.

ILIONE'E.

En vain pour se vanger, on se plaint d'une Ingrate,
Son triomphe en est plus beau.
D'un amour mépriſé la vangeance n'éclate ;
Que par un amour nouveau.

ENE'E.

Non, j'aimeray toûjours l'Ingrate qui m'outrage,
Je ſens trop quel amour m'engage,
Je me dois épargner le triſte & vain effort
Que je ferois pour ſortir d'eſclavage;
Je ne puis obtenir de mon foible courage,
Que d'avoir recours à la mort.

ILIONE'E.

Vous voyez la ſurpriſe où ce diſcours me jette,
L'amour peut-il reduire un Heros au trépas?
Non, non, d'un autre ſoin vôtre cœur s'inquiete,
Vous regretez une ſûre retraite
Que nous trouvions dans ces climats.

ENE'E.

Je vois tous les malheurs dans le coup qui m'accable,
Je perds l'unique objet qui me paroît aimable,
Je perds l'azile heureux promis à mes travaux,
Cependant l'amour ſeul rend mon ſort déplorable,
Un Amant miſerable
Eſt inſenſible à d'autres maux.

ILIONE'E.

Des malheureux Troyens perdrez-vous la memoire?
Oublirez-vous un ſi cher intereſt?
Ecoûtez leurs ſoûpirs, & la voix de la gloire.

ENE'E.

Ah! Ciel! la Princeſſe paroît.

SCENE SECONDE.

ENE'E, LAVINIE.

ENE'E.

ME cherchez-vous, Cruelle?
Venez-vous insulter à ma douleur mortelle?
Ah! laissez-moy mourir,
Laissez-moy disposer de mon dernier soûpir.
Que dis-je? non, venez, venez répondre
Aux reproches qui vous sont dûs,
Je veux en mourant vous confondre
Sur l'injuste choix de Turnus.
Mes transports... mon amour... je sens que je m'égare,
Il regne en mon esprit un desordre fatal,
Helas! est-il bien vray que vôtre cœur barbare
Me sacrifie à mon Rival?

LAVINIE.

Vous prenez un soin inutile
D'étaler à mes yeux une feinte douleur;
Pourveu que dans ces lieux vous trouviez un azile,
Qu'un autre hymen vous fasse un sort tranquile,
Ma perte est un foible malheur.

ENE'E.

Ah! que ne puis-je à vos yeux même
Porter ailleurs mes soûpirs & ma foy?
Pourquoy feindrois-je icy ce desespoir extrême?
Que pourrois-je esperer? tout est perdu pour moy.

Si mon cœur ſçavoit feindre, Ingrate,
Il feindroit bien plûtôt un calme qu'il n'a pas:
Je vous déroberois ma douleur qui vous flate,
Vous ne joüiriez point de mon cruel trépas.

LAVINIE.

L'amour ſur vôtre cœur n'a pas tant de puiſſance,
Didon avoit ſçû l'embraſer,
Vous vîtes cependant ſa mort avec conſtance.

ENE'E.

De ce crime odieux ceſſez de m'accuſer.

Didon par ſes bienfaits me prevenoit ſans ceſſe,
Et ma reconnoiſſance imita ſa tendreſſe;
Senſible à ſon amour plûtôt qu'à ſes appas,
Je luy donnois un cœur qui ne ſe donnoit pas.
Il falut cependant pour me ſeparer d'elle,
Des ordres abſolus des Souverains des Dieux.
Ah! que ne ſouffroit-il que je fuſſe fidele?
Que ne me laiſſoit-il éloigné de vos yeux?

LAVINIE.

Se peut-il que pour moy vôtre cœur ſoit ſincere?

ENE'E.

Helas! en pouvez-vous douter?

LAVINIE.

Non, non qu'il ait plûtôt l'ardeur la plus legere,
C'eſt ce que je dois ſouhaiter.

ENE'E.

D'où vient que je vous vois à vous même contraire?
Ciel! quel trouble ſecret ſemble vous agiter?

LAVINIE

LAVINIE.

Helas ! ſi vous m'aimiez que je ſerois à plaindre !

ENE'E.

Parlez, expliquez-vous, rien ne vous doit contraindre.

LAVINIE.

Qu'aurois-je fait, grands Dieux ? Turnus ſeroit nommé,
Et vous ſeriez aimé ?

ENE'E.

Qu'entends-je ? pourquoy donc, par un choix ſi funeſte...

LAVINIE.

Les Enfers contre vous ont fait parler Didon;
Une fureur divine, helas ! a fait le reſte,
Et d'un Amant que je déteſte
Elle a ſçû m'arracher le nom.

ENE'E.

D'une aveugle fureur deſavoüez l'ouvrage.

LAVINIE.

Ma raiſon l'approuvoit & je l'ay dit au Roy.
Ma gloire, mes ſerments, la Reyne, tout m'engage
A ſuivre une cruelle loy.

ENE'E.

Que mon ame à la fois eſt troublée & ravie !
Quel excés de plaiſir, quel excés de douleur
Vient agiter mon cœur !
En vous perdant, je vais perdre la vie:
J'apprends que vous m'aimez dans ce fatal inſtant,
Je meurs plus malheureux, & je meurs plus content.

LAVINIE.

Soupçons, dont j'ay suivy l'injuste violence,
D'où vient que vous osiez attaquer l'innocence
D'un Amant digne de mon choix?
Que n'ay-je crû mon cœur qui prenoit sa défense!
Ah! lorsqu'un tendre amour nous tient sous sa puissance,
Il faut n'écoûter que sa voix.

ENSEMBLE.

Je céde à ma douleur extrême.

ENE'E.

Je souffre tous les maux, donton peut soûpirer.

LAVINIE.

Je cause tous les maux, qui nous font soûpirer.

ENE'E.

Je vais perdre à jamais le seul objet que j'aime.

LAVINIE.

Du bien qui m'attendoit je me prive moy-même.

ENSEMBLE.

O mort; de nos tourments venez nous délivrer!
O mort! uuissez-nous, on nous va separer!

LAVINIE.

Je voy Turnus, il faut que je l'évite.

ENE'E.

Laissez moy luy parler, dérobez-luy vos pleurs:
Puisque je suis aimé, ce que mon cœur médite
Peut reparer tous nos malheurs.

SCENE TROISIE'ME.

ENE'E, TURNUS.

ENE'E.

SEigneur, vous cherchez Lavinie,
Permettez qu'un moment j'oſe arrêter, vos pas.
On a fait choix de vous, & la guerre eſt finie.
Je ſçay trop que dans les combats
Le ſang de nos ſujets ne ſe doit plus répandre;
Mais, je puis encore pretendre
Que le fer à la main, aux yeux de nos Soldats,
Nous terminions ſeuls nos debats.

TURNUS.

Preferé par l'objet que j'aime,
Je ſçay que je pourrois ne pas prendre la loy
De vôtre deſeſpoir extrême;
Mais à la gloire auſſi je ſçay ce que je doy;
J'accepte le combat, & j'obtiendray du Roy,
Qu'il en ſoit l'arbitre ſuprême.

Cependant, Seigneur, redoutez
Un Rival qui ſur vous a déja l'avantage.

ENE'E.

La victoire que vous vantez,
N'eſt pas pour vous, peut-être, un ſi charmant preſage.

On entend une harmonie tres-douce.

SCENE QUATRIE'ME.

ENE'E.

J'Etends d'agréables concerts.
Une clarté plus plure
Se répand dans les airs.
Un nouveau charme embellit la nature,
Et pare l'univers.
C'eſt Venus qui deſcend, tout me fait reconnoître
La Déeſſe de la Beaute.
Et quelle autre Divinité
Peut annoncer ainſi qu'elle eſt prête à paroître?

SCENE CINQUIE'ME.

VENUS *qui eſt deſcenduë des Cieux, accompagnée de Nymphes, de Graces, de Plaiſirs, & de deux Cyclopes*, ENE'E.

ENE'E.

DEeſſe, à qui je puis donner des noms plus doux,
Mere des Amours, & ma Mere,
Quel deſtin, quelle loy ſevere
M'a ſi long-temps fait languir loin de vous?
Vôtre Fils malheureux aimoit ſans eſperance,
Vous avez dans les pleurs laiſſé couler ſes jours,
Que ne m'accordiez-vous du moins vôtre preſence,
Si vous ne vouliez pas m'accorder du ſecours.

VENUS.

Mon Fils, connoi mieux ma tendreſſe,
Tu ne vois pas toûjours ce que fait mon pouvoir;
En poſſedant le cœur d'une aimable Princeſſe,
Penſes-tu ne me rien devoir?

Quand l'Epouſe du Dieu qui lance le tonnerre,
Arme contre tes jours & le Ciel & la terre,
Apprends ce que j'oppoſe à toutes ſes fureurs;
Je te donne les cœurs.

J'ay fait plus, ton Rival a des armes fatales,
Teintes dans les eaux infernales,
Et je t'apporte icy des armes que Vulcain
Vient de forger pour toy d'une immortelle main.

ENE'E.

Pour vous marquer l'excés de ma reconnoiſſance,
Tous mes diſcours ſeroient trop languiſſants;
Servez-vous de vôtre puiſſance,
Dans le fond de mon cœur liſez ce que je ſens.

VENUS.

Cyclopes, donnez-luy les armes
Qui de ſon ennemy rendront le ſort douteux,
Et vous, Graces, Amours, verſez ſur luy les charmes,
Qui d'un aimable objet redoubleront les feux.

Danſes des Graces & des plaiſirs.

UN PLAISIR.

Que tes dons ſont charmants, Déeſſe de Cythere!
Trop heureux qui les peut recevoir!
La beauté ſoûmet tout dés qu'elle ſe fait voir,
C'eſt regner que de plaire.
Que tes dons ſont charmants, Déeſſe de Cythere!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

LE CHŒUR.

Que tes dons ſont charmants, Déeſſe de Cythere!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

VENUS.

A peine Jupiter, en lançant le tonnerre,
Peut s'attirer le respect de la terre,
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

LE CHŒUR.

A peine Jupiter, en lançant le tonnerre,
Peut s'attirer les respects de la terre,
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

VENUS.

Dieux, Mortels, c'est à moy qu'il faut que tout se rende,
Je ne veux pour encens que de tendres soûpirs,
Les honneurs que Venus vous demande,
Sont les plus doux plaisirs.

UN PLAISIR.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.
Transports delicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, suivons tous
Une puissance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous,
Qu'un empire inévitable
Soit un empire si doux!

LE CHŒUR.

Suivons tous, adorons une puiſſance aimable.
Tranſports delicieux, nous nous livrons à vous.

Adorons, ſuivons tous
Une puiſſance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous,
Qu'un empire inévitable
Soit un empire ſi doux!

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Théatre represente le Temple de JUNON.

SCENE PREMIERE.

LAVINIE.

QUel triste sort dans ce Temple m'améne ?
Pourquoy faut-il que j'y suive la Reyne ?
Icy tout reconnoît la Maîtresse des Dieux,
Qui nous haît, & qui nous accable:
Turnus seroit peu redoutable,
Sans le secours qui luy vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence
Peut-être en ce moment Enée est en danger.
Justes Dieux prenez sa deffense,
Ah! pourriez-vous ne le pas proteger?

Qu'ay je dit ? où m'emporte une ardeur temeraire ?
Dans le Temple, où je ſuis quels vœux ay-je formez ?
Vœux trop ardents, tenez-vous renfermez,
Vous pourriez de Junon redoubler la colere.

Helas ! quand pour moy ſeule il expoſe ſes jours,
Quand je voy de ſa mort l'image menaçante,
Il faut encor qu'une timide Amante
Ne puiſſe de ſes vœux luy prêter le ſecours.

SCENE SECONDE.

LA REYNE, LAVINIE.

LA REYNE.

MA Fille, triomphons, j'ay fait un ſacrifice
Qui nous promet un heureux ſort.
Du plaiſir que je ſens partage le tranſport,
Il n'en faut pas douter, Junon nous eſt propice,
Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

Sa mort ! ah ! je frémis !

LA REYNE.

Quelle eſt cette ſurpriſe ?
Quoy ? contre un ennemy le Ciel nous favoriſe,
Et j'entends vos ſoûpirs, je voy couler vos pleurs ?

LAVINIE.

Puiſque ma flâme s'eſt trahie,
Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs,
Avec cet ennemy je vais perdre la vie.

LA REYNE.

Qu'entends-je ? ah ! rougiſſez de cet indigne amour.

LAVINIE.

Contentez-vous qu'il m'en coûte le jour.

Chere Ombre, qui déja peut-être
Dans ces funeſtes lieux erres au tour de moy,
Je dois, en te ſuivant, recompenſer ta foy,
Que j'ay ſçû ſi mal reconnoître.
Je vais ou te vanger des crimes que j'ay faits,
Ou m'unir à toy pour jamais.

SCENE TROISIE'ME.

LA REYNE, LAVINIE, CAMILLE.

LA REYNE.

HElas! quel eſt ce trouble, & que dois-je en attendre?
Parle, quel eſt l'arreſt que le ſort vient de rendre?

CAMILLE.

Ah! que ne pouvez-vous à jamais l'ignorer?
Sous le fer ennemy Turnus vient d'expirer.

LA REYNE.

O preſages trompeurs! ô deſtin trop contraire!

CAMILLE.

Le ſuperbe Troyen va ſe rendre en ces lieux.

LA REYNE.

Fuyons un vainqueur odieux,
Déeſſe, a-t'il enfin ſurmonté ta colere?

SCENE QUATRIE'ME.

LE ROY, ENE'E, LAVINIE, ILIONE'E, CAMILLE, SOLDATS *Troyens*, PEUPLES *Latins*.

LE ROY.

MA Fille, tu vois le vainqueur;
Pour prix de sa victoire, il a droit sur ton cœur:
Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux presages,
Je veux que ses hommages
De Junon, s'il se peut, fléchissent la rigueur;

ENE'E.

Il ne me suffit pas que sa colere cesse,
Mon bonheur le plus grand dépend de la Princesse.

à LAVINIE.

Vôtre cœur avec moy daigne-t'il partager
Les doux transports que ressent ma tendresse?

LAVINIE.

Prince vous ne devez songer
Qu'à fléchir la Déesse.

ENE'E.

Redoutable Junon, je viens à vos genoux;
Par des respects profonds, expier ma victoire;
Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire,
Et dans ce même jour je me soûmets à vous,

Consentez au repos où le destin m'appelle,
Aprés tant de travaux si longs & si cruels,
La haine des Immortels
Ne doit pas être immortelle.

LE ROY.

Esperons, esperons le succés le plus doux,
Le Ciel ouvre à nos yeux ses barrieres brillâtes,
On ne voit point les marques menaçantes
Qui nous annoncent son courroux

SCENE CINQUIE'ME.

JUNON *dans les cieux*, LE ROY, ENE'E, LAVINIE, *& les mêmes Acteurs de la Scene precédente.*

JUNON.

INvincible Guerrier, Junon vient vous apprendre
Qu'à vos heureux destins elle daigne se rendre;
Ma haine contre vous n'a que trop combatu.
Il n'est rien qu'à la fin la vertu ne surmonte,
A Venus tout céde sans honte,
Et vous avez pour vous Venus & la Vertu.

JUNON *disparoît.*

ENE'E *&* ILIONE'E.

Souveraine du Ciel, quelle reconnoissance
Ferons-nous paroître à tes yeux?

LE ROY *&* LAVINIE.

Une sincere obeïssance
Est l'encens le plus doux que reçoivent les Dieux.

SCENE DERNIERE.

LE ROY, LAVINIE, ENE'E, ILIONE'E, CAMILLE, SOLDATS *Troyens*, PEUPLES *Latins*.

LE ROY.

VOus qu'un autre Ciel a vû naître;
Troyens, pour vôtre Roy venez me reconoître,
Venez à mes sujets vous unir pour toûjours;
Venus vous a conduits sur ces rives aimables,
Attirez-nous des regards favorables
De la Déesse des amours.

CAMILLE & ILIONE'E.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de son Fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus precieux.
Ses dons sans se faire attendre,
Sçauront flater nos desirs:
L'amour heureux n'en sera pas moins tendre,
Tous les soûpirs
Naîtront au milieu des plaisirs.

LE CHŒUR.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de son Fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus precieux.
Ses dons, sans se faire attendre,
Sçauront flater nos desirs,
L'amour heureux n'en sera pas moins tendre,
Tous les soûpirs
N'aîtront au milieu des plaisirs.

Danſes des Troyens & des Latins, qui expriment l'union des deux Peuples.

CAMILLE & ILIONE'E.

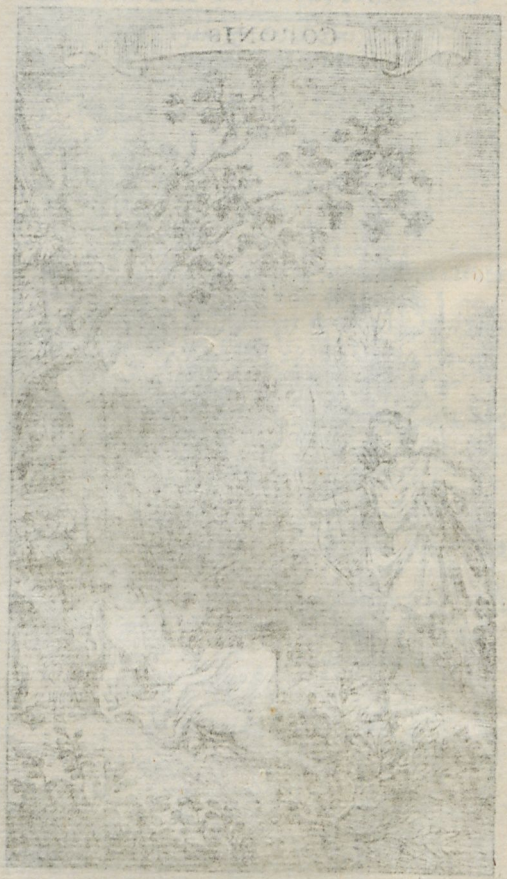
On ſe plaint de l'amour, on languit, on ſoûpire,
On déteſte cent fois ſon tirannique empire,
Et ſes triſtes engagements.
Mais aprés des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fideles,
On craint d'avoir ſouffert de trop legers tourments.

LE CHŒUR.

On ſe plaint de l'amour, on languit, on ſoûpire,
On déteſte cent fois ſon tirannique empire,
Et ſes triſtes engagements.
Mais aprés des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fideles,
On craint d'avoir ſouffert de trop legers tourments.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

CORONIS



CORONIS,
PASTORALE
HEROIQUE

Representée par l'Academie
Royale de Musique
l'An 1691.

Les Paroles sont de M. Baugé,
&
La Musique de. M. Theobal.

XXVII. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

CLIO.

THALIE.

EUTERPE.

Les autres Muſes.

Troupe de Bergers & de Bergeres.

Troupe de Laboureurs.

Troupe de Vignerons.

PROLOGUE.

Le Théatre represente le Mont-Parnasse.

SCENE PREMIERE.

CLIO, THALIE, EUTERPE, *& les autres Muses.*

THALIE & EUTERPE.

Habitants fortunez, dans ces climats heureux,
Venez prendre part à nos jeux.

CLIO.

Toute la terre tremble, & le Dieu des allarmes
Signale sa fureur, dans les champs ennemis;
L'affreuse cruauté des armes
Chaque jour les inonde & de sang & de larmes;
C'est à vous seuls qu'il est permis
De goûter de la Paix les adorables charmes.

THALIE & EUTERPE.

Habitants fortunez, de ces climats heureux,
Venez prendre part à nos jeux.

SCENE SECONDE.

LES MUSES, *Troupe* DE BERGERS & DE BERGERES, *Troupe* DE LABOUREURS & DE VIGNERONS.

CLIO.

TOut rit dans ce ſejour tranquile,
La Paix l'a choiſi pour azile,
Elle vous fait d'heureux deſtins.

UN VIGNERON.

Nos côteaux ſont chargez de raiſins.

UNE BERGERE.

Nos prez brillent de fleurs.

UN LABOUREUR.

La moiſſon eſt fertile.

TOUS.

Quel deſeſpoir pour nos jaloux voiſins!

UN BERGER.

Malgré la guerre & ſes cruels ravages,
Un calme heureux comble icy nos deſirs,
Ce beau ſejour ne craint point les orages,
Et nous viendrons, ſous ces charmants ombrages,
Chanter encor l'amour & ſes plaiſirs.

UNE BERGERE.

Si nôtre cœur panche vers la tendreſſe,
Ne cherchons point d'inutile détour,
Les doux plaiſirs ſont faits pour la jeuneſſe,
Et la jeuneſſe eſt faite pour l'amour.

CLIO.

Lorsque la Renommée en cent climats publie
La gloire & les vertus du Roy de Thessalie,
Devons-nous n'occuper nos voix
Qu'à vanter de l'Amour l'empire & les conquêtes ?
Chantons Admete & ses exploits,
Que ce Heros soit l'objet de nos fêtes!

LE CHŒUR.

Chantons Admete & ses exploits,
Que ce Heros soit l'objet de nos fêtes!

CLIO & DEUX BERGERS.

Suivez } ces glorieux projets;
Suivons }

Qu'un si beau zele { vous } inspire.
{ nous }

Admète cherit ses sujets,
Et leur amour est tout ce qu'il desire.
Chantez } tant de vertus, { Chantez, } que les échos
Chantons } { Chantons, }
Retentissent du nom de ce fameux Heros.

LE CHŒUR.

Chantons tant de vertus, chantons, que les échos
Retentissent du nom de ce fameux Heros.

UN BERGER.

Il ne respire que la gloire;
Par tout où ses Guerriers ont porté ses drapeaux,
On a vû voler la Victoire:
Ah! que ses glorieux travaux
Rempliront bien l'Histoire.

UN BERGER.

L'impuiſſante valeur de cent Peuples jaloux
Arme en vain contre luy les deux bouts de la terre,
Il a fait éclater ſon foudroyant tonnerre,
On les a déja vûs accablez ſous ſes coups
Aſſouvir de leur ſang le Demon de la Guerre.

UN BERGER.

Il eſt de l'univers la terreur & l'amour,
Mars dans ſes deſſeins le ſeconde;
Le Pirate effrayé ne paroît plus ſur l'onde,
Et les Peuples voiſins des barrieres du jour,
Viennent l'admirer dans ſa Cour.

UN BERGER.

Unique deffenſeur des droits du diadême,
Il protege des Roys la majeſté ſuprême
Contre d'horribles attentats:
Le Ciel l'excite à prendre une juſte querelle,
Et permet aux Tyrans d'uſurper des Etats,
Pour le combler encor d'une gloire plus belle,
Par la chûte de ces ingrats.

DEUX BERGERS.

Aucun mortel ne peut atteindre
Au degré des vertus dont il eſt animé.

UN BERGER.

Dans la guerre il eſt à craindre.

UN BERGER.

Dans la paix il eſt aimé.

DEUX BERGERS.

Dans la guerre il eſt à craindre.

TOUS TROIS.

Dans la paix il eſt aimé.

CLIO & UN BERGER.

Que la gloire à l'aimer sans cesse { vous / nous }
inspire,
Heureux qui vit sous son empire !

LE CHŒUR.

Que la gloire sans cesse nous inspire,
Heureux qui vit sous son empire !

ACTEURS DE LA PASTORALE.

APOLLON, *sous le nom de Tircis, Pasteur des troupeaux d'Admete, Roy de Thessalie.*
CORONIS, *Nymphe du Pinde, Amante de Daphnis.*
DAPHNIS, *Fils du Fleuve Penée, Amant de Coronis.*
APIDAMIE, *Fille du Fleuve Apidamie, Amante de Daphnis.*
CEPHISE, *Confidente de Coronis.*
CORAX, *Confident d'Apollon.*
Troupe de Faunes & de Dryades.
LES HEURES & LES ARTS.
Troupe de Bergers, de Bergeres & de Pastres.

CORONIS, PASTORALE HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repreſente une Campagne arroſée par le Fleuve Penée, & bordée d'agreables coli-nes couvertes de boccages & de lauriers.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, CORAX.

CORAX.

APollon vient icy chercher la ſolitude,
Qui cauſe ſon inquietude,
Quand Flore & les Zephirs ramenent les beaux jours ?
Joüiſſons des douceurs de la ſaiſon nouvelle ;
L'Hyver avoit chaſſé les jeux, & les amours,
L'Aimable Printemps les rapelle.

APOLLON.

Le retour du Printemps
N'a rien qui m'enchante,
Je revoy ſans plaiſir la verdure naiſſante
Embellir ces bois & ces champs,
Et je languis icy, quand tout le monde chante,
Le retour du Printemps.

CORAX.

D'où naît cette melancolie?
Depuis que Jupiter vous a banny des cieux,
Je vous ay vû braver l'injuſtice des Dieux,
Et vivre heureux en Theſſalie:
Le triſte ſouvenir du ſort de Phaëton
Peut-il encor troubler le grãd cœur d'Apollon?

APOLLON.

La perte de mon Fils, & cet Arreſt ſevere,
Ont peu de part à mes chagrins nouveaux;
Sous l'habit d'un Berger, j'erre dans ces hameaux;
J'ay pour Admète une eſtime ſincere,
J'ay pris avec plaiſir le ſoin de ſes troupeaux;
Je goûtois cent douceurs, dans ce charmant azile,
Mais le cruel Amour ne peut me voir tranquile.

CORAX.

Daphné n'eſt plus qu'un arbre, aimeriez-vous toûjours
Ce reſte infortuné de vos tendres amours?

APOLLON.

Je cheris ſa memoire,
J'ay pleuré ſon malheur,
Mais une autre beauté triomphe dans mon cœur,
Et je n'oſe avoüer mes fers, ny ſa victoire.

CORAX.

Parlez, un Dieu doit-il contraindre ſes deſirs ?

APOLLON.

Ah ! ce n'eſt pas le Dieu qui doit paroître tendre,
C'eſt le Berger qui pouſſe des ſoûpirs.

CORAX.

Les plus fieres beautez trouvent mille plaiſirs
A les entendre.

APOLLON.

Helas ! j'adore Coronis,
Et cette Nymphe aime Daphnis.

CORAX.

Le Frere de Daphné, le Fils du vieux Penée
Doit-il vous allarmer ?

APOLLON.

Il aime, il ſçait ſe faire aimer,
Et l'on doit celebrer bien-tôt leur hymenée.

Cependant le Deſtin ſemble flater mes vœux,
Coronis eſt jalouſe, & croit qu'Apidamie
Inſpire à Daphnis d'autres feux ;
Dans cette erreur par moy-même aſſervie,
Sa vanité luy fait fuïr ſon Amant,
Et mépriſer ſon changement.

CORAX.

Le moment eſt favorable,
Profitez de ſon dépit ;
Elle croit Daphnis coupable,
Et ce mouvement ſuffit,
Pour le rendre moins aimable.
Profitez de ſon dépit,
Le moment eſt favorable.

Mais Daphnis vient à nous.

SCENE SECONDE.

APOLLON, DAPHNIS, CORAX.

DAPHNIS.

Tircis, puis-je sçavoir
Qui vous fait chercher ces rivages?

APOLLON.

J'en aime la fraîcheur, & je me plais à voir
Et ces plaines, & ces boccages.

DAPHNIS.

Mais pourquoy suivez-vous Coronis chaque jour?

APOLLON.

Mes yeux la trouvent belle,
J'aime à luy faire la cour,
Et peut-être n'est-ce qu'elle
Qui m'arrête en ce sejour.

DAPHNIS.

Nous nous aimons, elle est fidele,
Cessez de troubler mon amour.

APOLLON.

Si vous êtes aimé vous n'avez rien à craindre,
Dissipez ce trouble fatal.

DAPHNIS.

Mon cœur est genereux, & me force à vous plaindre.

APOLLON.

Je ne plaindrois guerre un Rival.

DAPHNIS.

Il eſt mille beautez dignes de vôtre flâme,
Qui peuvent vous offrir des plaiſirs infinis.

APOLLON.

Je veux vous faire part du ſecret de mon ame,
Je n'ay rien vû de beau que Coronis.

DAPHNIS.

Je vous entends, l'amour pour elle vous inſpire.

APOLLON.

Jugez-en, je la vois, helas! & je ſoûpire.

SCENE TROISIE'ME.

APOLLON, CORONIS, DAPHNIS, CEPHISE, CORAX, *Troupe* DE FAUNES & DE DRYADES.

CHŒUR DE FAUNES.

Aimons-nous éternellement.

CHŒUR DE DRYADES.

Souffrons tous qu'amour nous bleſſe.

CORONIS.

Pour trouver l'amour charmant
Un cœur doit changer ſans ceſſe;
Ne regardons la tendreſſe
Que comme un amuſement:
Un trop long engagement
Eſt moins amour que foibleſſe.

CHŒUR DE FAUNES.

Aimons-nous éternellement.

CHŒUR DE DRYADES.

Souffrons tous qu'amour nous bleſſe.

UN FAUNE & UNE DRYADE.

Dans ce ſejour
Sombre & tranquile,
Dans ce ſejour
Suivons l'amour.
Ce lieu charmant nous offre un doux aſile;
Profitons des moments d'un ſi beau jour.

LES CHŒURS.

Dans ce ſejour
Sombre & tranquile,
Dans ce ſejour
Suivons l'amour.

UN FAUNE & UNE DRYADE.

Donnons nos cœurs
A la tendreſſe,
Donnons nos cœurs
A ſes ardeurs.
L'employ le plus charmant de la jeuneſſe,
Eſt de goûter l'amour & ſes douceurs.

LES CHŒURS.

Donnons nos cœurs
A la tendreſſe,
Donnons nos cœurs
A ſes ardeurs.

CORONIS.

Il n'eſt point de cœur ſi rebelle
Qui n'aît eû de tendres deſirs.
Nous devons à l'Amour un tribut de ſoûpirs ;
C'eſt une pente naturelle.
Mais lequel en aimant goûte plus de plaiſirs,
Ou le conſtant, ou l'infidele ?

Bergers, vous connoiſſez l'un & l'autre bonheur ;
Celuy qui peindra mieux les caprices du cœur,
Aura pour prix une houlette,
Et ma guirlande, & ma muſette.

DAPHNIS.

Rien ne paroît ſi doux qu'une naiſſante ardeur:
L'inquietude, la langueur
Flatent même un Amant ſincere :
Mais tout céde au plaiſir de changer chaque jour :
Et plus d'une Beauté nous marque en ce ſejour,
Que l'inconſtance eſt neceſſaire
Aux charmes de l'Amour.

APOLLON.

Un Amant aſſervy ſous les loix d'une Ingrate,
Dont chaque jour la haine éclate,
Peut étoufer ſans crime une ardeur qui déplaît:
Mais, quand l'intelligence eſt ſincere & parfaite,
Un cœur qui peut trahir un ſi cher intereſt,
Eſt indigne qu'on le regrete.

DAPHNIS,

Changeons sans cesse.

APOLLON.

Aimons toûjours.

ENSEMBLE.

APOL. } Qu'un même objet sçache toûjours
} nous plaire,
DAPH. } Un même objet cesse aisément de
} plaire,
Un cœur sincere
APOL. } Goûte enfin d'heureux jours.
DAPH. } Goûte-t'il d'heureux jours.

DAPHNIS.

Changeons sans cesse.

APOLLON.

Aimons toûjours.

CORONIS.

Sur l'amour, & la constance
Daphnis dit mieux ce qu'il pense;
Tircis est plus galant, je luy donne le prix.

APOLLON.

Belle Nymphe!

DAPHNIS *en s'en allant.*

Ah! Perfide!

SCENE QUATRIE'ME.

APOLLON, CORONIS, CEPHISE, CORAX, *Troupe* DE FAUNES & DE DRYADES.

CORONIS.

ACceptez ma Guirlande;
Souvenez-vous de Coronis,
C'eſt tout ce qu'elle vous demande.

APOLLON.

Des charmes les plus doux
Le Ciel vous a pourvûë,
Tous les cœurs ſemblent faits pour n'adorer que vous,
Je ſuis tendre, & je vous ay vûë.

Je triomphe aux yeux de Daphnis,
O Ciel! quelle gloire eſt plus grande!

CORONIS.

Souvenez-vous de Coronis,
C'eſt tout ce qu'elle vous demande.

SCENE CINQUIE'ME.

CORONIS, CEPHISE.

CORONIS.

HE' bien, Cephise, est-il encor dans mes liens?
Peux-tu douter de sa nouvelle flâme?
O Fête d'Apollon! ô Jeux Pythoniens!
Que vous coûtez cher à mon ame!

CEPHISE.

Je n'ose plus douter qu'il ne soit inconstant;
Mais le jour de nos jeux il eût toute la gloire,
La Nymphe luy donna le fruit de sa victoire;
N'en auriez-vous pas fait autant?

CORONIS.

Apidamie, en m'insultant,
Luy délivra le prix ordonné pour la fête;
Il ne fût point ingrat, Cephise, & dés l'instant,
Ce Vainqueur devint sa conquête;
Il vit mon desespoir, & malgré ma langueur,
Il l'a suivoit par tout, moins des yeux que du cœur.

CEPHISE.

Si vôtre Amant a pris une chaîne nouvelle,
Triomphez de sa trahison,
Servez-vous contre un infidele
Du dépit & de la raison.

CORONIS.

La raiſon n'a guerre d'empire
Sur un cœur que l'Amour inſpire,
Vainement le dépit luy prête ſes tranſports;
Ils ne font qu'irriter l'ardeur qui nous enflâme,
Et nous portons au fond de l'ame
Un poiſon qui détruit aiſément leurs efforts.

Je devrois le haïr, l'Inconſtant, le Parjure,
Mais contre ce deſſein ma tendreſſe murmure,
Et mon cœur eſt toûjours l'eſclave de ſa foy.

CEPHISE.

Doit-on ſe piquer de conſtance
Pour un Ingrat qui peut changer?
Ne montrez de perſeverance
Que dans l'ardeur de vous vanger.

CORONIS.

Tircis me parle, je l'écoûte,
Je voudrois que Daphnis crût qu'il eſt mon vainqueur,
Je feins de mépriſer la perte de ſon cœur;
Mais que cette feinte me coûte!
Du moins ſi ce volage Amant
Soûpiroit pour une Inflexible,
Sa peine adouciroit l'excés de mon tourment:
Mais ma Rivale, helas! le trouve trop charmant,
Et n'eſt pour luy que trop ſenſible.

Vien, ma chere Cephise, en ces sombres deserts,
Vien m'aider à cacher la honte de mes fers.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre represente les delicieuses Vallées de Tempé, couvertes d'arbres ornez de festons, & dont l'ombre entretient la fraîcheur des gazons, & des fleurs, qu'arrosent plusieurs fontaines.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS.

ARbres épais, sombres boccages,
Qui fûtes autrefois témoins de mon bonheur;
Je viens cacher sous vos ombrages,
Mon desespoir, ma honte, & ma douleur:
L'Ingrate que j'adore a trahy ma tendresse,
Elle fait triompher mon Rival à mes yeux,
Et mon cœur contre moy pour elle s'interesse,
Malgré ce mépris odieux.

Je ne puis briser une chaîne
Qui fait le malheur de mes jours,
En vain j'appelle à mon secours
La raison, le dépit, la haine,
Mon cœur ne me parle toûjours
Que des charmes de l'Inhumaine;

SCENE SECONDE.

DAPHNIS, CORAX.

CORAX.

TU devrois songer
A te dégager
D'un triste esclavage;
Gueris-toy, Berger,
Ta Nymphe est volage,
Et tu dois changer.

DAPHNIS.

Je sçay quel party je dois prendre,
Sans le secours de vos conseils.

CORAX.

La reponse, Daphnis a lieu de me surprendre.

DAPHNIS.

On doit se défier toûjours de vos pareils.

CORAX.

Non, vous connoissez mal mon zele;
J'aime Tircis depuis long-temps;
Mais Coronis est infidele,
Elle brûle pour luy, s'il meurt d'amour pour elle,
Et je voudrois vous voir contents.

DAPHNIS.

D'une ardeur si pure & si tendre
Les feux ne devoient point finir,
Nos cœurs étoient contents, pourquoy les desunir?
Helas! est-ce le prix que je devois attendre
D'une ardeur si pure & si tendre?

Amour, hâte-toy de punir
L'infidele Beauté qui ne veut plus m'entendre,
Dans l'éternelle nuit je suis prêt à descendre,
Et je n'emporteray que l'affreux souvenir
D'une ardeur si pure & si tendre.

CORAX.

Ton cœur ne doit point s'arrêter
A cherir les attraits d'une beauté legere,
Et c'est chercher à luy plaire
Que de vouloir l'imiter.

La Fille du Fleuve Apidame
Dans ces forests chaque jour suit tes pas;
Elle est jeune, elle a mille appas,
Tu regnes dans son ame,
Pourquoy ne l'aimerois-tu pas?

Elle paroît, je te laisse avec elle.

SCENE TROISIE'ME.

APIDAMIE, DAPHNIS.

DAPHNIS.

AH Ciel ! fuyons.

APIDAMIE.

Arrête, Ingrat.
Peux-tu voir ſans pitié le déplorable état
Où me reduit une langueur mortelle ?

DAPHNIS.

Je ne veux plus aimer,
Non, je vais étouffer une flâme cruelle,
Je vais oublier l'Infidele
Qui m'avoit ſçû charmer ;
Je ne veux plus aimer.

APIDAMIE.

Pour une Nymphe ingrate,
Dont l'inconſtance éclate,
Dois-tu mépriſer tous les cœurs ?

DAPHNIS.

Oüy, l'amour eſt pour moy le comble des horreurs.

APIDAMIE.

Ta haine contre moy ſera-t'elle invincible ?
Aimons-nous, qui peut t'allarmer ?

DAPHNIS.

Je ne veux plus aimer.

Je croyois Coronis pour tout autre inflexible;
Et cependant l'Ingrate a ſçû ſe dégager.

APIDAMIE.

Les ſoins d'un fidele Berger
Peuvent toucher une inſenſible,
Mais pretendre fixer les vœux d'un cœur leger,
C'eſt aſpirer à l'impoſſible.

Je puis adoucir, ſi tu veux,
Le malheur de tes feux,
Je t'offre un cœur fidele & tendre;
Toy ſeul a ſçû l'enflâmer.

DAPHNIS.

Garde ton cœur, je n'y veux rien pretendre;
Je ne veux plus aimer.

APIDAMIE.

Tu fuis; au moins daignes m'entendre;

DAPHNIS.

Je ne veux plus aimer.

SCENE QUATRIE'ME.

APIDAMIE.

O Ciel ! puis-je ſurvivre à ce cruel outrage?
Amour, funeſte amour, ſors de mon triſte cœur !
Que le deſeſpoir & la rage
Me vangent des mépris d'un indigne vainqueur.

Sans Coronis, peut-être il eût été ſenſible
A la fidele ardeur dont je brûlois pour luy :
Ah ! vangeons-nous, s'il eſt poſſible,
De la fiere Beauté qui cauſe mon ennuy.

Elle paroît, ma rage augmente,
Portons à ſon amour les plus funeſtes coups,
Et, s'il ſe peut, qu'elle reſſente
L'horreur de mes tranſports jaloux.

SCENE CINQUIE'ME.

APIDAMIE, CORONIS.

APIDAMIE.

VEnez-vous regreter, dans ce sombre boccage,
La perte d'un Amant volage
Que je vous ravis malgré moy ?
Il vient de me quitter, je n'ay pû me deffendre
D'être sensible aux marques de sa foy :
Ah ! qu'il m'a paru tendre !
Et quand on craint de s'engager,
Qu'il est dangereux d'entendre
Les yeux & les soûpirs d'un aimable Berger !

CORONIS.

Vous vous applaudissez d'une foible victoire ;
Les vœux d'un Inconstant vous semblent-ils si doux ?
Peut-être une autre aura bien-tôt la gloire
De luy faire oublier qu'il a brûlé pour vous.

APIDAMIE.

Il jure qu'il m'adore ;
Tout vous céde en ces lieux le prix de la beauté,
Il vous quitte pour moy, que dois-je craindre encore
De sa fidelité ?

CORONIS.

On ne rend pas toûjours justice
Aux plus rares objets que le Ciel a formez,
De differents desirs les cœurs sont animez ;
Et l'amour est souvent un effet du caprice.

APIDAMIE.

Adieu, j'ay trop long-temps differé mon retour;
Daphnis m'attend dans le prochain boccage,
Je vais ſçavoir de luy ſi l'ardeur qui l'engage
Eſt l'effet d'un caprice, ou d'un ſincere amour.

SCENE SIXIE'ME.

CORONIS.

PArs, ſuperbe Rivale, évite ma preſence;
Des ſoûpirs d'un Ingrat fai ta felicité,
Je laiſſe à l'Inconſtant le ſoin de ma vangeance,
Bien-tôt ſon changement punira ta fierté.

Fontaines qui coulez dans ce ſejour ſauvage,
Où mon infidele Berger
Força mon cœur à s'engager
Dans un triſte eſclavage,
Vous ne me verrez plus ſur vos funeſtes bords,
Me plaindre de l'Ingrat qui trahit ma tendreſſe:
Je ſuccombe, & je vais oublier chez les morts
L'excés de mes malheurs, ſon crime & ma foibleſſe.

Mais, j'aperçois Tircis; feignons. Aimables fleurs,
Que je vous aime!
Heureux les cœurs,
Dont vous êtes l'objet de la tendreſſe extréme!
Aimables fleurs,
Que je vous aime!

SCENE SEPTIE'ME.

APOLLON, CORONIS.

APOLLON.

VOus quittez nos hameaux, vous fuyez nos concerts,
Pous rêver seule en cet asile:
Ah! belle Nymphe, un cœur tranquile
Cherche moins le silence,& la paix des deserts;

CORONIS.

Je cheris ce sejour paisible,
Mon cœur, avec plaisir, s'y vient entretenir,
S'il n'est pas encore insensible,
Il fait tout pour le devenir.

APOLLON.

Non, belle Coronis, que l'Amour vous enflâme,
Mais, faites un glorieux choix;
Daphnis est un ingrat qui renonce à vos loix,
Et je viens vous offrir l'empire de mon ame.

CORONIS.

Quel aveu! juste Ciel!

APOLLON.

Il n'en faut point rougir:
Le transport qui me fait agir,
En servant mon amour, augmente vôtre gloire;
Plus on voit de Captifs, plus le spectacle est beau,
Je vous apprends une victoire,
Et c'est vous preparer un triomphe nouveau.

CORONIS.

Tircis, un étranger a-t'il l'ame assez fiere
Pour m'oser découvrir une indiscrete ardeur ?

APOLLON.

D'un Amant tel que moy connoissez la splendeur,
Je suis le Dieu de la lumiere.

Pour vous prouver ce que je suis,
Charmante Coronis, voyez ce que je puis,

Que ces deserts s'évanoüissent,
Que les Arts, en leur place, élevent un Palais,
Que les Heures se réjoüissent
De voir briller icy ma Nymphe, & ses attraits.

Les boccages disparoissent, & les Arts construisent un Palais brillant de lumiere.

SCENE HUITIE'ME.

APOLLON, CORONIS, LES ARTS, LES HEURES.

APOLLON.

VOus avez en ces lieux un empire ſuprême,
Regnez dans ce charmant ſejour.
Vous, Heures, à l'envy, venez faire la cour
Au cher objet de ma tendreſſe extrême,
Admirez ſes appas, & vantez mon amour.
C'eſt ſervir Apollon luy-même
Que d'obeïr à ce qu'il aime.

LE CHŒUR.

C'eſt ſervir Apollon luy-même
Que d'obeïr à ce qu'il aime.

DEUX DES HEURES.

L'Amour vous offre un ſort charmant
Dans ces agréables demeures,
N'en perdez pas un ſeul moment,
Il n'eſt point de plus douces heures,
Que celles qu'on paſſe en aimant.

UN DES ARTS.

Ne croyez pas être invincible,
L'Amour ſçait, quand il veut, aſſujettir un cœur;
Il a ſçû vous rendre ſenſible,
Il ſçaura bien encor vous donner un vainqueur.

CHŒUR DES HEURES.

Vous devez vous vanger d'un Amant infidele,
Les vœux d'un Dieu vous sont offerts,
L'Amour consent qu'on prenne une chaîne nouvelle,
Mais il ne peut souffrir que l'on brise ses fers.

LE GRAND CHŒUR.

Vous devez vous vanger d'un Amant infidele,
Les vœux d'un Dieu vous sont offers,
L'Amour consent qu'on prenne une chaîne nouvelle,
Mais il ne peut souffrir que l'on brise ses fers.

APOLLON.

Rendez-vous à mes vœux, couronnez ma tendresse,
Belle Coronis, aimons-nous.

CORONIS.

En faveur de Daphnis ma Mere s'interesse,
Et l'a choisi pour être mon Epoux.

APOLLON.

Si j'obtiens son aveu, me verrez-vous sans peine
Possesseur d'un bien si charmant?

CORONIS.

Je connois mon devoir, agissez en Amant,
Mon cœur ne rendra point vôtre poursuite vaine.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre repreſente des Hameaux, & dans l'enfoncement le Palais de CORONIS *du côté des Jardins.*

SCENE PREMIERE.

APOLLON.

AH! que l'Amour a de charmes!
Heureux un cœur qui ſent ſes traits!
L'Hymen va finir mes allarmes,
Et me faire un ſort plein d'attraits!
Ah! que l'Amour a de charmes!
Heureux un cœur qui ſent ſes traits!

Je renonce ſans peine à la grandeur ſuprême,
Toute autre douceur doit céder
A la douceur extrême
De poſſeder
Ce que l'on aime.

SCENE SECONDE.

APOLLON, CORAX.

APOLLON.

AH! sçais-tu mon bonheur? que mon destin
est doux!
Dans ce jour fortuné, tu vas me voir l'Epoux
De la jeune Beauté pour qui mon cœur soûpire;
Sa Mere l'accorde à mes vœux,
Ah! si la même ardeur l'inspire,
Que je vais être heureux!

CORAX.

Tâchez d'oublier l'Inhumaine,
Adressez ailleurs vos desirs;
Plus son hymen vous fait esperer de plaisirs,
Et plus sa trahison vous causera de peine.

APOLLON.

Que me dis-tu, Corax? acheve.

CORAX.

Coronis
A repris sa premiere chaîne,
N'y son dépit, ny sa haine,
Rien n'a pû resister à l'amour de Daphnis:
L'espoir d'un sort brillant, vôtre ardeur, tout
luy céde,
Dans ces valons à Venus consacrez,
Je viens d'être témoin du plaisir qui succéde
Au chagrin, dont leurs cœurs ont été penetrez

APOLLON.

Ingrate ! . . . elle m'avoit promis d'être fidele.
Eſt ce là le bonheur que vous me preparez ?
Cruelle !
Ah ! Perfides, vous perirez !
J'en atteſte du Styx les ondes effroyables :
Vous me deſeſperez ;
Mais les Dieux offenſez puniſſent les coupables.
Courons à la vangeance, & dans ce jour fatal,
Immolons Maîtreſſe & Rival.

SCENE TROISIE'ME.

CORAX.

AH ! que l'amour eſt à craindre !
Heureux qui ſçait garder ſon cœur !
Qu'on doit redouter une ardeur
Que la raiſon ne peut éteindre !
Ah ! que l'amour eſt à craindre !

Mais je vois ces Amants tranſportez de plaiſirs,
Dont un Dieu va bien-tôt ſe faire un ſacrifice ;
L'Amour ſemble ſouvent répondre à nos deſirs,
Et nous conduit au précipice.

Cachons-nous, & voyons leurs tranſports amoureux.

SCENE QUATRIE'ME.

CORONIS, DAPHNIS, CEPHISE, CORAX.

CORONIS & DAPHNIS.

JOüiſſons d'un bonheur qui jamais ne finiſſe,
Banniſſons les chagrins, & les ſoûpçons fâcheux.

CORONIS.

Que l'aimable hymen nous uniſſe!

DAPHNIS.

Que l'amour redouble nos feux!

De quels biens ma peine eſt ſuivie!
Ce jour va combler tous mes vœux.

CORONIS.

Ah! que j'aimeray la vie,
Si je puis vous rendre heureux!

ENSEMBLE.

Que l'aimable hymen nous uniſſe,
Que l'amour redouble nos feux!
Banniſſons les chagrins, & les ſoûpçons facheux
Joüiſſons d'un bonheur qui jamais ne finiſſe.

DAPHNIS.

Laiſſez vos troupeaux dans nos champs,
Bergers, venez mêler vos danſes & vos chants
Aux innocents tranſports d'une flâme ſi belle.
Accourez, accourez, contentez nos deſirs,
Suivez l'Amour qui vous appelle,
Venez partager nos plaiſirs.

CORONIS.

Aimables Bergeres,
Quittez les fougeres,
Venez dans ces beaux lieux;
Suivez l'Amour, sentez ses flâmes,
Il brille dans vos yeux,
Laissez-le regner dans vos ames.

SCENE CINQUIE'ME.

CORONIS, DAPHNIS, CEPHISE, CORAX, *Troupe* DE BERGERS, DE BERGERES & DE PASTRES.

CEPHISE & UN BERGER.

QUe les plaisirs
Vous suivent sans cesse,
Que les plaisirs
Redoublent vos desirs;
Goûtez les fruits de la tendresse,
L'Amour vous fait d'heureux loisirs.

LE CHŒUR.

Que les plaisirs
Vous suivent sans cesse,
Que les plaisirs
Redoublent vos desirs!

CEPHISE & UN BERGER.

Cherissez le trait qui vous blesse,
Banissez les tristes soûpirs.

LE CHŒUR.

Que les plaisirs
Vous suivent sans cesse,
Que les plaisirs
Redoublent vos desirs !

UNE BERGERE.

Tous les cœurs sont faits pour la tendresse
Cherissons cette aimable foiblesse,
Rien ne doit tant charmer,
Que le plaisir d'aimer.

UN BERGER.

Tendres cœurs, dans ces belles retraites,
Joüissez de cent douceurs parfaites,
L'Amour n'offre à vos vœux
Que les ris & les jeux.

CORONIS & DAPHNIS.

Allons, qu'un paisible hymenée
Rende tous nos desirs contents !

LE CHŒUR.

O ! l'heureuse journée
Pour deux Amants constants !

SCENE SIXIE'ME.

CORAX.

HElas ! je plains leur destinée,
Ils vont perir dans peu de temps.

LE CHŒUR.

O ! l'heureuse journée,
Pour deux Amants constants !

CORAX.

Déplorable Berger, Amante infortunée,
Vôtre bonheur durera peu d'instants.

LE CHŒUR.

Ah ! quelle affreuse rage !
Quel barbare courage !

CORAX.

C'en est fait, Apollon vient de hâter leur mort,
O ! déplorable sort !

LE CHŒUR.

Ah ! quelle affreuse rage !
Quel barbare courage !

SCENE SEPTIE'ME.

APOLLON, CORAX.

APOLLON.

ENfin je suis vangé, mon bras
Vient de porter la mort dans le sein des Ingrats
Qui bravoient mon pouvoir, & mépriſoient ma flâme,
J'ay percé leurs perfides cœurs,
Je triomphe, Corax, de mes cruels malheurs,
Et pour jamais l'amour est ſorty de mon ame.

SCENE HUITIE'ME.

APOLLON, APIDAMIE, CORAX.

APOLLON.

BElle Nymphe, venez, j'ay puny mon Rival,
Vous ne vous plaindrez plus de son indifference,
Et ses Mânes errants sur le fleuve infernal,
Doivent remplir vôtre vangeance.

APIDAMIE.

Barbare, oſes-tu t'applaudir
D'un attentat ſi déteſtable?
Ton Rival ne vit plus, mais tes coups font perir
Une Nymphe adorable.

Ma Rivale avec mon Amant
Descend au monument :
Ah ! pourquoy, Dieu cruel, épargnes-tu ma vie ?
Que n'ay-je succombé sous ton fatal transport!
Faut-il qu'à Coronis je porte encore envie,
Jusques dans son genre de mort.

Cheres Ombres,
Goûtez l'heureuse paix de vos demeures sombres.

Déplorable Daphnis,
Vos beaux jours sont finis !

Le jour me fait horreur, je vais bien-tôt vous suivre,
Je presse de ma mort le funebre appareil,
Que vous êtes heureux de vivre
En des lieux où jamais on n'a vû le Soleil?

Cheres Ombres,
Goûtez l'heureuse paix de vos demeures sombres.

SCENE DERNIERE.

APOLLON, CORAX.

LE CHŒUR.

AImable Coronis,
Vos beaux jours sont finis !

APOLLON.

Quelle horreur me saisit! quel desordre funeste!
Qu'ay-je fait, malheureux! aimable Coronis,
Vos beaux jours sont finis!
Ah! trait vangeur, je te déteste!

Que ne peux-tu percer mon déplorable cœur!
Mais le Destin s'oppose à la mort que j'appelle,
Et ma douleur
Comme moy, doit être éternelle.

Que toute la nature
Déplore mon malheur nouveau,
Et que la nuit la plus obscure
Aux yeux de l'univers dérobe mon flambeau.

Une épaisse obscurité se répand sur le Théatre.

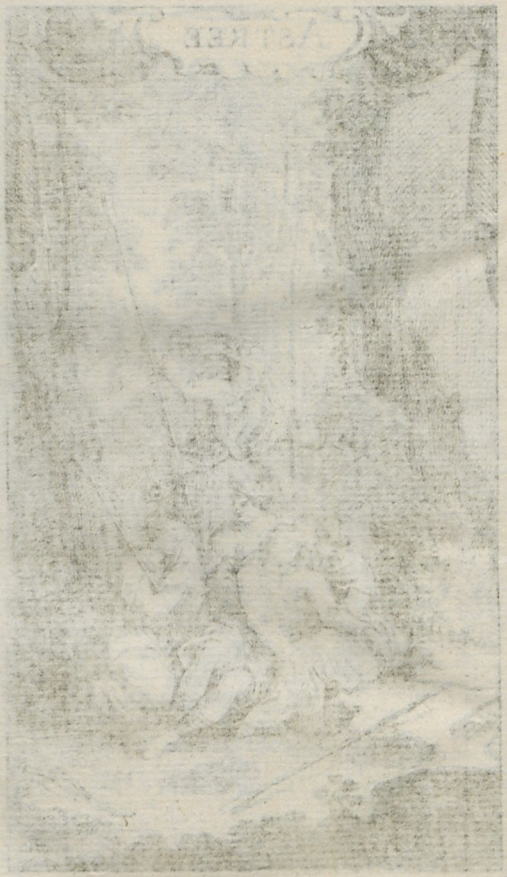
Et toy, perfide Auteur des peines que j'endure,
Reçois le prix de ton zele indiscret,
Sous une hideuse figure,
Va gemir loin de moy d'un éternel regret,
Sois par tout d'un funeste augure,
Fui, malheureux.

CORAX, *transformé en Corbeau, s'envole, & disparoit.*

Helas! aimable Coronis,
Vos beaux jours sont finis!

Fin du troisiéme & dernier Acte.

ASTRÉE



ASTRE'E,

TRAGEDIE

Representée par l'Academie Royale de Musique. l'An 1691.

Les Paroles de M. de la Fontaine,

&

La Musique de M. Collasse.

XXVIII. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

APOLLON.

ACANTE, *suivant d'Apollon.*

LA NYMPHE DE LA SEINE.

Chœur des Muses.

Chœur de Bergers.

Nymphes, suivantes de la Seine.

ZEPHIRE.

FLORE *& sa suite.*

PROLOGUE.

Le Théatre represente la vûë de Marly dans l'éloignement, & les bords de la Seine sur le devant.

APOLLON *descend.*

LA NYMPHE.

Dieu du Parnasse & du sacré Vallon ;
Quelle avanture en ces lieux vous attire ?

APOLLON.

Mars de tout temps ennemy d'Apollon,
Me force à quitter mon empire.

LA NYMPHE.

Nôtre Monarque vous promet
Un repos qu'on n'a plus sur le double Sommet.

APOLLON.

Jupiter luy même auroit peine
A calmer aujourd'huy tant de Peuples divers.
Rien n'impose à present silence à l'univers.
Et cependant je voy les Nymphes de la Seine
S'occuper à l'envy de Musique & de Vers.

LA NYMPHE.

Nous tenons ces faveurs d'un Roy plein de sageſſe.
La terreur & l'effroy reſpectent ces beaux lieux.
Des chants les plus delicieux
Nos bois retentiſſent ſans ceſſe.

La paix regne ſous nos ombrages:
Le murmure des eaux, les plaintes des Amants,
Les Roſſignols par leurs tendres ramages,
Occupent ſeuls l'Echo, dans ces lieux ſi charmants.

APOLLON.

Joignons tous nos efforts, approchez-vous, Acante.

Fille de l'harmonie, ô paix douce & charmante,
Comme j'unis les voix, reviens unir les cœurs!
Par ſon retour, la ſaiſon la plus belle,
Annonce en mille endroits la guerre & ſes fureurs;
Fai qu'en ces lieux l'amour ſe renouvelle.

APOLLON, LA NYMPHE, & ACANTE.

O Paix! reviens unir les cœurs!
Par ſon retour, la ſaiſon la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre & ſes fureurs;
Fai qu'en ces lieux l'amour ſe renouvelle.

LE CHŒUR.

Fai qu'en ces lieux l'amour ſe renouvelle.

APOLLON.

Et vous, Compagnons du Printemps,
Zephirs, par qui les fleurs renaiſſent tous les ans,
Embelliſſez ces bords de leurs graces naïves:
Ramenez icy les beaux jours;
Doux Zephirs, invitez à danſer ſur ces rives
Flore & la Mere des Amours.

LA NYMPHE.

Dans ces lieux les dons de Flore
Font accourir les Zephirs,
Et les larmes de l'Aurore
Se joignent à leurs ſoûpirs.

Les fleurs n'en ſont que plus belles,
Joüiſſez de leurs attraits:
Flore à leurs graces nouvelles
Donne icy de nouveaux traits.

Toutes ſaiſons n'ont pas ces richeſſes legeres;
Dont l'émail peint nos champs de diverſes couleurs;
Bergers, venez cüeillir les fleurs,
N'y venez point ſans vos Bergeres.
Joüiſſez des dons du Printemps,
Tout finit, profitez du temps.

LE CHŒUR.

Joüiſſons des dons du Printemps,
Tout finit, profitons du temps.

LES CHŒURS.

Eſt-il quelques rivages
Qui ne connoiſſent point l'Amour?

LA NYMPHE & ACANTE.

Si les Bergers luy font leur cour,
Les Roys luy rendent leurs hommages.

LES CHŒURS.

Eſt-il quelques rivages
Qui ne connoiſſent point l'Amour ?

LA NYMPHE & ACANTE.

Il n'eſt point de lieux ſi ſauvages,
De cœurs ſi fiers, d'eſprits ſi ſages,
Que ce Dieu ne domte à leur tour.

LES CHŒURS.

Eſt-il quelques rivages
Qui ne connoiſſent point l'Amour ?

APOLLON.

Vos chants ſont pour l'Amour, ma Lyre eſt pour la Gloire.
Du nom de deux Heros je veux remplir les cieux,
De deux Heros que la Victoire
Doit reconnoître pour ſes Dieux.
Muſes, profitez d'un azile
Où tout eſt paiſible & tranquile.
Repreſentez, dans ce ſejour,
Un ſpectacle où regne l'Amour.
Ce Dieu recompenſa quelques moments de peine
Qu'eurent Aſtrée & Céladon.
Faites voir, aux bords de la Seine,
Les avantures du Lignon.

LES CHŒURS.

Que nos chants expriment nos flâmes,
Répandons dans tout ce séjour
Le charme le plus doux des ames,
Les chansons, les vers, & l'amour.

Fin du Prologue.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

ASTRE'E, *Bergere.*
CE'LADON, *Amant d'Aſtrée.*
SE'MIRE, *Amant d'Aſtrée.*
PHILIS, *Confidente d'Aſtrée.*
HILAS, *Berger.*
TIRCIS, *Berger.*
GALATE'E, *Princeſſe du Foreſt.*
LEONIDE, *Confidente de Galatée.*
ISMENE, *Fée.*
Troupe de Druides.
Troupe de Bergers & de Bergeres.
Eſprits Æriens.
Nymphes.
Genies.
Peuples du Foreſt.
Troupe de la ſuite d'Iſmene.
LIZETTA.
GALIOFFO.
GAMBARINI.

La Scene eſt dans le Foreſt.

ASTRE'E,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repreſente le Païs du Foreſt arroſé de la Riviere du Lignon, ſur les bords de laquelle ſont pluſieurs hameaux & boccages.

SCENE PREMIERE.

SE'MIRE.

PErfide que je ſuis, infortuné Sémire!
Les bruits qu'en ces hameaux je répands tous les jours,
Soulageront-ils mon martyre?
Que me ſert de troubler d'innocentes amours?

J'aime Astrée, & je tente un dessein temeraire:
Je détruis son Amant; mais que fais-je pour moy?
Ce qui le rend suspect de violer sa foy,
Me rend il capable de plaire?

Au sein d'Astrée, en vain j'ay versé cent poisons
L'implacable dépit, les injustes soûpçons,
L'aveugle & la sourde colere,
La jalousie au repos si contraire,
Enfants de l'art dont je me sers,
M'ont enfin procuré le secours des Enfers.

Quel fruit aura ton crime, infortuné Sémire?
Les mensonges divers à quoy tu donne cours,
Soulageront-ils mon martire?
Que te sert de troubler d'innocentes amours?

Je me vange, il suffit, je fais des miserables.
N'est-ce pas un bien assez doux?
Achevons, puis retirons nous
En des deserts inhabitables.

Amants, heureux Amants, dont je détruis la foy,
Puissiez-vous devenir plus malheureux que moy!

Je vois déja cette Bergere en larmes.
Ce doit être l'effet des dernieres allarmes
Par qui mon imposture a séduit sa raison.
Laissons sur son esprit agir nôtre poison.

SCENE SECONDE.

ASTRE'E, PHILIS.

ASTRE'E *donnant à* PHILIS *une Lettre ouverte.*

AVois-je tort, Philis? tu vois ces témoignages:
De sa main propre ils sont tracez:
Considere de quels outrages
Mes feux y sont récompensez.
Ne me parle jamais du Traître.
Céladon, Céladon, il est un Dieu vangeur.

PHILIS.

Ne le soupçonnez pas, ma Sœur.

ASTRE'E.

Voicy pourtant ses traits, peux-tu les méconnoître?

PHILIS.

Je connois encor mieux son cœur.
Tout m'est suspect, tout vous doit l'être.
Quelque ennemy secret vient d'imiter sa main.

ASTRE'E.

Dédiras-tu nos yeux qui l'ont vû ce matin
Embrasser les genoux d'Aminte?

PHILIS.

C'eſt un reſte de feinte;
Vous-même avez pû voir, avec quelle contrainte,
Il feignoit des tranſports, qu'il ne pouvoit ſentir.
Qu'un veritable Amant a de peine à mentir!

ASTRE'E.

Eh! qu'il ne mente plus!

PHILIS.

Sçait-il vôtre penſée?
Il voit, depuis quelques jours,
Que ſa flâme eſt traverſée,
Et qu'on trouble vos amours.
Il veut vous ménager, en expoſant Aminte.

ASTRE'E.

Que ne me l'a-t'il dit?

PHILIS.

Sans doute il ne l'a pû.

ASTRE'E,

Mon cœur à Céladon n'étoit que trop connu;
N'auroit-il pas prévû ma crainte?
Si l'Ingrat d'autres ſoins occupé, prévenu...

PHILIS.

Ma Sœur, banniſſez ces allarmes:
Quel objet vous peut-on préférer ſous les cieux?

ASTRE'E.

Aminte eſt engageante, & prévient par ſes charmes:
Ton amitié me rend trop parfaite à tes yeux.

Helas! qui feint d'aimer, est toûjours téméraire :
De la feinte à l'effet on n'a qu'un pas à faire ;
C'est un écüeil fatal pour la fidelité :
Une premiere ardeur n'est bien-tôt plus qu'un songe :
La verité devient mensonge,
Et le mensonge verité.

PHILIS.

Les Coquetes les plus belles
Ne touchent que foiblement ;
On peut, par amusement,
Feindre de brûler pour elles,
Et le plus credule Amant
Les regarde seulement
Comme on fait les fleurs nouvelles,
Avec quelque plaisir, mais sans attachement.

ASTRE'E.

Quand il plaît à l'Amour, tout objet est à craindre.
Ce Dieu met bien souvent sa gloire à nous atteindre,
Du trait le plus commun, & le moins redouté,
Une premiere ardeur n'est bien-tôt plus qu'un songe :
La verité devient mensonge,
Et le mensonge verité.

Il le prevoyoit bien, le Traître, l'Infidele ;
J'eûs peine à l'obliger à feindre ses amours ;
Il resista long-temps, je persistay toûjours.
Trouvoit-il Aminte si belle ?
Je lisois dans ses yeux une secrete peur :
L'Ingrat avoit raison de craindre pour son cœur.

PHILIS.

C'étoit à vous d'avoir de la prudence,
En l'éloignant du danger
De changer.

ASTRE'E.

C'étoit à luy d'avoir de la prudence,
En resistant au danger
De changer.

PHILIS.

A vos soupçons je ne sçaurois me rendre :
Mais, voicy mon dessein, ma sœur,
D'Hilas, depuis deux jours, je ménage le cœur ;
Je veux que pour Aminte il feigne de l'ardeur.
C'est le moyen de tout apprendre :
Elle luy dira son secret.
Je l'attends; vous sçavez combien il est discret.
Le voicy....

SCENE TROISIE'ME.

PHILIS, HILAS, ASTRE'E.

PHILIS.

J'Ay besoin, Hilas, de vôtre adresse.
Puis-je comter sur vos serments?
Vous me rendez des soins; mais ces empressements
Sont-ils des effets de tendresse?
Ou ne sont-ce qu'amusements?
Sans cesse vous allez de Bergere en Bergere,
Jurant de sinceres amours:
Zephire n'eût jamais d'ardeur si passagere;
Eh! comment s'assûrer qu'une ame si legere
Puisse ne l'être pas toûjours?

HILAS.

Quoy, vous doutez si je vous aime?
Eh! qui pourroit, Philis, vous voir sans vous aimer?
Vous avez plus d'appas que n'en a l'Amour même,
Des traits à tout ravir, des yeux à tout charmer,
Et vous doutez si je vous aime?

PHILIS.

Declarer si bien son ardeur,
Ce n'est pas ce qui nous engage:
Les vrays interprêtes du cœur
Ne sont pas les traits du langage.

ASTRE'E.

Ma Sœur, j'ose aujourd'huy te garantir sa foy.
L'Amour ne reservoit ce miracle qu'à toy.

HILAS.

Si je n'aime Philis, que ce Dieu me haïsse !
Qu'il me livre à des cœurs ennemis de ses traits !
Qu'à la fin mon bonheur dépende du caprice
D'une Bergere sans attraits !

PHILIS.

J'en croiray vos serments, si vôtre amour s'applique
A m'instruire des soins d'Aminte, & d'un Berger.

HILAS.

N'est-ce pas Céladon ? la chose est si publique,
Qu'à de trop grands efforts ce n'est pas m'engager.

PHILIS.

Il vient, partez.

HILAS.

Je vole où vôtre ordre m'appelle.

ASTRE'E & PHILIS

Voyons comment, le Traître, l'Infidele,
Soûtiendra son manque de foy.

PHILIS.

Adieu, vous pourrez mieux vous éclaircir, sans moy.

SCENE QUATRIE'ME.

CE'LADON, ASTRE'E.

CE'LADON.

HE' quoy, seule en ces lieux sans songer à la fête
Dont vous serez tout l'ornement?
C'est un triomphe qui s'apprête
Pour les Dieux, & pour vous, aux yeux de vôtre Amant.

On n'entend en tous lieux que des chants d'allegresse.
Bergeres, Bergers, tout s'empresse
De celebrer ce jour charmant.
Cependant vous révez, d'où vient cette tristesse?

ASTRE'E.

Berger, vous paroissez aujourd'huy bien paré;
De cet ajustement quels yeux vous sçauront gré?

CE'LADON.

Les vôtres, ma Déesse.

Il n'eſt rien en ces lieux ;
Qui ne s'fforce de vous plaire ;
Et c'eſt pour attirer vos regards precieux
Que ces prez, que ces bois, & cette onde ſi claire
Etalent ce qu'ils ont de plus delicieux :
L'Aſtre même qui nous éclaire
Ne ſe montre ſi beau, que pour plaire à vos yeux.

ASTRE'E.

Céladon, banniſſez ces diſcours d'entre nous;
Je ſçay qu'en vôtre cœur une autre eſt préferée,
Et vos vœux ne ſont pas pour l'innocente Aſtrée.

CE'LADON.

Ciel ! mes vœux ne ſont pas pour vous ?
Dieux puiſſants, qu'icy l'on revere,
Dieux vangeurs des forfaits, je vous atteſte tous ;
Si quelqu'autre qu'Aſtrée à mes deſirs eſt chere,
Faites tomber ſur moy vos plus terribles coups!

ASTRE'E.

Sois traître ſeulement, & ne ſois pas impie.

CE'LADON.

Juſte Ciel ! vous doutez encore de ma foy ?
Mais quel eſt cet objet dont mon ame eſt ravie?

ASTRE'E.

Va, Perfide, va, garde-toy
D'oſer jamais paroître devant moy.

CE'LADON.

Ah! du moins....

ASTRE'E.

Non.

CE'LADON.

Quoy, sans l'entendre
Condamner un Amant si fidele & si tendre!

ASTRE'E.

Non, Perfide, non, garde-toy
D'oser jamais paroître devant moy.

CE'LADON.

Mon sort est dans vos mains, il faut vous satisfaire;
Et puisque vôtre Arrest me livre au desespoir,
J'y cours, & respectant vôtre injuste colere,
Je me fais du trépas un funeste devoir:
Vous me regretterez, j'en suis sûr, & vôtre ame,
Au vain ressouvenir d'une constante flâme,
Se laissant trop tard émouvoir,
Me donnera des pleurs, que je ne pourray voir.

SCENE CINQUIE'ME.

ASTRE'E.

Seroit-il innocent ? me serois-je trompée ?
Soupçons, dont j'ay l'ame occupée,
Dois-je donc vous bannir ? l'ay-je à tort condamné ?
En quel trouble me met cette fuite soudaine ?
Qu'as-tu fait, Bergere inhumaine ?
Où s'en va cet Infortuné ?
Ne le pas écoûter ! se rendre inexorable !
Ses pas précipitez, ses regards pleins d'effroy,
Me font craindre pour luy, que ne dis-tu pour toy,
Bergere miserable !
Tu ne l'a pû haïr, quand tu l'as crû coupable,
Que sera-ce s'il meurt en te prouvant sa foy ?

Cours, Malheureuse, cours, va retarder sa fuite.
Céladon, Céladon, helas ! il précipite
Ses pas & son cruel dessein !
Il est sourd à mes cris, & je l'appelle en vain,
Je n'en puis plus la force & la voix, tout me quitte.

SCENE SIXIE'ME.

Un Druide conduiſant la Ceremonie de la Fête du Guy de l'an neuf, à la place d'Adamas.

TROUPES DE DRUIDES, DE PASTRES, SILVAINS, FAUNES, BERGERS, & BERGERES.

UN DRUIDE.

MAîtres de l'univers, Dieux puiſſants, nos hameaux
Vous preſentent le don, que viennent de nous faire
Ces antiques Palais qu'habitent les Oyſeaux.
Conſervez dans nos bois leur ombre tutelaire.

Nous ne vous demandons, en faveur de ce don,
Ny des grandeurs, ny du renom,
Ny des richeſſes exceſſives;
Que les ſources de l'or ſoient pour d'autres que nous;
Nos deſtins ſeront aſſez doux,
Si les Bergeres de ces rives
Ne font regner que de chaſtes deſirs,
Et d'innocents plaiſirs.

LE DRUIDE & LE CHŒUR.

Conservez nos troupeaux, arrosez nos prairies,
Faites regner la paix sur ces rives fleuries;
Que Mars n'y trouble point les jeux & les chansons;
Gardez nos fruits & nos moissons.

UN BERGER & LE CHŒUR.

Accourez, Bergers fideles,
Célebrez tous en ce jour
Vos Bergeres & L'Amour.
Chantez vos feux & vos belles.

LE CHŒUR.

Venez, Amours, volez de cent climats divers
En ce sejour tranquile.
Ces feüillages épais, ces gazons toûjours verts
Vous offrent un charmant azile.
Venez, Amours, volez, de cent climats divers,
Pour enflâmer nos cœurs seuls dignes de vos fers.
Laissez dans un repos languissant, inutile
Tout le reste de l'univers.

SCENE SEPTIE'ME.

UN BERGER.

POur pleurer Céladon ceſſez vos doux accords ;
Du Lignon l'onde impitoyable
Vient de l'enſevelir.

LE CHŒUR.

O perte irreparable !

LE BERGER.

Nous n'avons pû le trouver ſur ces bords.

LE DRUIDE.

Portons ce ſacré don, ſur un Autel du Temple,
Et que chacun, à mon exemple,
A chercher ce Berger faſſe tous ſes efforts.

SCENE HUITIE'ME.

PHILIS, ASTR'E.

PHILIS.

Céladon dans les flots a terminé sa vie,
Comment le diray-je à ma Sœur !

ASTRE'E.

Je le sçais, Philis, ce malheur
Est l'effet de ma jalousie.
Déteste-moy, c'est peu de me haïr :
Céladon ne perit, que pour mieux m'obeïr.
Il s'est perdu ! je me perdray moy-même.
Que me sert la clarté du jour ?
Je ne verray plus ce que j'aime !
Cher Amant, as-tu pû me quitter sans retour ?
Nôtre bonheur étoit suprême ;
Les Dieux nous envioient, du haut de leur se-
jour.
Tu t'es perdu ! je me perdray moy-même !
Que me sert la clarté du jour ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repreſente les Jardins de GALATE'E, *& dans l'éloignement le Palais d'*ISOURE.

SCENE PREMIERE.

GALATE'E.

JE ne me connois plus, quelle nouvelle ardeur
Se rend maîtreſſe de mon cœur?
Un Berger cauſe ces allarmes.
Doux & tranquiles vœux, qu'êtes-vous devenus?
Le ſort offre à mes yeux un Berger plein de charmes,
Et depuis ce moment je ne me connois plus.

SCENE SECONDE.

LEONIDE, GALATE'E.

LEONIDE.

PRinceſſe, cherchez-vous icy la ſolitude?

GALATE'E.

Je me laiſſe conduire à mon inquietude.
Mais que fait Céladon? dis-moy, qu'en penſes-tu?
Je voy qu'en ſecret tu me blâmes
D'avoir pû concevoir de ſi honteuſes flâmes;
Mais, helas! qui n'auroit vainement combattu
Contre les traits dont il a ſçû m'atteindre!
Il alloit expirer, l'onde venoit d'éteindre
Le vif éclat de ſes attraits:
La pitié luy prêta ſes traits.
L'Oracle, les Deſtins, tout luy fût favorable.
Rien ne vint s'oppoſer à ma naiſſante ardeur.

LEONIDE.

Que de raiſons ont fait entrer dans vôtre cœur
Un Ennemy ſi redoutable?

GALATE'E.

Mes yeux me trompent-ils? c'eſt à toy d'en juger?

LEONIDE.

Princeſſe, il eſt charmant, mais ce n'eſt qu'un Berger.

GALATE'E.

Par les nœuds de l'Hymen le ſceptre & la houlette
Se ſont unis plus d'une fois.
L'amour n'eſt plus amour dés qu'il cherche en ce choix
Une égalité ſi parfaite.

Mon cœur eſt excuſable, & Galatée enfin
Seroit-elle, ſans toy, dans cette peine extrême?
Leonide, ce fût toy-même,
Qui me fis, malgré moy, conſulter ce Devin.

Princeſſe, me dit-il, voicy vôtre deſtin.
Une étoile ennemie autant que favorable;
Peut vous rendre en hymen heureuſe, ou miſerable.
Dans ce miroir, regardez bien ces lieux:
Vers le déclin du jour, il faudra vous y rendre;
Celuy qui s'offrira le premier à vos yeux,
Eſt l'Epoux, que le Ciel vous ordonne de prendre.
J'apperçûs ce Berger, reſiſteray-je aux Dieux?

LEONIDE.

Princeſſe, ſon Aſtrée a pour luy trop de charmes.

GALATE'E.

Eh! n'ay-je pas les mêmes armes?
N'eſt-ce rien que mon rang auprés de Céladon?

LEONIDE.

Vous ne connoiſſez pas les Bergers du Lignon;

Leurs amours ſont leurs Dieux, l'offenſe la plus noire
Pour eux eſt l'infidelité.
Aimer fait leur felicité ;
Aimer conſtamment fait leur gloire.

GALATE'E.

Toutes les conquêtes d'éclat
Flattent la vanité des hommes.
Quelques conſtants qu'ils ſoient, dans les lieux où nous ſommes,
La beauté dans mon rang ne fit jamais d'ingrat.

Je tremble, je le voy ; quoy, même en ma preſence
Il ſoûpire, il ſe plaint aux Echos d'alentour!

LEONIDE.

Il n'eſt plein que de ſon amour.
Par ſes chagrins, jugez de ſa conſtance.

SCENE TROISIE'ME.

GALATE'E, CE'LADON, LEONIDE.

GALATE'E.

CEladon, contemplez nos jardins & nos bois,
Qui ne croiroit que Flore y tienne ſon empire?
De ces Oyſeaux qu'amour inſpire,
Ecoûtez les charmantes voix.
A charmer vos ennuis, en ces lieux, tout conſpire.

Cependant c'eſt en vain que tout vous fait la cour.
Nos ſoins, nos vœux, ce beau ſejour
N'ont point d'agrément qui vous flate;
Galatée a ſujet de ſe plaindre de vous :
Faut-il que ſans effet ſa preſence combatte
Cette triſteſſe ingrate,
Que vous oſez conſerver parmy nous?

CE'LADON.

Princeſſe, ma douleur n'eſt pas en ma puiſſance,
Je ſors, vous le ſçavez, du plus affreux danger,
Puis-je m'empêcher d'y ſonger?

GALATE'E.

Songez plûtôt à ma preſence,
C'eſt la ſeule reconnoiſſance
A quoy je veux vous engager.

Vous ſoûpirez, vous vous plaignez ſans ceſſe,
Si c'eſt d'une ingrate Maîtreſſe,
Changez, vous pouvez faire un choix remply d'appas.
A ſouffrir tant de maux, quel cœur peut vous contraindre?
Helas! le mien ne comprend pas
Que vous deviez jamais vous plaindre.

Mais, quelle eſt cette Aſtrée, & depuis quand ſes coups
Tiennent-ils vôtre ame aſſervie?
Vôtre eſclavage étoit-il doux?

CE'LADON.

Belle Princesse, comme à vous,
Helas! je suis bien loin de luy devoir la vie!

GALATE'E.

Du Lignon en fureur, dans ce fatal moment,
Contez-moy l'accident funeste?

CE'LADON.

J'y tombay, vous sçavez le reste;
Je ne veux vous parler que de vous seulement.

GALATE'E.

Vous pâlissez, vous changez de visage.

CE'LADON.

Nymphe, c'est malgré moy que sous un doux ombrage
L'aspect de ce fatal rivage
A rappellé les maux que je viens d'endurer.

GALATE'E.

De vos chagrins, de cette triste image
Puisse le Ciel vous délivrer!

Diverti ses soins, Leonide,
Fai-luy voir de ces lieux toutes les raretez.
Parle-luy de cet antre, où des flots enchantez
Faisoient connoître un cœur, ou constant, ou perfide.

SCENE QUATRIE'ME.

CE'LADON, LEONIDE.

LEONIDE.

DAns le fonds de ce bois eſt un antre ſacré:
Là jadis chacun, à ſon gré,
Pouvoit, en regardant dans une onde fidele,
Qui coûle en ce lieu reveré,
Connoître ſi l'objet en ſon cœur adoré,
Ne brûloit point de quelque ardeur nouvelle.
Cette Fontaine a nom, la Verité d'Amour,
On n'en approche plus, deux Monſtres à l'entour
Interdiſent l'abord d'une ſource ſi belle.

CE'LADON.

Leonide, je ſçay que cet enchantement
Nuit ou ſert à plus d'un Amant.
Voyez combien il m'eſt contraire.
Sans ces Monſtres pleins de fureur,
Aſtrée auroit pû lire, en cette onde ſincere,
Mon innocence, & ſon erreur.
Elle m'auroit trouvé fidele.

LEONIDE.

Vous aimez trop une beauté cruelle,
Oubliez-la : Cédez à des transports plus doux,
Et songez qu'en ces lieux il est une Princesse,
Dont les appas, & la tendresse
Sont dignes d'un Amant aussi parfait que vous.

Laissez la constance
Aux heureux Amants.
Vous souffrez mille tourments,
Vous aimez sans esperance.
Laissez la constance.
Des plaisirs les plus charmants
Amour icy récompense
De si justes changements.
Laissez la constance
Aux heureux Amants.

CE'LADON.

Vous voulez m'engager sous un nouvel empire,
Et dans mes premiers feux je veux perseverer.
Ce n'est point par conseil que nôtre cœur soûpire,
Ou qu'il cesse de soûpirer.

ENSEMBLE.

Ce n'est point par conseil que nôtre cœur soûpire,
Ou qu'il cesse de soûpirer.

CE'LADON.

Vôtre Princeſſe eſt jeune & belle,
Elle meriteroit le cœur d'un Souverain.
Mais celuy d'un Berger ! quelle gloire pour elle !
Nymphe, vous combattez en vain
La foy que j'ay jurée.
Combattez-la, quand vous verrez Aſtrée.

LEONIDE.

Sa beauté ne ſçauroit excuſer ſa rigueur.
Céladon, il eſt vray, vôtre Bergere eſt belle ;
Mais elle eſt fiere, elle eſt cruelle,
Elle abuſe de vôtre cœur.

CE'LADON.

Ah ! ſi j'étois dans nos boccages ;
Si leurs frais, & ſacrez ombrages
Pouvoient ſervir de temple à l'objet de mes feux !
Si mon cœur y pouvoit ſacrifier ſans ceſſe
Au ſouvenir de ſa Déeſſe,
Que je me trouverois heureux !

SCENE CINQUIE'ME.

ISMENE, *Fée*, LEONIDE, CE'LADON.

ISMENE.

LE Ciel exaucera vos vœux.
Il me l'a fait ſçavoir. Je ſuis la Fée Iſmene.
Ma puiſſance & mon art vont vous tirer de peine.

LEONIDE.

Qui vous rend à ces lieux, Iſmene, dites-moy?

ISMENE.

L'ordre ſecret des Dieux : j'execute leur loy.

LEONIDE.

Quels biens vôtre pouvoir ne va-t'il pas répandre
Dans cet heureux ſejour !

ISMENE.

Mon Oracle doit vous l'aprendre,
Avant la fin du jour.

Céladon mettez fin à vos triſtes allarmes.
Vôtre Bergere, par ſes larmes,
Veut elle-même vous vanger.
Elle croit que de ſon Berger,
L'ame encor dans les airs, faute de ſepulture,
Autour de ces hameaux, errante à l'avanture,
Attend qu'un vain tombeau la vienne ſoulager.

CE'LADON.

Confidente des Dieux, un Amant trop fidele
Attend tout de vôtre ſçavoir.
Faites, par ſon divin pouvoir,
Que libre, & dans nos bois j'adore ma Cruelle.

ISMENE.

Je feray plus encor, & pour vous, & pour elle,
Dans ce moment mon art vous fera voir
Ses regrets, & ſon deſeſpoir.

ISMENE *aux* MINISTRES *de ſa puiſſance.*

Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies,
Calmez de ce Berger les peines infinies
Faites-luy voir Aſtrée, cachez-le à ſes yeux,
Rendez à cet objet l'honneur qu'on rend aux Dieux.
Et le Temple, & l'Autel, & les ceremonies,
Vous ont été déja, par mon ordre, preſcrits.
Faites vôtre devoir, purs & legers Eſprits,
Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies.

Les Eſprits Aëriens deſcendent ſur un tourbillon de nüages, & conſtruiſent un Temple dédié à ASTRE'E: *Le Jardin ſe change entierement en Foreſt.*

SCENE SIXIE'ME.

PHILIS, ASTRE'E.

PHILIS.

NOus parcourons en vain tous les bords du Lignon.
Reposons-nous, ma Sœur, entrons dans ce boccage.

ASTRE'E.

O Dieux! j'y vois un Temple!

PHILIS.

Il porte vôtre nom
Je viens de voir, au fonds de cetre ombrage,
Ces mots écrits par Céladon.

C'eſt dans cette demeure,
Qu'un Amant exilé cherche en vain quelque paix.
Que pour le prix des pleurs, qu'il y verſe à toute heure,
Puiſſe Aſtrée être heureuſe, & n'en verſer jamais.

ASTRE'E.

Quoy, de ſon ennemie il en fait ſa Déeſſe!
Au moment que je viens de cauſer ſon trépas,
Il me conſacre un Temple, & demeure icy-bas
Afin de m'adorer ſans ceſſe!

Dans ce sombre reduit, retirons-nous, ma Sœur.
Pourrois-je, aprés de tels outrages,
Sans honte & sans remords, joüir d'un tel honneur ?
Un tombeau m'est mieux dû qu'un Temple, & des hommages.

SCENE SEPTIE'ME.

ASTRE'E, PHILIS,

*Chœur de Demy-Dieux, de Nymphes, & des Ministres d'*ISMENE.

UN GENIE.

N'Aprochez point, profanes cœurs,
C'est icy le Temple d'Astrée :
Qu'aucun mortel en ce lieu n'ait entrée,
S'il ne sent de pures ardeurs.

LE CHŒUR.

C'est icy le Temple d'Astrée,
N'aprochez point, profanes cœurs.

LE GENIE.

Soyez sensible, Astrée, au sort de vôtre Amant;
Pour luy nos voix, à tout moment,
Font resonner icy mille plaintes nouvelles.
Il ne pense qu'à vous, il n'a pour tous desirs,
Que de se consoler en ses peines cruelles
Par de vains & tristes plaisirs.

HILAS.

Voilà l'effet que produit ma constance !
Vantez, Bergers, vôtre perseverance.

TIRCIS.

C'est un devoir de persister toûjours
Dans les mêmes amours.

HILAS.

C'est une erreur de persister toûjours
Dans les mêmes amours.

ENSEMBLE.

C'est un devoir } de persister toûjours
C'est une erreur }
Dans les mêmes amours.

TIRCIS.

Hilas, y songes-tu, profaner un tel Temple !

LE GENIE.

N'imitez pas son exemple.

Regnez, divin objet, & triomphez des cœurs.
Daignez recevoir les honneurs
Que le Ciel fait rendre à vos charmes.
Ne les profanez point, ne versez plus de larmes.
Regnez, divin objet, & triomphez des cœurs.

LE CHŒUR.

Regnez, divin objet, & triomphez des cœurs.
Daignez recevoir les honneurs
Que le Ciel fait rendre à vos charmes.
Ne les profanez point, ne versez plus de larmes.
Regnez, divin objet, & triomphez des cœurs.

LE CHŒUR

LE CHŒUR.

Que sous les pas d'Astrée icy tout s'embellisse!
Que de son nom tout retentisse!
Faisons-le repeter aux échos d'alentour;
Tous les cœurs luy rendent les armes:
Et celebrer ses charmes,
C'est celebrer le pouvoir de l'Amour.

SCENE HUITIE'ME.

PHILIS, ASTRE'E.

PHILIS.

REtirons-nous aussi, quittons cette demeure,
La peur m'y saisit à toute heure.

Il est tard, & chacun s'en retourne aux hameaux,
L'ombre croît en tombant de nos prochains côteaux,
Rejoignons ces Bergers, déja la nuit s'avance:
Dans ces lieux regne le silence.
Bergers, attendez-nous... ils ne m'écoûtent pas...

ASTRE'E.

C'eſt de moy ſeulement qu'ils détournent
leurs pas.
Eût-on dit qu'un jour cette Aſtrée
Seroit l'horreur de la contrée ?
Tout le monde me fuit ! on a raiſon, Philis ;
Qui ne déteſteroit mes fureurs exceſſives !
O lieux ! que mon Berger a long-temps em-
bellis,
Redemandez-moy tous l'ornement de vos rives.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théatre represente la Fontaine de verité d'Amour dans une Foreſt agréable.

SCENE PREMIERE.

ASTREE,

ENfin me voilà ſeule, & j'ay trompé Philis.
Venez, monſtres cruels, ce n'eſt pas que j'eſpere
Que ma beauté foible & legere
Donne atteinte à des ſorts par l'Enfer établis.
Je ne veux que mourir. Céladon tu m'appelles.
Si parmy les choſes mortelles,
Quelqu'une peut encor t'attacher icy-bas,
Plain la Bergere qui t'adore;
Ce n'eſt point pour moy que l'Aurore
Reparoîtra dans nos climats.

Chere ombre, je te ſuis. Adieu, rives cruelles,
Adieu, Soleil, adieu, mes Compagnes fideles;
N'aimez point, ou tâchez de bannir de l'amour
Les ſoûpçons, les dépits, les injuſtes querelles;
Celuy que je regrette en a perdu le jour.

Je ne vous fuis que pour le ſuivre?
A ce devoir il me faut recourir:
Si je vous promis de vivre,
Aux mânes d'un Amant j'ay promis de mourir;

C'eſt trop tarder, Ombre cherie:
Vien voir mon crime s'expier:
Aide mon cœur à défier
Ces animaux pleins de furie.

Mais d'où vient que je perds l'uſage de mes ſens?
La mort ſur mes yeux languiſſants
Etend un voile plein de charmes.
Avec quelle douceur je termine mes jours!
Quel plaiſir de céder à de telles allarmes
Pour ſe rejoindre à ſes amours!

SCENE SECONDE.

CE'LADON.

SOus ces ombrages verds, je viens de voir Aſtrée;
Bois, dont elle parcourt les détours tenebreux,
Ne me la cachez pas ſous vôtre ombre ſacrée.

O Dieux! je l'apperçois aux pieds d'un Monſtre affreux!
Des puiſſances d'Enfer Miniſtre malheureux,
Par quel droit me l'as-tu ravie?
Inhumain, devois-tu ſeulement l'approcher?
Ce dard punira ta furie.
Tous mes efforts ſont vains, & je frappe un rocher.

Meurs, Céladon ; qui me retient la main ?
Fiers Animaux, je vous reclame en vain,
Tout eſt marbre pour moy, tout eſt ſourd à ma peine.
Leonide, eſt-ce-là cette faveur d'Iſmene ?
Je meurs enfin, & plût aux Dieux
Que j'euſſe pour témoins de ma mort ſes beaux yeux !

SCENE TROISIE'ME.

TIRCIS, HILAS.

TIRCIS.

C'Eſt icy que ſe doit accomplir le miracle
Que la Fée a prédit aux rives du Lignon.

HILAS.

Raconte-moy donc ſon oracle ?
Que vois-je ? juſte Ciel ! Aſtrée & Céladon
De ces monſtres cruels ont éprouvé la rage !

TIRCIS.

Le ſort eſt accomply, ne nous allarmons pas.
Le Ciel en ces Amants acheve ſon ouvrage.
Pour finir tes frayeurs entend l'Oracle, Hilas.

Le plus conſtant & la plus belle,
Pour tendre à l'Univers cette glace fidele,
Détruiront un enchantement ;
On les verra mourir, mais d'une mort nouvelle :
Ils revivront en un moment.

HILAS.

De ces monstres horribles
L'aspect n'est plus à redouter.

TIRCIS.

Ne troublons point du sort les misteres terribles,
Sortons, à nos hameaux allons tout raconter.

SCENE QUATRIE'ME.

ASTRE'E, CE'LADON.

ASTRE'E.

QUi me rameine au jour? & d'où vient que je voy
L'Ombre de Céladon se presenter à moy?
Mes yeux me trompent-ils! son ombre! c'est luy-même.
Quoy, je reverrois ce que j'aime!
Helas! il est sans mouvement!
Vains & trompeurs Demons, rendez-moy mon Amant.
Il ouvre enfin les yeux, il reprend tous ses charmes.
L'ay-je ranimé par mes larmes?

CE'LADON.

Où suis-je! le Soleil éclaire-t'il les morts!
Quoy, je verrois les mêmes bords,
Où ma Divinité m'interdit sa presence?
C'est elle-même que je voy.

ASTRE'E.

Ah! ne rappellez point une injuste deffense;
Mes pleurs ont lavé cette offense;
Deviez-vous suivre cette loy?

CE'LADON.

Quoy ! vous m'avez pleuré ! ces larmes precieuſes
Auroient arroſé mon tombeau ?
Divinitez de mon ſort envieuſes,
Avez-vous un deſtin ſi beau ?

Les yeux de la divine Aſtrée
M'ont vangé de vôtre courroux :
Vous ignorez les plaiſirs les plus doux,
Deſcendez en une contrée,
Où de ſemblables yeux puiſſent pleurer pour vous.

ASTRE'E.

N'irritez point les Dieux, & craignez leur puiſſance,
Vos tranſports les pourroient contre nous animer.
J'ay de vos feux aſſez de connoiſſance :
Vous m'aimez trop...

CE'LADON.

Peut-on vous trop aimer ?

ASTRE'E.

Que je vous ay cauſé d'allarmes !
Ay-je trop pû les payer par mes larmes ?
Ah ! que nous benirons nos fers,
Si l'amour meſure ſes charmes
Sur les tourments qu'on a ſoufferts !

ENSEMBLE.

O ! doux ſouvenir de nos peines !
O nœuds ! par qui l'amour recõmence à former
L'eſpoir le plus cher de nos chaînes,
Redoublez les plaiſirs qui viennent nous charmer.
O ! doux ſouvenir de nos peines !

SCENE CINQUIE'ME.

ISMENE, GALATE'E, CE'LADON, ASTRE'E.

CE'LADON, & ASTRE'E.

LA Nymphe vient à nous.

CE'LADON à GALATE'E.

Princeſſe, nôtre ſort
Vous doit faire excuſer ces marques de tranſport.

GALATE'E.

J'ay déja tout appris d'Iſmene:
Tendres Amants, vos vœux ſont ſatisfaits:
Venez voir en cet eau la fin de vôtre peine.

ASTRE'E à CE'LADON.

Nous la voyons dans nos cœurs, c'eſt aſſez.

ISMENE.

Rien ne peut plus troubler une ſi douce chaîne,
Achevons de remplir les ordres du Deſtin;
Tout obeït à mon pouvoir divin:
Rien ne peut plus troubler une ſi douce chaîne:

Uniſſons ces tendres Amants,
Ils n'ont que trop ſouffert, finiſſons leurs tourments.

TOUS.

Unissons ces / Unissez de } tendres Amants,

Ils n'ont que trop souffert, { finissons / finissez } leurs tourments.

ISMENE.

Du haut de leur gloire éternelle
Les Dieux ont daigné voir ces Amants en ce jour;
Et veulent rendre leur amour
Heureux autant qu'il fût fidele.

TOUS.

Unissons ces / Unissez de } tendres Amants,

Ils n'ont que trop souffert, { finissons / finissez } leurs tourments.

GALATE'E.

Le Printemps, avec toutes ses graces,
Ne nous paroîtroit pas entouré de plaisirs,
Si l'Hyver, environné de glaces,
N'avoit interrompu le regne des Zephirs.

ISMENE.

Plus on a de tourments soufferts,
Plus douce est la fin du marryre;
Plus Borée a troublé les airs,
Et plus le retour de Zephire
Cause de joye à l'Univers.

SCENE SIXIE'ME.

GALATE'E, ISMENE, HILAS, CHŒUR DE BERGERS & DE BERGERES.

GALATE'E.

QUe tout ce que ma Cour a de magnificence
Accompagne aujourd'huy l'hymen de ces Amants;
Inventez tous des divertiſſements
Dignes de ma preſence.

ISMENE & GALATE'E.

Amants, vôtre perſeverance
Du ſort ſurmonte les rigueurs;
Que l'Hymen & l'Amour toûjours d'intelligence
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

LE CHŒUR.

Que l'Hymen & l'Amour toûjours d'intelligence
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

HILAS *aux Amants qui veulent aller à la Fontaine de la verité d'Amour.*

Ces indiscretes eaux vous vont accuser tous :
Vous feriez beaucoup mieux de croire que vos belles
Sont fideles.
A quoy sert d'être jaloux,
C'est le moyen de déplaire,
Et de faire
Qu'à l'objet de vos vœux d'autres plaisent que vous.

ISMENE.

Esprits, soûmis à ma puissance,
Venez, & sous divers déguisements,
Faites connoître à ces heureux Amants
Les surprenants effets de vôtre obeïssance.

SCENE DERNIERE.

*Troupe de la ſuite d'*ISMENE.

LIZETTA, GALIOFFO, GAMBARINI.

LIZETTA.

Chi per mogl' mi uvol pigliar?

Son Lizetta,
Fanciulletta,
Vezzozetta,
Leggiadretta,
Son d'amore la ſaetta
Fatta per tutto infiammar.
Chi per mogl' mi uvol pigliar?

Ogni fior sè non è colto,
Cade, è da gli venti è tolto.
Ahi che tema' ch'al primo fiato,
Certo fior troppo guardato
Meco più non poſſa ſtar.
Chi per mogl' mi uvol pigliar?

GALIOFFO, Amante di LIZETTA.

Di voi ſono inamorato.
Il fantolin dio Bendato
Con un ſtral avelenato,
M'ha per voi ferito il cor.
Riſpondete à tanto ardor,
E fate entrar, en ſto di fortunato,
El mio vaſcel' tormentato.
Nel dolce porto d'Amor.

GAMBARINI, Rivale di GALLOFFO.

Tù sèi matt' d'amar sta bella.
Speri tù qualchè mercè?
Quest' amor convien' à tè
Com' all' asino la sella.

Lizetta é fatta per me!
Com' io son fatto per ella.

Son gioven', le è giovenella,
Son fedel, le è pien' di fè.
Com' io son fatto per ella,
Lizetta è fatta per me.

LIZETTA.

O quanti bechi,
Balordi, è vecchi!
Qual Bruttalaccio!
Qual Nazonaccio!
Non voglio tal servitù
Nè mi maritaro più.

GALIOFFO.

Voi mi sprezatte!

GAMBARINI.

Voi mi beffatte!

TOUS TROIS.

Non voglio tal servitù,
Nè mi maritarò più.

CHŒUR *de la suite de* GALATE'E.

Versons dans tous les cœurs une joye éclatante;
Qu'en ces lieux tout rie, & tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'icy,
Ennuy, chagrin, triste soucy.

Troupe de la suite d'ISMENE.

Cantiamo,
Balliamo,
Ridiamo,
Sempre viviamo cossi.

*Troupe de la suite d'*ISMENE.

Chantons, portons nos voix jusqu'au celeste empire.

Que les plus graves Dieux, en nous entendant rire
Y soient forcez de rire aussi.

Suite d'ISMENE.

Sù pigliam' tutte le gioie,
Emandiam' tutte le noie
All' inferno in questo dì.

TOUS.

Versons dans tous les cœurs une joye éclatante;
Qu'en ces lieux tout rie, & tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'icy,
Ennuy, chagrin, triste soucy.

Fin du troisiéme & dernier Acte.

BALLET

DANSE'

AVILLE-NEUVE-SAINT-GEORGE

Devant MONSEIGNEUR
le premier Septembre 1692.

PAR L'ACADEMIE ROYALE
DE MUSIQUE.

Et remis au Théatre de ladite Academie avec le Carnaval, Masçarade.

Les Paroles sont de M. Banzy,
&
La Musique de M. Collasse.

CE Ballet n'eſt pas compté au nombre des Opera, parce qu'il ne peut en former une Repreſentation complete & ordinaire. On l'a neanmoins placé dans ce Volume ainſi qu'il eſt annoncé au Prologue du Carnaval, Maſcarade, afin de ne rien obmettre de tout ce qui s'eſt repreſenté ſur le Théatre de l'Academie Royalle de Muſique.

PERSONNAGES DU BALLET.

AMINTE.
MIRTIL.
PAN.
TIRCIS.
CLIMENE.
UN FAUNE.
SILENE.
LUPIN.

Troupe de Payſans, de Paſtres, de Bergers & de Bergeres.
Troupe de Faunes & de Dryades.
Troupe de Satyres & de Bachantes.

BALLET
DANSE'
A VILLE-NEUVE-SAINT-GEORGE.

PREMIERE ENTRE'E.

Une Troupe de Paſteurs, conduite par le Berger MIRTIL *& la Bergere* AMINTE, *s'avance en chantant & en danſant.*

AMINTE.

ALlons voir, ſous cet ombrage,
L'objet de tous nos deſirs.

LE CHŒUR.

Allons voir, ſous cet ombrage,
L'objet de tous nos deſirs.

AMINTE.

Tout l'annonce en ce boccage,
La feüille en parle aux Zephirs;
L'onde aux fleurs de ſon rivage;
Et les oyſeaux, tour à tour;
Chacun dit, en ſon langage,
Le Dauphin eſt de retour.

LE CHŒUR.

Tout l'annonce en ce boccage,
La feüille en parle aux Zephirs;
L'onde aux fleurs de ſon rivage;
Et les oyſeaux, tour à tour;
Chacun dit, en ſon langage,
Le Dauphin eſt de retour.

MIRTIL.

Quittons, quittons nos houlettes,
Dançons ſous ces verds ormeaux.

LE CHŒUR.

Quittons, quittons nos houlettes,
Danſons ſous ces verds ormeaux.

MIRTIL.

Que nos voix, & nos Muſettes
Forment des concerts nouveaux.

LE CHŒUR.

Que nos voix, & nos Muſettes
Forment des concerts nouveaux.

MIRTIL & AMINTE.

Nos troupeaux, sur les herbettes,
N'ont rien à craindre en ce jour;
La paix est dans ces retraites;
Le Dauphin est de retour.

LE CHŒUR.

Nos troupeaux, sur les herbettes,
N'ont rien à craindre en ce jour;
La paix est dans ces retraites;
Le Dauphin est de retour.

MIRTIL & AMINTE.

Prince chery des Cieux, delices de la France,
Digne fils du plus grand des Roys,
Voyez de quels plaisirs vôtre auguste presence
Comble nos plaines & nos bois.

MIRTIL.

Long-temps vôtre cruelle absence
A fait taire nos chalumeaux.

AMINTE.

Comme nous, les tendres oiseaux
Negligoient leurs amours, & gardoient le silence.

MIRTIL.

Sur les plus riants côteaux
Nos Brebis paroissoient mourantes.

AMINTE.

Aux bords des plus clairs ruisseaux;
Les fleurs se cachoient languissantes.

ENSEMBLE.

Vous ranimez, tout à la fois,
Les fleurs, & nos troupeaux, les oiseaux, & nos voix.

Prince, chery des Cieux, delices de la France,
Digne Fils du plus grand des Roys,
Voyez de quels plaisirs vôtre auguste presence
Comble nos plaines & nos bois.

MIRTIL.

Quelle douceur nouvelle!
Si Bellone pouvoit n'en plus borner le cours;
Mais nous craignons toûjours
Qu'elle ne vous rappelle.

AMINTE.

La Gloire est belle.
Il nous est doux de voir qu'elle plaise à vos yeux.
Lorsqu'aprés mille exploits de memoire immortelle,
Elle vous ramene en ces lieux,
La Gloire est belle.
Mais, s'il faut sans cesse pour elle
Risquer des jours si precieux,
Qu'elle est cruelle!

MIRTIL.

Daignez, pour quelque temps, dans ces lieux fortunez,
Vous délasser de vos travaux penibles.
Puissent nos jeux, & nos concerts paisibles
Vous rendre le plaisir, que vous nous y donnez!

ENSEMBLE.

Ecoûtez nos chanſonnettes :
Le doux ſon de nos Hautbois
Vaut bien quelque fois
L'éclat des Trompettes.
Le langage des amours
Vaut bien le bruit des Tambours.

AMINTE *au milieu d'une Troupe de Paſteurs danſants.*

L'Amour, loin des allarmes,
Dans ces lieux tient ſa Cour.
On ne craint que ſes armes
Dans ce charmant ſejour ;
Mais la guerre a des charmes
Dans l'empire d'Amour.

LE CHŒUR.

L'Amour, loin des allarmes,
Dans ces lieux tient ſa Cour.
On ne craint que ſes armes
Dans ce charmant ſejour ;
Mais la guerre a des charmes
Dans l'empire d'Amour.

AMINTE.

Ses plus aimables chaînes
Ne ſont point ſans rigueurs :
Mais les plus inhumaines
N'étonnent point nos cœurs ;
Plus il cauſe de peines,
Plus il a de douceurs.

LE CHŒUR.

Ses plus aimables chaînes
Ne ſont point ſans rigueurs:
Mais les plus inhumaines
N'étonnent point nos cœurs.
Plus il cauſe de peines,
Plus il a de douceurs.

AMINTE.

Imitez nos chanſonnettes,
Petits Oiſeaux, chantez tous.
De vos paiſibles retraites,
Echos, répondez-nous.

LE CHŒUR.

Imitez nos chanſonnettes,
Petits Oiſeaux, chantez tous.
De vos paiſibles retraites,
Echos, répondez-nous.

SECONDE ENTRE'E.

PAN *arrive suivy d'une Troupe de Faunes & de Dryades.*

PAN, TIRCIS, CLIMENE, UN FAUNE.

PAN *aux* PASTEURS.

Pour rendre vos concerts plus doux ;
Et plus dignes du Fils du plus grand Roy du monde,
Le Dieu qui preside sur vous,
Apollon, aujour'huy veut que Pan vous seconde.

Chantez, redoublez vos concerts.
Vôtre Roy va laisser reposer la Victoire ;
La Discorde est contrainte à rentrer dans ses fers.
Les Dieux avoient permis à cent Peuples divers
De s'armer contre luy, pour augmenter sa gloire ;
Mais ce Heros, dans les combats ;
Sans cesse affrontoit le trépas.

L'excés de son ardeur guerriere
Occupoit trop les Dieux à veiller sur ses pas.
Cent fois l'Auteur de la lumiere,
Dans le plus beau de sa carriere,
S'en est caché d'effroy, sous l'horreur des frimats.

Ce Vainqueur tout-puissant, desormais sur la terre
Ne trouvera plus rien digne de son tonnerre.
A la fin les Dieux l'ont permis;
Le dernier de ses coups va terminer la guerre.
Il a brisé l'orgüeil des plus fiers Ennemis,
Le reste sans effort sera bien-tôt soûmis.
Ce Vainqueur tout-puissant, desormais sur la terre
Ne trouvera plus rien digne de son tonnerre.

CHŒUR DES PASTEURS.

O douce Paix!
Hâtez-vous de descendre:
Venez icy répandre
Tous vos divins attraits.
Le Vainqueur vous l'ordonne;
Triomphez de Bellone.
Descendez pour jamais,
O douce Paix.

PAN.

Banissez vos allarmes.
Que rien ne trouble vos plaisirs!
Ne craignez plus l'aveugle sort des armes
Pour le Heros qui trouble vos desirs.
Banissez vos allarmes.
Que rien ne trouble vos plaisirs!

La Suite

La Suite de PAN, *& les Paſteurs s'uniſſent, & repetent les ſix derniers Vers.*

LE CHŒUR.

Banniſſons nos allarmes.
Que rien ne trouble nos plaiſirs!
Ne craignons plus l'aveugle ſort des armes
Pour le Heros qui fait tous nos deſirs.
Banniſſons nos allarmes.
Que rien ne trouble nos plaiſirs!

Toute la Troupe reprend haleine, & cependant le Berger TIRCIS *en écarte la Bergere* CLIMENE, *& luy parle en ces termes.*

TIRCIS.

Juſqu'icy, charmante Climene,
L'abſence du Heros qui fait tous nos beaux jours,
Banniſſoit de ces lieux les jeux & les Amours;
Je n'ay point murmuré de te voir inhumaine;
Mais, enfin lorſqu'il les rameine,
Lorſqu'icy ſa preſence échauffe tous les cœurs,
Il eſt temps de finir tes injuſtes froideurs;
Il eſt temps de finir ma peine.

CLIMENE.

Garde pour d'autres temps tes amoureux propos
Le ſoin de divertir nôtre jeune Heros,
Eſt le ſeul ſoin qui nous aſſemble.
C'eſt un ſpectacle plus charmant,
Que de voir deux Amants enſemble
Soûpirer de concert, & conter leur tourment.

TIRCIS.

Tu ne manques jamais d'excuſe
Pour ne me pas écoûter.

CLIMENE.

Tu devrois en profiter ;
Et bannir de ton cœur un eſpoir qui t'abuſe.

TIRCIS.

Cruelle ! quoy ? mes vœux ne peuvent t'attendrir ?

CLIMENE.

La maniere de les offrir,
Fait bien ſouvent qu'on les refuſe.

Tu me parles toûjours de chaînes, de langueur,
De flâmes, de martyre ;
Tu me fais de l'Amour un portrait qui fait peur.
Puiſque l'on ſouffre tant ſous ſon cruel empire,
Je veux garder mon cœur.

Un Faune qui s'eſt approché d'eux dés le commencement de leur converſation, & qui l'a toute entenduë, l'interrompt ainſi dans cet endroit.

LE FAUNE.

Va, Climene, laiſſe-le dire.
L'Amour, dont il ſe plaint, n'eſt que le Dieu des foux.
Celuy qui m'inſpire,
Eſt un Dieu plus doux.
Les plaiſirs, à qui veut le ſuivre,
De toutes parts viennent s'offrir.
Le ſien fait mourir,
Et le mien fait vivre.

Fy de ces Amants langoureux
Qui portent par tout la triſteſſe.
Pour moy, quand je ſuis amoureux,
Je ris, je folâtre ſans ceſſe;
Et ce n'eſt qu'en chantant que j'exprime mes feux.
Bien loin que l'amour me tourmente,
Je bois, & je dors à loiſir.
J'en ay le teint plus frais, & l'humeur plus riante;
Et n'inſpire que du plaiſir.

TIRCIS.

Tu connois peu l'Amour: les coups dont il nous bleſſe
Font languir juſques au trépas.

LE FAUNE.

L'Amour eſt un enfant qui veut rire ſans ceſſe.
Les Jeux ſuivent par tout ſes pas.

TIRCIS.

Ses parfaites douceurs doivent coûter des larmes.

LE FAUNE.

De nos plus triſtes jours il doit chaſſer l'ennuy.

TIRCIS.

Ah! que ſes langueurs ont de charmes!

LE FAUNE.

Qu'il eſt doux de rire avec luy!

TIRCIS.

J'admire ton erreur extrême.

LE FAUNE.

J'admire la tienne à mon tour.

ENSEMBLE.

Non, tu ne ſçais pas comme on aime.
Non, tu ne connois pas l'Amour.

TIRCIS *à* CLIMENE.

Juge-nous, aimable Bergere.

LE FAUNE.

Décide qui des deux a plus droit de te plaire;

ENSEMBLE.

Mais il faut que ton cœur
Soit le prix du Vainqueur.

CLIMENE.

Trouvez bon que je m'en diſpenſe.
A vous donner le prix il iroit trop du mien.
Je vois Silene qui s'avance,
Il pourra vous juger, ſans qu'il m'en coûte rien.

TROISIE'ME ENTRE'E.

SILENE vient monté sur un Asne, environné d'une troupe de Satyres & de Bachantes, & fort encolere de ce qu'on ose faire une fête, sans l'y avoir appellé.

SILENE, CLIMENE, TIRCIS, LE FAUNE, LUPIN, PAN.

SILENE.

C'Est donc ainsi qu'on nous oublie?
Ainsi donc vous osez faire des jeux sans nous?
Quelle audace! quelle folie?
Craignez-vous si peu mon couroux? . . .

CLIMENE *l'interrompant en riant.*

On le craint plus que le tonnerre.
Mais, au nom de Bachus, il faut nous pardonner.
Loin de nous apporter la guerre,
Entre ces deux Rivaux, daignez la terminer.

SILENE *se radoucissant.*

Au nom de Bachus ? c'est me prendre
Par où mon cœur est le plus tendre.
Que peut-on refuser au nom d'un Dieu si doux ?

Aux deux Rivaux.

Parlez : je veux bien vous entendre.
De quoy s'agit-il entre vous ?

TIRCIS.

Je sers depuis long-temps cette aimable Bergere.

LE FAUNE.

C'est d'aujourd'huy que je luy fais la cour.

TIRCIS.

Que peut pretendre une flâme d'un jour ?

LE FAUNE.

Qu'est-ce qu'un vieil amour espere ?

TIRCIS.

Que peut-on opposer à ma fidelité ?

LE FAUNE.

Le charme de la nouveauté.

TIRCIS.

C'est par la constance
Qu'un cœur amoureux
Merite d'être heureux.
Avec assûrance,
On peut comter sur des feux
Eprouvez par la constance.
Les empressements,
Les soins, les serments
Sont plus trompeurs qu'on ne pense.
C'est par la constance
Qu'un cœur amoureux
Merite d'être heureux.

LE FAUNE.

Les roses sont belles,
Mais leur agrément,
C'est d'être nouvelles;
L'Amour est comme elles.
Rien n'est si charmant
Qu'un nouvel Amant.

ENSEMBLE.

Rien n'est si charmant
Qu'un { fidele / nouvel } Amant.

LE FAUNE *à* SILENE.

Qui de nous doit plaire à Climene ?

TIRCIS.

Parlez, Silene; Jugez-nous.

ENSEMBLE.

Silene ! vous dormez ? Silene ! éveillez-vous. Silene !

SILENE *s'éveillant en ſurſaut.*

Qu'eſt-ce ? hé bien ? quoy ? Silene, Silene.
Pourquoy troublez-vous mon repos ?
Tous vos fades propos
Me rompent les oreilles.
Parlez-moy de Bachus, ou ne m'éveillez pas.
Parlez de vuider des bouteilles,
Ou ſans moy vuidez vos débats.

Quoy ? ſouffrir qu'en nôtre preſence
On ne parle icy que d'amour ?
Bachantes, Dieux des Bois, rompez vôtre ſilence.
Parlons de Bachus à ſon tour.
Chantons, celebrons ſa puiſſance.

LE FAUNE, *Rival de* TIRCIS, *&* LUPIN *Berger ridicule ſe joignent à* SILENE, *& tous trois enſemble chantent ce qui ſuit, tenants chacun un flacon d'une main, & une coupe de l'autre.*

SILENE, LE FAUNE & LUPIN.

Chantons le pouvoir de Bachus,
Goûtons le jus divin que ſa treille nous donne:
Sans ce doux jus,
Croire qu'une fête ſoit bonne;
C'eſt un abus.
Chantons le pouvoir de Bachus.

LUPIN.

Sans le vin que peut-on faire?
C'eſt par luy que tout peut plaire.
L'Amour même languit ſans ce jus plein d'appas.
Pour échauffer nos ames,
L'Amour ne ſuffit pas,
Si Bachus plus puiſſant ne luy prête ſes flâmes.

SILENE.

Les plaiſirs les plus charmants
Sont ceux où Bachus nous convie:
Ce ſont les ſeuls de la vie
Dont on joüit malgré les ans.
Les Amours, pour leur partage,
N'ont que nôtre printemps.
On n'aime pas à tout âge;
Mais on boit en tout temps.

LE FAUNE.

Las de ſe faire la guerre,
Bachus & le Dieu d'Amour
Bûrent dans un même verre,
Et firent la paix un jour.

Les Pasteurs, la suite de PAN, *& ce Dieu luy-même se mélent parmy les Suivants de* SYLENE.

LE CHŒUR.

Las de se faire la guerre,
Bachus & le Dieu d'Amour
Burent dans un même verre,
Et firent la paix un jour.

LE FAUNE.

O jour digne de memoire!
Depuis cet accord heureux,
L'Amour nous permet de boire,
Et Bachus d'être amoureux.

LE CHŒUR.

O jour digne de memoire!
Depuis ce moment heureux,
L'Amour nous permet de boire,
Et Bachus d'être amoureux.

LE FAUNE.

Pour gage au Dieu de la Treille
L'Amour donna son flambeau.
Bachus donna sa bouteille,
Pour rendre l'accord plus beau.

LE CHŒUR.

Pour gage, au Dieu de la Treille
L'Amour donna son flambeau.
Bachus donna sa bouteille,
Pour rendre l'accord plus beau.

LE FAUNE.

O jour digne de memoire !
Depuis cet échange heureux,
L'Amour nous invite à boire,
Bachus nous rend amoureux.

LE CHŒUR.

O jour digne de memoire !
Depuis cet échange heureux,
L'Amour nous invite à boire,
Bachus nous rend amoureux.

AUTRE CHŒUR.

Chantons le pouvoir de Bachus.
Goûtons le jus divin que ſa Treille nous donne:
Sans ce doux jus,
Croire qu'une fête ſoit bonne,
C'eſt un abus.
Chantons le pouvoir de Bachus.

PAN.

Qu'en ces lieux on reſpire
Sous de charmantes loix !
Tandis que le plus grand des Rois
Veille pour écarter tout ce qui peut vous nuire,
Vous chantez à l'ombre des bois.
Vous goûtez tout le fruit de ſes fameux exploits.
Qu'en ces lieux on reſpire
Sous de charmantes loix !

LES CHŒURS.

Qu'en ces lieux on respire
Sous de charmantes loix !
Tandis que le plus grand des Rois
Veille pour écarter tout ce qui peut vous nuire,
Vous chantez à l'ombre des bois.
Vous goûtez tout le fruit de ses fameux exploits.
Qu'en ces lieux on respire
Sous de charmantes loix !

La fête finit par un Ballet general pour les trois Quadrilles.

ALCIDE

ALCIDE

ALCIDE,

TRAGEDIE

Representée par l'Academie
Royale de Musique
l'An 1693.

Les Paroles de M. Capistron,

&

La Musique de Mr Louis de Lully,
& de Mr Marais.

XXIX. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

Troupe de Guerriers & de divers Peuples.

LA VICTOIRE.

Troupe de Peuples heureux.

Troupe de Bergers & de Bergeres.

Troupe de Paſtres.

PROLOGUE.

Le Théatre repreſente le Temple

de LA VICTOIRE.

CHŒUR DE GUERRIERS.

& de divers Peuples.

O Vous, qui diſpenſez la Gloire!
Déeſſe des Heros, éclatante Victoire,
Accordez-nous vôtre ſecours.
Helas! nous fuïrez-vous toûjours?

UN GUERRIER.

En vain la fureur qui nous guide,
Nous arme tous contre un Roy fortuné.
Malgré tous nos efforts ce Monarque intrepide
De vos lauriers eſt toûjours couronné.

LE CHŒUR.

Accordez-nous vôtre secours.
Helas ! nous fuïrez-vous toûjours ?

UN GUERRIER.

La Déesse descend, implorons sa puissance,
Et par nos chants celebrons sa presence.

LE CHŒUR.

Accordez-nous vôtre secours.
Helas ! nous fuïrez-vous toûjours ?

LA VICTOIRE.

Peuples, n'esperez pas que vôtre destin change;
Il ne m'est pas permis de m'attacher à vous.
L'invincible Heros, dont vous êtes jaloux,
Malgré moy, quand il veut, à sa suite me range.
En vain à ses projets je voudrois m'opposer,
Sa prudence me force à les favoriser.

UN GUERRIER.

N'emporterons-nous rien qu'une rage inutile?

LA VICTOIRE.

Allez, quittez ce Temple, où vos vœux empressez
Ne seront jamais exaucez.

LE CHŒUR.

O Dieux ! où pourrons-nous trouver un sûr azile ?

LA VICTOIRE.

Habitants des climats heureux,
Qui du plus grand des Roys forment le riche empire,
Venez vous occuper des plaisirs & des jeux
Qu'un parfait bonheur vous inspire.

LA VICTOIRE *s'en va.*

Troupe de Peuples heureux, de Bergers, de Bergeres & de Pastres.

UN HABITANT *des climats heureux.*

De tous nos ennemis la fureur & les armes
Ne nous font point sentir d'allarmes;
Nous ne craignons point leurs projets.
Nous pourrions ignorer qu'ils ont rompu la paix,
Si pour celebrer nos conquêtes,
Nous n'étions obligez de preparer des fêtes.

UNE BERGERE.

L'Amour fuit l'horreur de la guerre;
Qui luy ravit ses charmes les plus doux.
Mars l'a chassé du reste de la terre,
Il s'est retiré parmy nous.

LE CHŒUR.

L'Amour fuit l'horreur de la guerre,
Qui luy ravit ſes charmes les plus doux.
Mars l'a chaſſé du reſte de la terre,
Il s'eſt retiré parmy nous.

UNE BERGERE.

Dans nos retraites paiſibles
Il établit ſon empire & ſa cour.
Il y bleſſe chaque jour
Les cœurs les plus inſenſibles,
Et ſa preſence rend ces lieux
Mille fois plus charmants que le ſejour des Dieux.

UN PASTRE.

Nous joüiſſons, au milieu de la guerre,
Des biens d'une profonde paix.
Ceres pour nous prodigue ſes bienfaits.
Les plus riches moiſſons brillent ſur nôtre terre.
Nous joüiſſons, au milieu de la guerre,
Des biens d'une profonde paix.

UN HABITANT *des climats heureux.*

Pour plaire à ce Vainqueur, que la Gloire couronne,
Paſſons à de plus nobles jeux :
Celebrons le repos que ſa valeur nous donne
Par quelque ſpectacle pompeux.

LE CHŒUR.

Pour plaire à ce Vainqueur que la Gloire couronne,
Paſſons à de plus nobles jeux :
Celebrons le repos que ſa valeur nous donne
Par quelque ſpectacle pompeux.

Fin du Prologue.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

ALCIDE, *Fils de Jupiter & d'Alcmene.*
DE'JANIRE, *Reyne de Calidon, & Epouse d'Alcide.*
IOLE, *Fille d'Euritus, Roy d'Ætalie.*
PHILOCTETE, *Prince, amy d'Alcide.*
ÆGLE', *Princesse du sang des Roys d'Ætalie.*
LICAS, *Suivant d'Alcide.*
Troupe de Suivants d'Alcide.
Troupe des Peuples d'Ætalie.
L'AMOUR.
Troupe de Zephirs & de Nymphes.
Troupe de Prestres.
THESTYLIS, *fameuse enchantereſſe de la Theſſalie.*
Troupe d'Enchantereſſes de la Theſſalie.

ALCIDE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre represente le Palais des Roys d'Æcalie.

SCENE PREMIERE.

IOLE.

QUel doit être ton sort, Iole infortunée?
A quels pleurs es tu condamnée,
Esclave d'un Guerrier craint de tout l'univers;
Alcide, de mes jours est l'arbitre suprême,
Et l'éclat de mon diadême
Est effacé par la honte des fers;

J'ay vû perir nos Chefs, & ma famille entiere,
J'ay tout perdu, quand j'ay perdu mon Pere:
Je voy souffrir mes fideles sujets,
Cependant au milieu de ces tristes objets,
Par une plus promte deffaite,
Je suis soûmise aux loix d'un plus puissant vainqueur;
Et l'Amour a surpris mon cœur
Avec les traits de Philoctete.

Je dois le salut de mes jours
A l'ardeur dont ce Dieu m'anime:
Sans ce favorable secours,
De mes douleurs j'eusse été la victime.

SCENE SECONDE.

IOLE, ÆGLE'.

ÆGLE'.

POur me cacher vos maux, fuyez-vous ma presence?
M'enviez-vous le bien de me plaindre avec vous?

IOLE.

L'amitié que le sang a fait naître entre nous,
En doit bannir un soûpçon qui l'offense.
Chere Æglé, jusques en ce jour,
Mon cœur pour vous fût toûjours sans mistere,
Vous sçavez mes malheurs, vous sçavez mon amour,
Quel secret aurois-je à vous faire?

ÆGLE'.

La perte d'Euritus, dont vous tenez le jour,
Sous un joug étranger, fait gemir l'Ætalie.

IOLE.

Ne verray-je jamais sa splendeur rétablie?
Ne verray-je jamais couronner mon amour?
Le Ciel permettra-t'il que le Prince que j'aime,
Maître enfin de son sort.... Mais le voicy luy-même.

SCENE TROISIE'ME.

IOLE, PHILOCTETE, ÆGLE'.

PHILOCTETE.

PRincesse, les destins se declarent pour nous:
Déjanire en ces lieux vient trouver son Epoux.
Le sang qui pour moy l'interesse,
L'obligera de servir ma tendresse.
Alcide, par ses soins, propice à mes soûpirs,
Par un heureux hymen, comblera mes desirs:
Ce Heros vous rendra la paix, & vôtre Empire.

IOLE.

C'est à ce bien seul que j'aspire;
Moins pour tenir encor mes Peuples sous ma loy,
Que pour vous voir sur le Thrône avec moy.

PHILOCTETE.

Quel soin, quel important service
Peut m'acquitter jamais de ce que je vous doy?

IOLE.

Je ne veux, pour tout sacrifice,
Qu'un tendre amour, qu'une constante foy.

PHILOCTETE.

Ah! croyez-en le serment que j'en fais:
Mon ardeur est pure & fidele,
Et ne mourra jamais.

IOLE.

Non rien ne peut éteindre desormais
Une flâme si belle:
Elle est pure, & fidele,
Et ne mourra jamais.

ENSEMBLE.

Non, rien ne peut éteindre desormais
Une flâme si belle:
Elle est pure & fidele,
Et ne mourra jamais.

SCENE QUATRIE'ME.

IOLE, ALCIDE, PHILOCTETE, ÆGLE', LICAS.

ALCIDE.

PRinceſſe, prenez ſoin des aprêts d'une fête
Qu'à l'honneur de Junon je pretens celebrer.
Ne perdez point de temps, allez tout preparer,
Tandis qu'un autre ſoin dans ce Palais m'arrête.

SCENE

SCENE CINQUIE'ME.

IOLE, ALCIDE, ÆGLE', LICAS.

ALCIDE.

PRinceſſe, ma vangeance a fait couler vos pleurs,
Vôtre Pere eſt tombé ſous l'effort de mes armes,
Je viens, avec éclat, reparer vos malheurs;
Et tarir, pour jamais la ſource de vos larmes.
Regnez ſur vos Etats, & regnez ſur mon cœur,
L'Amour ſous vôtre empire a mis vôtre vainqueur.

IOLE.

Ciel!

ALCIDE.

Vainement j'ay voulu me contraindre,
Ma douleur me force à me plaindre.

IOLE.

Que je ſens de trouble, & d'effroy!
Helas! Seigneur, qu'attendez vous de moy?
Songez-vous qui je ſuis? ſongez-vous qui vous êtes?
Avez-vous oublié les pertes que j'ay faites?

ALCIDE.

Je m'en souviens sans cesse, & par ce souvenir,
Je m'irrite contre moy-même.
De mes exploits je voudrois me punir,
Et je hais ma valeur suprême,
Mais bannissons ces funestes objets.
Que les nœuds de l'hymen forment ceux de la paix !
Que vôtre main soit le prix de ma flâme ?

IOLE.

Ah ! que pretendez-vous ? pensez-vous que mon ame
Se détermine à vôtre gré ?

ALCIDE.

Alcide en vain n'a jamais soûpiré,
Mes soins triompheront de vôtre indifference.
Cependant je veux qu'en ces lieux
Un parfait bonheur recommence.
En ma faveur, le Souverain des Dieux
Sur vos sujets versera l'abondance.
Leur repos desormais me devient precieux,
Contre tout l'univers j'entreprends leur defense.
Trop heureux de plaire à vos yeux,
En vous sacrifiant mes jours & ma puissance.

Vous, Peuples que le droit des armes
A livrez aux horreurs de la captivité,
Venez, quittez vos fers, & joüissez des charmes
D'une nouvelle liberté.

SCENE SIXIE'ME.

IOLE, ÆGLE', *Troupe* DE PEUPLES *d'Ægalie.*

CHŒUR DES PEUPLES *d'Ægalie.*

QUittons nos fers, & joüiſſons des charmes
D'une nouvelle liberté,

UN HABITANT *d'Ægalie.*

Le Fils du Dieu qui lance le tonnerre,
Ceſſe aujourd'huy de nous faire la guerre;
Revenez doux plaiſirs qu'il avoit écartez,
Iole vous redonne à cette heureuſe terre,
En chargeant ſon vainqueur des fers qu'elle portez.

UN AUTRE.

Que leurs flâmes ſoient mutuelles,
Tout conſpire à lier leurs cœurs,
Alcide eſt le Roy des vainqueurs,
Iole eſt la Reyne des belles.

LE CHŒUR.

Que leurs flâmes ſoient mutuelles,
Tout conſpire à lier leurs cœurs,
Alcide eſt le Roy des vainqueurs,
Iole eſt la Reyne des belles.

Chantons, chantons tous,
Amour, nôtre bonheur eſt l'effet de tes coups.

IOLE.

Joüissez des faveurs que vous fait la fortune,
Mais cachez à mes yeux vôtre joye importune,
Ces transports éclatants ne sçauroient me flater,
Lorsque je pense au prix qu'elle me doit coûter.

SCENE SEPTIE'ME.

IOLE, ÆGLE'.

IOLE.

QUe mes maux ont de violence!
Je perds pour jamais l'esperance
Qui n'entra qu'un moment dans mon cœur enflâmé,
Foible cœur, ce moment d'un espoir plein de charmes,
Sera payé par d'éternelles larmes!
Que tu serois heureux de n'avoir point aimé!

ÆGLE'.

Le Ciel, devenu pitoyable,
Peut encor changer vôtre sort.

IOLE.

Non, je ne puis douter qu'il ne veüille ma mort,
Aprés tous les malheurs, dont sa haine m'accable.

Mon destin s'explique aujourd'huy,
Je n'en vois l'horreur qu'avec crainte;
Mais cherchons Philoctete, & goûtons sans contrainte,
La sensible douceur de pleurer avec luy.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

*Le Théatre represente les superbes Jardins d'*EURITUS.

SCENE PREMIERE.

ALCIDE, PHILOCTETE.

ALCIDE.

QUoy, Déjanire est en ces lieux?

PHILOCTETE.

Elle va paroître à vos yeux,
Son amoureuse impatience
N'a pû dans Calidon la souffrir plus long-temps.
Elle vient pleine d'esperance
Payer vos exploits éclatants,
Des plaisirs les plus doux qu'aprés une victoire,
Dans le cœur d'un Heros, l'amour mêle à la gloire.

ALCIDE.

Que ce soin me confond, & m'afflige en secret!
Je ne puis la voir qu'à regret:
Que luy diray-je, ô Ciel! elle vient, je frissonne.

SCENE SECONDE.

ALCIDE, DE'JANIRE, PHILOCTETE.

DE'JANIRE.

Enfin, Seigneur, je vous revoy.
Par mon empreſſement, je vous prouve ma foy.
Aux plus charmants tranſports mon ame s'abandonne;
Je me flate.... Mais Dieux! vous me glacez d'effroy,
Vos regards menaçants marquent vôtre colere.
Qu'aurois-je fait, helas! qui puiſſe vous déplaire?

ALCIDE.

Vous avez quitté vos Etats,
Qui demandent vôtre preſence:
Vous venez malgré ma deffenſe,

DE'JANIRE.

C'eſt l'amour qui conduit mes pas.

J'ay crû me pouvoir tout permettre,
J'ay negligé pour luy vos ordres abſolus.
Depuis quand n'excuſe-t'il plus
Tous les crimes qu'il fait commettre?

Pardonnez à l'ardeur qui m'entraîne vers vous,
Un départ qui vous offenſe,
Ne me faites plus voir ce terrible courroux....

ALCIDE.

Etouffez-le par vôtre obeïſſance,
Courez à Calidon, ne me reſiſtez pas,
Allez y maintenir mes loix & ma puiſſance.
Par vos ſoins, par vôtre preſence,
Des peuples mutinez reprimez l'inſolence,
Et prevenez leurs attentats.
Partez, preſſez ce retour neceſſaire,
C'eſt le ſeul moyen de me plaire.

SCENE TROISIE'ME.

DE'JANIRE, PHILOCTETE.

DE'JANIRE.

QU'ay-je oüy, malheureuſe? il me chaſſe, il me fuit,
C'eſt là de tant d'amour le déplorable fruit.
Alcide m'abandonne, ah! fortune cruelle!
Mes tranſports ſeront vains, mes deſirs ſuperflus? à PHILOCTETE.
Parlez, Prince, parlez, ne vous contraignez plus,
Sa Captive, à mes yeux, le rend-elle infidele?
Je l'ay ſçû par un bruit confus.
Mais j'éloignois de moy cette triſte nouvelle,
Et ſans douter d'un cœur, que j'ay trop merité,
J'égalois ma conſtance à ſa fidelité.
Apprenez-moy mon ſort, devez-vous me le taire?

PHILOCTETE.

Cet amour n'eſt plus un myſtere;
Il m'eſt auſſi fatal qu'à vous.
Helas! Reyne, il détruit mon eſpoir le plus doux.
Iole me charmoit, & j'avois ſçû luy plaire,
J'allois devenir ſon Epoux,

DE'JANIRE.

Ah! que vous me portez de redoutables coups!
C'en eſt donc fait, ma honte eſt declarée,
Mes ſoins trahis, ma Rivale adorée.

Non, je ne puis ſouffrir ce cruel changement,
Une ſoudaine horreur de mon ame s'empare,
Et je deviens, en un moment,
Impitoyable & barbare.

Tremble, perfide Epoux, & crain mon deſeſpoir,
Déjanire, en fureur, ne connoît plus Alcide:
Tremble, j'acheveray l'attentat le plus noir,
Je ſens que deſormais c'eſt Junon qui me guide.
Du jour de ta naiſſance, elle a juré ta mort,
Les Monſtres, les Tyrans, ſuſcitez par ſa haine,
N'ont fait contre tes jours qu'un inutile effort.
Tu les a ſurmontez ſans peine,
Mais je ſers ſon couroux, ſa vangeance eſt certaine.

PHILOCTETE.

Quel projet osez-vous former?

DE'JANIRE.

Que dis-je en effet, misérable?
Tout ingrat qu'est Alcide, il est encore aimable;
Malgré les maux dont il m'accable,
Je ne puis cesser de l'aimer.
Faut-il que cette ardeur luy devienne fatale?
Epargnons ses jours precieux:
Mais à mes feux trahis immolons ma Rivale,
Et lavons dans son sang le crime de ses yeux.

PHILOCTETE.

Quel est ce crime? justes Dieux!
N'est-elle pas assez infortunée,
De perdre pour jamais ce qu'elle aime le mieux,
Sans qu'à perir encor elle soit condamnée!

DE'JANIRE.

Elle m'ôte le cœur du plus grand des Mortels.
Tout celebre, à mes yeux, sa beauté triomphante,
Elle me livre à des pleurs éternels:
Puis-je la trouver innocente?

PHILOCTETE.

Ah! par les nœuds qui m'attachent à vous,
Prenez des sentiments plus doux.

DE'JANIRE.

Dans le desespoir qui m'anime,
Puis je avoir quelque égard aux plus sacrez liens?
Vangeons-nous seulement, cherchons-en les moyens,
Et choisissons le temps, & la victime.

Dans ces vaſtes deſerts, dans ces lieux tene-
breux,
Qui terminent la Theſſalie,
Dans un antre profond Theſtylis établie,
Exerce de ſon art les miſteres affreux.
Elle excite les Vents, fait gronder le tonnerre,
Les aſtres, à ſon gré, deſcendent ſur la terre;
Ses charmes peuvent tout, il y faut recourir.
Je vais la conſulter dans ſon antre terrible,
Et par l'effort de ſon art infaillible,
Reparer mes malheurs, les vanger, ou mourir.

SCENE QUATRIE'ME.

PHILOCTETE.

QUel Demon, la conduit? que va-t'elle
entreprendre
Contre l'objet de mon amour?
Chercheroit-elle à luy ravir le jour?
Dieux! eſt ce le ſecours que j'en devois atten-
dre?

SCENE CINQUIE'ME.

PHILOCTETE, IOLE, ÆGLE'.

PHILOCTETE.

PRinceſſe, que je crains la jalouſe fureur,
Dont j'ay vû contre vous Déjanire agitée!

IOLE.

Que d'un ſoin plus cruel je ſuis inquietée,
Et que je ſens pour vous une juſte terreur!

PHILOCTETE.

La Reyne à ſa vangeance oſera tout permettre,
Pour vous ravir le cœur de ſon Epoux.

IOLE.

D'Alcide mépriſé que peut-on ſe promettre,
S'il apprend que le mien ne brûle que pour vous?

PHILOCTETE.

Helas! vous perirez, vous ſerez la victime
D'un impitoyable tranſport.

IOLE.

Helas! vous perirez, c'eſt moy qui vous opprime,
Mon amour ſeul cauſera vôtre mort.

PHILOCTETE.

Ah! de tous les malheurs, c'eſt le malheur ſuprême
De trembler pour ce qu'on aime.

TOUS.

Ah ! de tous les malheurs, c'eſt le malheur ſuprême
De trembler pour ce qu'on aime.

PHILOCTETE & IOLE.

Tombent ſur moy du ſort les plus funeſtes coups !
Je ne crains que pour vous.

PHILOCTETE.

Si je vous perds que m'importe la vie ?
Aux traits de mon Rival mon cœur ira s'offrir.
Je rendray grace à ſa barbare envie,
Mon bonheur ſera de mourir.

IOLE.

Si vous mourrez, pourray-je vous ſurvivre ?
Mon bonheur ſera de vous ſuivre.

PHILOCTETE.

Amour, que tes loix ſont cruelles !
N'es-tu point touché de nos pleurs ?
Tu nous connois fideles,
Et tu cauſes tous nos malheurs.

IOLE.

Il faut renoncer à te ſuivre,
C'eſt une erreur de t'adorer ;
Plus un ſenſible cœur à ton pouvoir ſe livre ;
Plus tu te plais à le deſeſperer.
Mais quelle nouvelle lumiere
Se répand dans ces lieux, & brille dans les airs ?

PHILOCTETE.

Que j'entends de charmants concerts !

IOLE.

Malgré mon deſeſpoir ils ont l'art de me plaire.

PHILOCTETE.

L'Amour deſcend des Cieux dans le char de ſa Mere.

SCENE SIXIE'ME.

PHILOCTETE, IOLE, ÆGLE'.
L'AMOUR *dans le Char de* VENUS.

L'AMOUR.

NE vous plaignez plus de l'Amour,
Il veut pour vous, signaler sa puissance ;
Il peut vous rendre heureux, peut-être dés ce jour,
Vous devez sur sa foy reprendre l'esperance.
Vous, qui dans vos ardeurs goûtez mille plaisirs,
Aimable Cour de Flore, agreables Zephirs,
Et vous, Nymphes des fleurs qui la suivez sans cesse,
Venez de ces Amants ranimer la tendresse
Par vos chants, & par vos soûpirs,
Calmez leur tristesse,
Flattez leurs desirs.

SCENE SEPTIE'ME.

PHILOCTETE, IOLE, ÆGLE', *Troupe* DE ZEPHIRS, & DE NYMPHES.

LE CHŒUR.

L'Amour s'intereſſe pour vous,
Eſperez, vôtre ſort ne peut être que doux.

UN ZEPHIR.

Qu'on connoit peu l'Amour, quand on le croit terrible !
Il n'a rien qui doive allarmer,
Ses peines ont de quoy charmer
Une ame fidele, & ſenſible.

PHILOCTETE & IOLE.

L'Amour s'intereſſe pour nous,
Eſperons, nôtre ſort ne peut être plus doux.

LE CHŒUR.

L'Amour s'intereſſe pour vous,
Eſperez, vôtre ſort ne peut être plus doux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théatre represente l'Antre de THESTILIS.

SCENE PREMIERE.

THESTILIS.

MOn art de tous les arts est le plus precieux,
Il produit les plus grands miracles;
Par luy, ma volonté ne trouve plus d'obstacles,
Et son pouvoir m'égale aux Dieux:
Préparons aujourd'huy mes plus terribles armes,
Et redoublons la force de mes charmes;
Commençons, invoquons les sombres Déitez.

Mais, par quelle audace indiscrete,
Un profane ose-t'il, à pas precipitez,
Penetrer dans cette antre, & troubler ma retraite?

SCENE SECONDE.

DE'JANIRE, THESTILIS.

THESTILIS.

NE craignez-vous point mon courroux?
O Ciel! c'eſt l'Epouſe d'Alcide!

DE'JANIRE.

Mon malheur me rend intrepide.
Puiſſante Theſtilis, je n'eſpere qu'en vous.

THESTILIS.

Reyne, que puis-je pour vous plaire?
Faut-il, par de nouveaux efforts,
Des Aſtres les plus purs étouffer la lumiere?
Faut-il des élements rompre tous les accords?
Faut-il de l'univers changer la forme entiere?
Commandez, ne balancez pas,
J'obeïray ſans reſiſtance.

DE'JANIRE.

Je ne demande point, helas!
Ces effets de vôtre puiſſance;
Je ne veux employer vos charmes les plus forts,
Qu'à regagner le cœur d'un Epoux qui m'offenſe,
Qu'à luy faire ſentir la honte, & les remords,
Qui ſont dûs à ſon inconſtance,

THESTILIS.

Vainement je voudrois tenter
De vous rendre le cœur d'un Epoux infidele ;
Si vos yeux n'ont pû l'arrêter,
Ceſſez de vous flater
Qu'un charme étranger le rappelle.

DE'JANIRE.

Si vous ne pouvez rien, quel ſort dois-je eſperer ?
Ciel ! que je t'éprouve barbare !
Ah ! du moins par vôtre art, il faut me délivrer
De l'hymen qu'Alcide prepare :
Rompez-en les injuſtes nœuds,
Renverſez leur pompe cruelle,
Accablez ces Amants de prodiges affreux,
Faites perir Iole, ou la rendez moins belle :
Si ma Rivale perd ſes charmes,
Mon deſtin peut changer un jour ;
Mon Epoux, ſenſible à mes larmes,
Me redonnera ſon amour.

THESTILIS.

Je vais, pour calmer vôtre peine,
Employer de mon art les plus puiſſants ſecrets.
Laiſſez-moy ſeule, allez, évitez des objets
Qui glaceroient vos ſens d'une terreur ſoudaine.

DE'JANIRE.

Tous ces ménagements ſont vains:
Dans l'état où je ſuis reduite,
L'hymen d'un Ingrat qui me quitte,
Eſt le ſeul objet que je crains.

THESTILIS.

Croyez-vous qu'il vous soit facile
De voir, sans vous troubler, tous mes enchantements ?

DE'JANIRE.

S'ils peuvent finir mes tourments,
Je les verray d'un œil tranquile.

THESTILIS.

Puisque vous le voulez, je vais vous obeïr.

Soûtiens de mon art redoutable,
Esprits, de qui la foy ne sçauroit me trahir ;
Prêtez-moy de vos soins le secours favorable :
Que le jour qui frappe nos yeux,
N'ait plus qu'une lumiere sombre !
Mon art mysterieux
Demande le silence, & l'ombre.

Venez, sortez de vos retraites,
Vous, que la Thessalie admire autant que moy,
De mes secrets profonds, sçavantes interpretes,
Venez, en me servant, signaler vôtre foy,
Je vous en impose la loy.

SCENE TROISIE'ME.

DE'JANIRE, THESTILIS, *Troupe* DES ENCHANTERESSES *de la Theſſalie.*

THESTILIS.

Soulageons l'Epouſe d'Alcide.

LE CHŒUR.

Nous ignorons ſes malheurs.

DE'JANIRE.

J'aime un Perfide :
Jugez quelles ſont mes douleurs.

LE CHŒUR.

Nous concevons vôtre peine cruelle.

DE'JANIRE.

Calmez-la par vôtre ſecours.

LE CHŒUR.

Ceſſez d'aimer un Infidele.

DE'JANIRE.

Malgré ſon changement, je l'aimeray toûjours.

LE CHŒUR

Il eſt honteux d'avoir de la conſtance
Pour ceux qui nous oſent trahir.

DE'JANIRE.

L'empire de mon cœur eſt-il en ma puiſſance ?
L'Amour y regne ſeul, & s'y fait obeïr.

LE CHŒUR.

Avec de grands efforts, vous pouvez vous promettre
De le combattre, & de le ſurmonter.

DE'JANIRE.

Ma peine eſt moindre à m'y ſoûmettre,
Quelle ne le ſeroit à le vouloir domter.

Soulagez mes tourments; mais laiſſez-moy ma flâme,
Elle ſeule peut m'animer.
Je cheris ſes ardeurs, & je ſens que mon ame
Aime encor mieux ſouffrir, que de ceſſer d'aimer.

THESTILIS.

Par des chants, par des ſacrifices
Rendons nous les enfers propices.

LE CHŒUR.

Par des chants, par des ſacrifices
Rendons nous les enfers propices.

THESTILIS.

Divinitez des ſombres bords,
Secondez nos efforts.

LE CHŒUR.

Divinitez des ſombres bords,
Secondez nos efforts.

THESTILIS.

Nous implorons vôtre aſſiſtance,
Par ce feu qui nous luit ſur cet Autel ſacré;
Par vôtre immortelle puiſſance,
Par vôtre nom terrible, & toûjours reveré.

Divinitez des ſombres bords,
Secondez nos efforts.

LE CHŒUR.

Divinitez des ſombres bords,
Secondez nos efforts.

THESTILIS.

Reyne, écoûte un ſecret que l'enfer me declare,
Tu rompras l'hymen que tu crains,
Et bien qu'Alcide le prépare,
Tous les aprêts en ſeront vains.
Ne te ſouvient-il plus du voile ineſtimable,
Que Neſſus expirant remit entre tes mains ?
Du ſang, dont il eſt teint, la vertu redoutable
Peut renverſer les projets des humains.
Fais ſeulement, par ton adreſſe,
Que ton Epoux le porte, & s'en pare un moment,
Et tu verras qu'un grand évenement
Luy ravira ſa nouvelle Maîtreſſe.
Va, rien ne doit plus t'arrêter.

DE'JANIRE.

Vous m'avez rendu l'eſperance.
Je pars. Déja mes maux ont moins de violence.
Qu'il eſt doux en aimant de ſe pouvoir flater !

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Le Théatre represente un Bois solitaire & agréable, la Mer est dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

ALCIDE.

MOn amoureuse inquietude
Me fait chercher ces bois charmants;
Dont l'agreable solitude
Flate les peines des Amants.

Que ces reduits solitaires, & sombres
Conviennent bien à l'état de mon cœur!
Que le silence, & l'épaisseur des ombres
Sont propres à nourrir ma secrette langueur!

Mais, helas! quelle est ma foiblesse?
Lorsque de mes exploits rien n'arrête le cours,
De mille traits l'Amour me blesse,
Et sans luy resister, je luy céde toûjours.
J'aime un nouvel objet, je quitte Déjanire;
Je deviens injuste & leger;
Ne puis-je, Amour, me dégager,
Et fuïr les noms, que l'inconstance attire?

Non, je ne veux point te braver ;
Pourquoy contraindre mon envie ?
Qui m'ordonne de me priver
Des plus doux plaiſirs de ma vie ?

Quel tranſport me ſaiſit, & qu'eſt-ce que je ſens ?
Ah ! que le bruit des flots qui frapent ce rivage,
Que les Oyſeaux de ce boccage
Ont de charmes puiſſants
Pour calmer les ennuis, pour enchanter les ſens !
Que de leurs voix la douceur me ſoulage !
Que j'aime leurs divins accens !
Je vais les écoûter ſous ce tendre feüillage.

SCENE SECONDE.

PHILOCTETE.

Bien-tôt, dans ce bois écarté,
Mes yeux verront la Beauté que j'adore ;
Nous y pourrons, en liberté,
Parler des feux qu'Alcide ignore ;
Grace au ſecours dont l'Amour m'a flaté,
Nous devons eſperer encore.

Cher objet que j'attends, ne paroîtrez-vous pas ?
Si vous m'aimez, hâtez vos pas ;
Je céde à mon impatience,
Je ne me connois plus, dans le trouble où je ſuis,
J'ay beſoin de vôtre preſence
Pour reſiſter à mes ennuis.
Elle vient, je la voy.

SCENE

SCENE TROISIE'ME.

PHILOCTETE, IOLE, ÆGLE'.

PHILOCTETE.

MOn aimable Princeſſe,
Que j'ay ſouffert loin de vos yeux!
Jugez quelle étoit ma triſteſſe,
Par le plaiſir que j'ay de vous voir en ces lieux.

IOLE.

J'ay ſenty comme vous les peines de l'abſence;
Elles m'ont coûté des ſoûpirs.
Je vous revoy; l'Amour m'en recompenſe,
Et je ſens vos mêmes plaiſirs.

PHILOCTETE.

Que cet aveu me plaît!

IOLE.

Je m'explique ſans crainte;
Un veritable amour aime à ſe decouvrir.

PHILOCTETE.

Le nôtre ne peut plus ſouffrir
Le myſtere, ny la contrainte.
Profitons des heureux moments
Qu'un Rival injuſte nous laiſſe,
Et renouvellons les ſerments
D'une inviolable tendreſſe.

IOLE.

Que le Ciel m'abandonne au plus cruel tourment,
Si toute mon envie
N'eſt de finir ma vie,
En vous aimant.

ENSEMBLE.

Que le Ciel m'abandonne au plus cruel tourment,
Si toute mon envie
N'eſt de finir ma vie,
En vous aimant.

IOLE.

Redoublons, s'il ſe peut, nos ardeurs mutuelles.
Le pouvoir d'un Rival doit-il nous allarmer?
Il ne peut nous ravir, ſi nous ſçavons aimer,
La gloire de mourir fideles.

PHILOCTETE.

Qu'avec plaiſir je ſens croître mes feux!
Et que je m'applaudis de vous avoir ſervie!
Quand il m'en coûteroit la vie,
Ne ſerois-je pas trop heureux?

IOLE.

Si vous êtes content d'une tendreſſe extrême,
La mienne doit combler vos vœux.
On n'a jamais aimé ſi tendrement que j'aime.

ENSEMBLE.

Redoublons, s'il ſe peut, nos ardeurs mutuelles.
Le pouvoir d'un Rival doit-il nous allarmer?
Il ne peut nous ravir, ſi nous ſçavons aimer,
La gloire de mourir fideles.

SCENE QUATRIE'ME.

ALCIDE, IOLE, PHILOCTETE, ÆGLE'.

ALCIDE.

QUe vois-je ?

IOLE.

Vous êtes perdu.

PHILOCTETE.

Quel malheur !

ALCIDE.

J'ay tout entendu.
Tu m'oſes donc trahir, ſans craindre ma colere?

PHILOCTETE.

J'aime, il eſt vray, je ſuis vôtre Rival,
Et je ne veux plus vous le taire:
Je ſçay que cet aveu me doit être fatal,
Que vous allez punir mon amour temeraire,
Mais je ne crains point le trépas.

ALCIDE.

N'en doute point, Perfide, tu mourras.

IOLE.

Seigneur, que pretendez vous faire ?

ALCIDE.

En vous donnant à moy, deſarmez ma colere,
Qu'avant la fin du jour vôtre ſort & le mien
Soient unis par l'hymenée.

PHILOCTETE & IOLE.

Quoy, voulez-vous....

ALCIDE.

Je n'écoûte plus rien.
Maître de vôtre destinée,
J'ordonne, allez, obeïssez.

PHILOCTETE & IOLE.

Helas!

SCENE CINQUIE'ME.

ALCIDE.

PAr cet hymen, pour eux plus redoutable
Que tous les traits par ma fureur lancez,
Je punis leur flâme coupable,
Et les soûpirs qu'ils ont poussez.
Mais, prés de me lier d'une chaîne nouvelle,
Junon, m'est-il permis de m'adresser à vous?
Mortel, suis-je l'objet d'une haine immortelle?
Ne pourray-je à la fin fléchir vôtre couroux?

Je sçay, si vous m'êtes contraire,
Que les nœuds de l'hymen, où je vais m'engager,
Loin de m'offrir rien qui puisse me plaire,
Dans un goufre d'ennuis vont encor me plonger.

J'ay, depuis le berceau, contenté vôtre envie,
J'ay finy les travaux que vous m'avez prescrits.
Je ne demande, pour tout prix,
Que de passer en paix le reste de ma vie.

Vous Licas, & vous tous assemblez par mes soins,
De mes exploits compagnons, ou témoins;
A la Reyne des Cieux élevez un trophée
Des dépoüilles de mes combats.

SCENE SIXIE'ME.

ALCIDE, LICAS, *Troupe* DE SUIVANTS D'ALCIDE.

ALCIDE.

PUisse, par mes respects, sa colere étouffée,
M'accorder le repos dont je ne joüis pas.

SCENE SEPTIE'ME.

LICAS, *Troupe* DE SUIVANTS D'ALCIDE.

LICAS.

O Junon ! recevez l'hommage
Du plus grand des mortels :
Souffrez qu'il pare vos Autels
De ces marques de ſon courage !

LE CHŒUR.

O Junon ! recevez l'hommage
Du plus grand des mortels :
Souffrez qu'il pare vos Autels
De ces marques de ſon courage.

UN SUIVANT.

Alcide n'a que trop ſenty vôtre vangeance,
A d'éternels malheurs faut-il le condamner ?
Plus vous avez de puiſſance,
Plus vous devez pardonner.

LE CHŒUR.

O Junon ! recevez l'hommage
Du plus grand des mortels,
Souffrez qu'il pare vos Autels
De ces marques de ſon courage.

SCENE HUITIE'ME.

DE'JANIRE, LICAS, *Troupe* DE SUIVANTS D'ALCIDE.

DE'JANIRE.

FUyez loin de ces lieux, fuyez, troupe importune,
A la Reyne des Cieux quels vœux adressez-vous?
Sa fureur passe mon couroux,
Et nôtre querelle est commune.
Loin qu'à mon infidele Epoux
Vous la rendiez plus favorable,
Vous irritez encor sa haine inexorable.
Cessez de la prier, tremblez, & fuyez tous.

SCENE NEUVIE'ME.

DE'JANIRE.

CE trophée élevé fait éclater la gloire
Du Heros que mes yeux n'ont pû se conserver;
Mais dans le même temps il offre à ma memoire
Le sacrilege hymen qu'il est prêt d'achever.

Dieux protecteurs de la foy conjugale,
Laisserez-vous triompher ma Rivale?
Dieux justes, Dieux puissants, je vous invoque tous.
Sur tout, c'est en toy que j'espere,
Enfant redoutable à ta mere,
Et dont tout l'univers craint la force, & les coups.

Elle tient en sa main le voile de NESSUS.

On va porter ce voile à l'Ingrat que j'adore,
Mais que pourroit sans toy tout le sang du Centaure,
Et le pouvoir de Thestilis?

Quoy qu'elle ait pû me dire, Amour je tremble encore,
Et c'est ton secours que j'implore,
Tu soûmets Jupiter, soûmets encor son Fils.
Ne prends pas un trait ordinaire
Pour domter ce superbe cœur:
Choisi celuy dont tu blesses son Pere,
Quand tu veux être son vainqueur.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Théatre represente le Mont-Æta.

SCENE PREMIERE.

DE'JANIRE.

C'Est sur ce Mont sacré que l'infidele Alcide
Veut couronner sa tendresse perfide,
Et celebrer les nœuds d'un hymen criminel.
De tous côtez le Peuple accourt à cette fête.
Les Prestres ont dressé l'Autel,
Le bucher va brûler, & la victime est prête.
Mon espoir seroit-il deçû ?
Du voile de Nessus quel effet dois-je attendre?
Par les mains de Licas mon Epoux l'a reçû.
Le porte-t'il en vain, & ne puis-je pretendre,
Qu'il produira bien-tôt le juste changement
Qui peut seul terminer ma honte & mon tourment ?

SCENE SECONDE.

DE'JANIRE, *Troupes* DE PRESTRES, DE MINISTRES & DE PEUPLES.

LE CHŒUR.

HYmen, favorise nos vœux!
Qu'Alcide, sous tes loix, soit à jamais heureux!

DE'JANIRE.

Dieux! qu'est-ce que je viens d'entendre?

UN PRESTRE.

Hymen, favorise nos vœux.

DE'JANIRE.

Mon Infidele en ces lieux va se rendre.

LE PRESTRE.

Qu'Alcide, sous tes loix, soit à jamais heureux!

DE'JANIRE.

Son infidelité ne trouve plus d'obstacle.
Evitons ce cruel spectacle.

SCENE TROISIE'ME.

Troupe DE PRESTRES, DE MINISTRES, *&* DE PEUPLES.

LE CHŒUR.

HYmen, favoriſe nos vœux!
Qu'Alcide, ſous tes loix, ſoit à jamais heureux!

LE PRESTRE.

Tu peux ſeul terminer les maux dont il ſoûpire.
Que tes faveurs previennent ſes deſirs!
Qu'il ne trouve dans ton empire
Que de beaux jours, & des plaiſirs!

LE CHŒUR.

Hymen favoriſe nos vœux!
Qu'Alcide, ſous tes loix, ſoit à jamais heureux!

SCENE QUATRIE'ME.

PHILOCTETE, DE'JANIRE, *Troupe* DE PRESTRES, DE MINISTRES *&* DE PEUPLES.

PHILOCTETE.

FInissez tous ces chants que l'allegreſſe inſpire,
Déplorez avec moy le plus grand des malheurs.

DE'JANIRE.

Prince, que voulez-vous me dire?

LE CHŒUR.

Quel ſt le ſujet de vos pleurs?

PHILOCTETE.

Alcide va perir accablé de douleurs.

DE'JANIRE.

Dieux !

PHILOCTETE.

Ce Heros gémit d'un feu qui le consume.
Son sang empoisonné dans ses veines s'allume.
Le voile de Nessus, détestable ornement,
Attaché sur son corps, à produit son tourment.

DE'JANIRE & LE CHŒUR.

Helas !

PHILOCTETE.

Pour moy, bien que son injustice
Me ravit ce que j'aime, & preparât ma mort
Je ne puis refuser des larmes à son sort,
Et je frémis de son supplice.

Fuyez sa colere & ses yeux.
Il me suit, il vient en ces lieux.

Déja par un effort de sa main meurtriere,
Licas a perdu la lumiere,
Et lancé contre des rochers,
Tout son corps reduit en poussiere,
Au gré des vents a volé dans les airs.
Un pareil destin vous menace....

DE'JANIRE.

Je l'attendray comme une grace.
Aprés ce que j'ay fait, je ne puis trop souffrir,
Et je ne cherche qu'à mourir.
Quoy, je fais les malheurs d'un Heros que j'adore,
De leur seul deffenseur je prive les vertus !
Je ranime l'espoir des Tirans abattus !
Miserable, & je vis encore !

Pour voir, par mon secours, ses desseins accomplis,
La barbare Junon a seduit Thestilis,
Et dicté la fausse promesse
Qui sembloit flater ma tendresse.
Est-ce ainsi que les Dieux abusent les mortels?
Impitoyable Déesse,
Que ne m'est-il permis de briser tes Autels!

Je fais tous les malheurs d'un Heros que j'adore,
Miserable, & je vis encore!

Mourons, c'est le juste party
Qu'en l'état où je suis, j'ay resolu de suivre.
Rompons de mon hymen le nœud mal assorty,
Et puisse mon Epoux, du tombeau garenty,
Dans un parfait bonheur regner & me survivre!

LE CHŒUR.

D'Alcide furieux évitez les aproches.

PHILOCTETE.

Je l'entends

DE'JANIRE.

Je ne crains que ses mortels reproches.
Avant que de le voir, livrons-nous au trépas.
Sans fer, & sans poison j'en trouveray la route,
Mon desespoir ne me trompera pas.

Monarque des Enfers que le crime redoute,
Vous Ministres de ses Arrêts,
Redoublez vos fureurs pour me rendre justice,
Et d'un commun accord, choisissez un suplice,
Dont la rigueur réponde à mes forfaits.

Ces rochers, à propos, m'offrent un precipice
Qui me dérobe au jour, & comble mes souhaits.

SCENE CINQUIE'ME.

PHILOCTETE, *Troupe* DE PRESTRES, DE MINISTRES & DE PEUPLES.

PHILOCTETE.

Elle meurt.

LE CHŒUR.

Son trépas prouve ſon innocence.

PHILOCTETE.

Quel deſtin ; mais je vois Alcide qui s'avance.

SCENE DERNIERE.

ALCIDE, PHILOCTETE, IOLE, ÆGLE', *Troupe* DE PRESTRES, DE MINISTRES & DE PEUPLES.

ALCIDE.

Ne pourray-je trouver de remede à ma peine ?
Maître des Dieux, méconnois-tu ton Fils ?
Qui peut te rendre inſenſible à mes cris ?
Songe à me ſecourir, ou ma conſtance eſt vaine.

Voile fatal, poison, dont je suis dévoré,
Brûlerez-vous sans cesse un cœur desesperé ?
Laissez-moy respirer.... Tout est sourd à mes plaintes.
Helas ! tout me trahit en ces cruels moments,
Et mes tourments,
Bien loin de s'affoiblir, redoublent leurs atteintes.

Je n'en puis plus, ma force m'abandonne.

Que vois-je, ô Ciel ! quels sont ces monstres furieux ?
Osent ils paroître à mes yeux ?
Quoy donc, leur presence m'étonne ?
Purgeons-en l'univers, ah Dieux !
Mes meaux de ma raison me raviſſent l'empire.
Je ne me connois plus, je pleure, je soûpire.
Concevez, s'il se peut, quelles sont mes douleurs,
Qui troublent mes esprits, & m'arrachent des pleurs.

IOLE.

Helas ! que son sort m'épouvante !

PHILOCTETE.

Junon, n'êtes-vous point contente ?

ALCIDE.

O mort ! je t'implore en ce jour,
Ce n'est plus qu'aprés toy que mon ame soûpire ;
J'ay triomphé jadis de ton puissant empire,
Et tu triomphes à ton tour.
Mais, avant mon trépas, punissons Déjanire.
Sa colere a plus fait que tous mes ennemis.

PHILOCTETE.

Elle s'eſt punie elle-même
D'un crime que Neſſus, & le ſort ont commis.

ALCIDE.

Neſſus? ô Ciel! je touche à mon bonheur ſuprême,
Et voicy le grand jour que les Dieux m'ont promis.
Je ne crains plus ma peine extrême,
Mon deſtin deſormais à moy ſeul eſt remis.
Il eſt temps de quitter ma dépoüille mortelle,
Mes travaux ſont paſſez, & l'Olimpe m'appelle.

Tendres Amants que j'avois ſeparez,
Qu'un hymen charmant vous uniſſe,
Pardonnez à mon injuſtice
Les maux où je vous ay livrez.

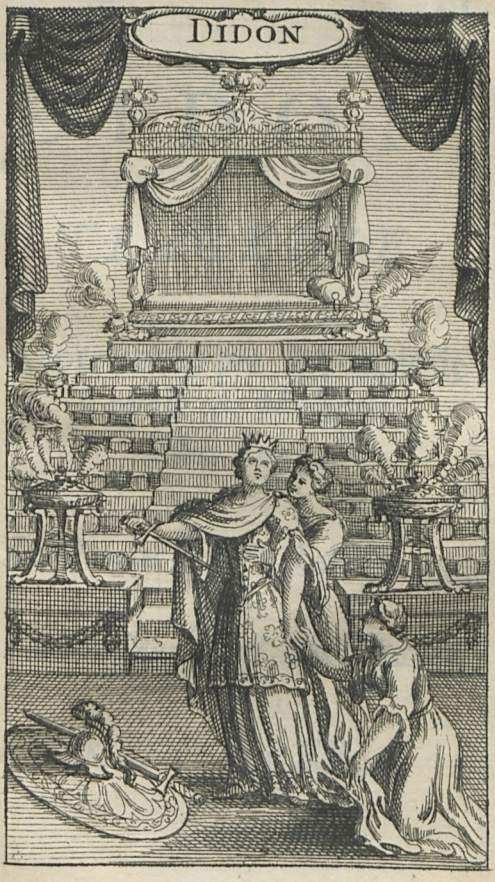
Briſez le dernier nœud qui m'attache à la terre,
Feux ſacrez, détruiſez ce que j'ay de mortel.
Toy, pour marquer ce jour à jamais ſolemnel,
Jupiter, ſur ce Mont, fais gronder ton tonnerre.

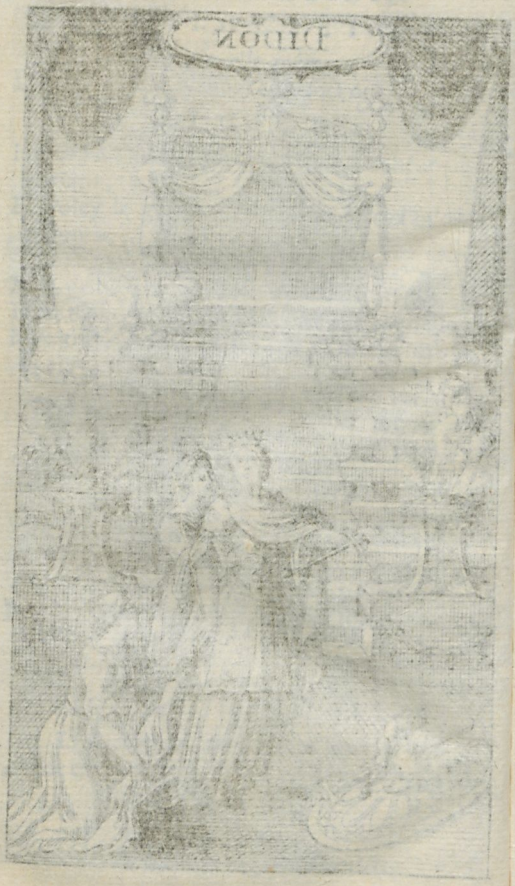
Il ſe precipite dans le Bucher.

IOLE & PHILOCTETE.

Le Ciel enfin comble nos vœux.
Alcide eſt immortel, & nous ſommes heureux.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.


DIDON


THOU

DIDON,

TRAGEDIE

Representée par l'Academie Royale de Musique, l'An 1693.

Les Paroles de M^ad Xaintonge;

&

La Musique de M. Desmarets.

XXX. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

MARS.

LA RENOMME'E.

Suite de Mars.

Suite de la Renommée.

VENUS.

Suite de Venus.

PROLOGUE.

Le Théatre repreſente le Palais de MARS.

SCENE PREMIERE.

MARS, LA RENOMME'E, *Suite de* MARS, *Suite de la* RENOMME'E.

MARS.

PUbliez les exploits nouveaux
Du Vainqueur de la terre;
Plus d'ennemis luy declarent la guerre;
Et plus ſes triomphes ſont beaux.
C'eſt la ſeule clemence
Qui peut deſarmer ſa vangeance,
Il a vaincu mille Peuples divers,
Si ſes deſirs égaloient ſa puiſſance,
Il rangeroit tout l'Univers
Sous ſon obeïſſance.

LE CHŒUR.

Chantons tous ſes fameux exploits,
Trompettes & Tambours répondez à nos voix.

LA RENOMME'E.

Dans les Siecles paſſez je publiois la gloire
De tous les fameux Conquerants,
Cependant j'avois des moments
Qui n'étoient pas marquez par la Victoire.
Mais depuis que le Ciel a donné ce Heros,
J'ay toûjours trop à dire;
Il ne prend jamais de repos,
Pour luy ſeul je ne puis ſuffire.

Je vole en tous lieux,
Je parle ſans ceſſe,
Pour annoncer ſes exploits glorieux;
Mais c'eſt envain que je me preſſe.
De ſa valeur le trop rapide cours
Me dévance toûjours,
Et lorſqu'avec un ſoin fidele
J'apprends à l'Univers ce qu'il fait d'éclatant;
Il ſe couronne au même inſtant
D'une gloire nouvelle.

LE CHŒUR.

Chantons tous ſes fameux exploits,
Trompettes, & Tambours répondez à nos voix;

MARS.

Qu'on entende le bruit & le fracas des armes;
La Gloire a pour luy mille charmes:
Hâtez-vous d'élever un trophée à l'honneur
De ce redoutable Vainqueur.

SCENE SECONDE.

MARS, LA RENOMME'E, VENUS, *Suite de* MARS, *Suite de la* RENOMME'E, *Suite de* VENUS.

VENUS.

CE bruit de guerre m'épouvante.
En ferez-vous toûjours vos plus charmants concerts,
Rendez le calme à l'univers,
Puiſque la France eſt triomphante.
Impitoyable Mars, laiſſez regner la Paix;
Quel bien pour moy peut avoir plus d'attraits?
Sans elle je ne puis retablir mon empire,
En vain l'Amour promet mille douceurs,
Ce n'eſt plus pour luy qu'on ſoûpire,
La Gloire occupe tous les cœurs.

MARS.

Ne vous plaignez point de la Gloire,
Le Heros qu'elle ſuit au milieu des combats,
Commande à la Victoire,
Malgré la guerre un repos plein d'appas
Regne dans ces heureux climats.
Vous trouverez de doux aziles
Pour les amours & les plaiſirs,
Et de jeunes cœurs inutiles,
Qui ſe rendront ioûjours au gré de vos deſirs.

MARS, VENUS & LA RENOMME'E.

Accordez-vous, Tymbales & trompettes,
Avec le doux ſon des Muſettes,
Qu'on entende, tour à tour,
Des chants de victoire & d'amour.

LE CHŒUR.

Accordez-vous, Tymbales & Trompettes,
Avec le doux ſon des Muſettes,
Qu'on entende, tour à tour,
Des chants de victoire & d'amour.

CHŒUR DE NYMPHES.

Dans le bonheur qui nous enchante,
Pourrions-nous ne pas aimer?
Ah! qu'une ame contente
Eſt facile à charmer!
Quand on fait ſon unique affaire
Des ris, des jeux & des plaiſirs,
Le tendre Amour ne tarde guere
De faire ſentir ſes deſirs.

N'eſperez pas fiere ſageſſe
De pouvoir garder nos cœurs:
De l'aimable jeuneſſe
Nous goûtons les douceurs.
Quand on fait ſon unique affaire
Des ris, des jeux & des plaiſirs,
Le tendre Amour ne tarde guere
De faire ſentir ſes deſirs.

UNE NYMPHE.

Dans ces lieux que l'Amour a d'attraits,
Nous allons au devant de ſes traits,
Et jamais
Nos cœurs ſatisfaits
N'ont pouſſé de regrets :
Ne craignez point ſes coups,
Ils ſont doux.
Jeunes cœurs rendez-vous,
Chacun, à ſon tour,
Doit ſe rendre à l'Amour.
Qui ſe livre à ce Dieu ſi charmant,
S'épargne du tourment,
Hâtez-vous de former de beaux nœuds,
Ah ! qu'on eſt heureux,
Quand on eſt amoureux.
Langueurs, tranſports, deſirs,
Source de plaiſirs,
Aimables ardeurs,
Enchantez tous les cœurs.

MARS.

Jeux innocents, prenez de nouveaux charmes,
A l'abry des lauriers
Du plus grand des Guerriers.
Aprés avoir chanté le bonheur de ſes armes,
Faites revivre, en ſon auguſte Cour,
De Didon la fameuſe hiſtoire,
Et montrez que la Gloire,
Dans les grands cœurs, l'emporte ſur l'Amour.

LE CHŒUR.

Le Vainqueur des Vainqueurs a lancé ſon tonnerre,
Tout tremble, tout reçoit ſes loix,
On le voit triompher ſur les eaux, ſur la terre,
Publions à jamais tant de fameux exploits.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

DIDON, *Reyne de Carthage, Veuve de Sichée.*

ANNE, *Sœur de Didon.*

ENE'E, *Fils de Venus, Prince Troyen, Amant de Didon.*

IARBE, *Roy de Getulie, Fils de Jupiter, amoureux de Didon.*

ARCAS, *Confident d'Iarbe.*

ACATE, *Confidente de Didon.*

Troupe de Carthaginois.

JUPITER.

Troupe de Faunes.

Troupe de Driades.

VENUS.

Troupe de Demons.

Troupe de Furies.

Troupe d'Esprits Aëriens transformez en Amours.

LES JEUX.

LES PLAISIRS.

MERCURE.

L'OMBRE DE SICHE'E.

La Scene est à Carthage.

DIDON,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre represente le Palais de DIDON.

SCENE PREMIERE.

DIDON.

QUi pourroit me causer le trouble qui m'agite
Dans un jour destiné pour les jeux les plus doux ?
Junon approuve ma conduite,
Du plus grand des Heros je me fais un Epoux.

J'ay fait un pompeux sacrifice
Pour me rendre le Ciel propice ;
Que puis-je avoir à redouter ?
Est-ce encor mon perfide frere,
Est-ce Iarbe dont la colere
Pourroit enfin éclater ?

J'ay mépriſé ſes feux & ſa conſtance ;
Sans luy je n'aurois pas un azile en ces lieux,
Ah ! quels ſeront ſes tranſports furieux,
De voir qu'un Etranger ait eu la preference

Mais pourquoy m'allarmer ? tout me ſera ſoûmis :
En épouſant Enée, au moins j'ay lieu d'attendre
Que ſa valeur ſçaura bien me deffendre
Contre mes plus fiers ennemis.

SCENE SECONDE.

DIDON, ANNE.

ANNE.

CHarmante Reine, enfin voicy cet heureux jour
Où nous verrons l'Hymen d'accord avec l'Amour ;
Quelle gloire pour vous que ces Dieux ſoient enſemble !
Ils paroiſſoient ennemis ſans retour ;
Et vôtre beauté les raſſemble.

Eſt-il un ſort plus doux ?
Vôtre ardeur eſt extrême,
Le Heros qui vous aime
Veut être vôtre Epoux ;
Eſt-il un ſort plus doux ?

DIDON.

Malgré le bonheur qui m'enchante ;
Mon cœur ne peut goûter de tranquiles plaiſirs,
Du malheureux Sichée une image ſanglante
Vient chaque jour m'arracher des ſoûpirs ;
Je ne puis vaincre ma foibleſſe,
Je crois le voir à tout moment
Me reprocher que j'avois fait ſerment
De luy conſerver ma tendreſſe.

ANNE.

Je vous l'ay dit cent fois,
Ne craignez point d'être infidele
A ceux qui ſont dans la nuit éternelle ;
D'un Epoux qui n'eſt plus on n'entend point la voix.
Ce n'eſt qu'une pure chimere,
Enée a ſçû vous plaire,
Il eſt du ſang des Dieux,
Le Mere d'Amour eſt ſa Mere,
Vous luy donnez la main, pouvez-vous faire mieux ?

DIDON.

Vous m'avez conseillé d'abandonner mon ame
A ma naissante flâme,
De vos conseils j'ay suivy la douceur;
Mais j'ay fait encore davantage,
J'ay découvert à mon vainqueur
Que je partageois sa langueur.

Ce fût le jour de ce fatal orage
Qui nous surprit, en chassant dans ces bois,
De Junon j'entendis la voix,
Elle nous fit entrer dans une grotte sombre,
Où nous ne craignions plus les vents impetueux;
Mais, helas! le silence & l'ombre
Pour des Amants sont bien plus dangereux.
Enée avoit trop de tendresse,
Je ne pus luy cacher le secret de mon cœur,
En presence de la Déesse,
Nous nous sommes promis une éternelle ardeur.

ANNE.

Il vient, & ses regards vont dissiper la crainte
Dont vôtre ame est atteinte.
Je vais presser vôtre bonheur,
Et finir vos allarmes,
En pressant un hymen si doux, si plein de charmes.

SCENE TROISIE'ME.

DIDON, ENE'E.

ENE'E.

BElle Reine, ce jour qui doit me rendre heureux,
Fait languir mon cœur amoureux.
Je voudrois déja voir la fin de cette fête;
Lorsqu'à la celebrer tout le peuple s'apprête,
Il retarde l'instant qui doit combler nos vœux.

DIDON.

C'est peu pour vous de recevoir l'hommage
Des peuples de Carthage:
Ah! que ne puis-je, en vous donnant la main,
De l'Univers entier vous rendre aussi le maître!
Contentez-vous de meriter de l'être,
Le reste dépend du destin.

ENE'E.

Pour les grandeurs je ne suis point sensible,
Depuis que vous m'avez charmé,
Non, non, il ne m'est pas possible
De goûter de plaisir que celuy d'être aimé.

Aux douceurs d'un amour extrême
Il faut borner tous nos desirs;
Ne nous occupons plus de la grandeur suprême,
Goûtons, en nous aimant, de tranquiles plaisirs,
Aux douceurs d'un amour extrême
Il faut borner tous nos desirs.

ENSEMBLE.

Non, rien n'égale ma tendreſſe,
J'aime avec plus d'ardeur qu'on n'a jamais aimé,
Mon amour m'occupe ſans ceſſe,
De mille & mille feux mon cœur eſt conſumé;
Non, rien n'égale ma tendreſſe,
J'aime avec plus d'ardeur qu'on n'a jamais aimé.

DIDON.

Brûlerez-vous toûjours d'une ſi belle flâme?

ENE'E.

Seray-je toûjours dans vôtre âme?

DIDON.

Rien ne ſçauroit me dégager
Du nœud charmant qui nous lie.

ENE'E.

Plûtôt que de changer,
Je perdray la vie.

ENSEMBLE.

Quand on aime tendrement,
On n'eſt jamais ſans allarmes,
Plus un amour a de charmes,
Et plus on craint un fatal changement:
Quand on aime tendrement,
On n'eſt jamais ſans allarmes.

SCENE QUATRIE'ME.

DIDON, ENE'E, ANNE.

ANNE.

JE vous retrouve icy, dans une paix profonde,
Vous êtes enchantez d'un entretien trop doux.
Si je ne revenois à vous,
Vous pourriez oublier tout le reste du monde:
Des Sujets empressez arrivent dans ces lieux
Pour vous marquer leur zele.
Chacun veut vous jurer qu'il vous sera fidele,
Venez, Prince, venez vous montrer à leurs yeux.

SCENE CINQUIE'ME.

DIDON, ENE'E, ANNE, PEUPLES *de Carthage*

UNE CARTHAGINOISE.

NOus venons rendre hommage
Au plus grand des Heros:
Il assûre le repos
De l'heureuse Carthage.
Nous venons rendre hommage
Au plus grand des Heros.

LE CHŒUR.

Nous venons rendre hommage
Au plus grand des Heros.
Il assûre le repos
De l'heureuse Carthage ;
Nous venons rendre hommage
Au plus grand des Heros.

UNE CARTAGINOISE.

Que cet Empire naissant,
Va devenir florissant !
Nous ne craindrons plus la rage
De nos ennemis jaloux,
Et nous aurons l'avantage
De braver leur vain couroux.

Le Chœur repete ces Vers.

LE PETIT CHŒUR.

Vivez heureux malgré l'envie,
Que jamais la jalousie
Ne vienne icy troubler de si tendres amours.
Pour prolonger le cours
De vos beaux jours,
Nous aurions du plaisir à donner nôtre vie.

UNE CARTHAGINOISE.

Aimez d'une ardeur constante
Une Reyne si charmante,
Le bruit de vôtre bonheur
Fera mourir de douleur
Tous les Amants qui pouvoient y pretendre.
Son cœur a mépriſé tant d'illustres Rivaux,
Pour vous seul elle veut reprendre
Des liens nouveaux.

UN CARTAGINOIS.

Vous portez en aimant de douces chaînes,
L'Amour prévient tous vos desirs,
Sans avoir connu ses peines,
Vous goûtez ses plaisirs.

LE PETIT CHŒUR.

Aimez, brillante jeunesse,
Imitez vôtre aimable Princesse,
Abandonnez vos cœurs
A de tendres ardeurs.

UNE CARTHAGINOISE.

Sans un Amant toûjours tendre & sincere,
Les plus beaux de nos jours sont pour nous sans appas,
Les plaisirs ne touchent guere,
Lorsque ceux de l'amour ne les animent pas.

LE CHŒUR.

Sans un Amant toûjours tendre & sincere,
Les plus beaux de nos jours sont pour nous sans appas,
Les plaisirs ne touchent guere,
Lorsque ceux de l'amour ne les animent pas.

LE PETIT CHŒUR.

Pourquoy veut-on se deffendre
De ses doux enchantements?
Que l'on perd d'heureux moments
Quand on n'a pas le cœur tendre!

SCENE SIXIE'ME.

DIDON, ENE'E, ANNE, BARCE'.

BARCE'.

REyne, vous ignorez, qu'Iarbe eſt en ces lieux,
Que ſes vaiſſeaux ſont au port de Carthage.

ANNE.

N'attendez pas qu'il parroiſſe à vos yeux
Plein de dépit & de rage,
Au Temple de Junon, venez ſans differer,
Pour vôtre himen j'ay tout fait preparer.

ENE'E.

Je crois que ma preſence ailleurs eſt neceſſaire,
Mon Rival peut cauſer quelque ſoulevement,
Allez, belle Princeſſe, au Temple la premiere,
Je m'y rendray dans un moment.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre change, & represente un Bois, & dans l'enfoncement des rochers, d'où il tombe un Torrent.

SCENE PREMIERE.

IARBE, ARCAS.

IARBE.

EN vain, mon cher Arcas, j'ay pressé mon départ,
Dans ces funestes lieux je suis venu trop tard:
Un noir pressentiment vient redoubler ma peine,
Et m'assûre qu'Enée est l'Epoux de la Reyne.
Va promtement t'éclaircir de mon sort;
Mon seul espoir est la mort.

ARCAS.

Je crains que cette solitude
Ne redouble l'excés de vôtre inquietude.

IARBE.

Va, ne t'arrête point, dans l'état où je suis;
Rien ne sçauroit augmenter mes ennuis.

SCENE SECONDE.

IARBE.

SOmbres Foresʃts, Rochers inacceʃſibles,
Fier Torrent, que l'Hyver n'a jamais arrêté,
A mes cruels malheurs vous n'êtes point ſenſibles,
Mais je ne me plains pas de vôtre dureté;
Augmentez, s'il ſe peut, les tourments que j'enduré:
Et vous triſtes Oyſeaux de malheureuſe augure,
Par vos funeſtes cris, annoncez mon trépas.
On m'enleve le cœur de la Beauté que j'aime,
Et dans mon deſeſpoir extrême,
Je mourois mille fois, ſi je ne mourois pas.

Pourquoy mourir? Courons à la vangeance,
Il faut punir qui nous offenſe,
Cherchons ce Troyen trop heureux:
Le mépris qu'on fait de mes feux
Redouble encor le bonheur qui l'enchante.
Quelle honte pour moy! ma rage s'en augmente.

Vous qui regnez ſur tous les autres Dieux,
Vous ſçavez que Didon, errante, vagabonde,
Par mes bienfaits regne en ces lieux.
Souffrirez-vous, puiſſant Maître du monde,
Qu'on paye tant d'amour d'un mépris odieux?

Helas! croira-t'on sur la terre
Que je suis Fils du Dieu qui lance le tonnerre,
Si l'on voit tant d'heureux mortels
Joüir en repos de leurs crimes,
Au moment que je suis aux pieds de vos Autels
A vous offrir en vain d'innocentes victimes?

SCENE TROISIE'ME.

JUPITER *paroît armé de la foudre sur un nüage.*

JUPITER, IARBE.

JUPITER.

MOn Fils, cesse de t'affliger,
Je jure par le Stix que je vais te vanger.
Si la Reyne de Carthage
Refuse ta main & ton cœur,
Sois sûr que ton Rival n'aura pas l'avantage
De triompher de ton malheur.
Et vous Divinitez de ce sejour paisible,
Faunes, Driades, venez tous,
Calmez, s'il est possible,
Ses mouvements jaloux,
Par vos chants les plus doux.

SCENE QUATRIE'ME.

IARBE, *Troupe* DE FAUNES & DE DRIADES.

DEUX DRIADES.

DAns la belle saiſon les fleurs & la verdure
Parent nos bois & nos champs;
Mais c'eſt l'Amour plûtôt que le Printemps
Qui charme toute la nature.
Sans la douceur des amours
Tout languit dans les plus beaux jours.

LE CHŒUR.

Aimons ſans ceſſe,
Changeons toûjours;
Une nouvelle tendreſſe
Pour réveiller les cœurs eſt d'un puiſſant ſecours.
Aimons ſans ceſſe,
Changeons toûjours.

UNE DRIADE.

En amour c'eſt un avantage
De pouvoir être inconſtant.
Heureux un cœur qui ſe dégage
Quand il n'eſt pas content.
En amour c'eſt un avantage
De pouvoir être inconſtant.

UN FAUNE.

Nous goûtons les plaisirs les plus doux de la vie,
Sans chagrin, sans jalousie,
Nous changeons chaque jour.
Il n'importe à l'Amour,
Il ne s'offense
Que de l'indifference.

UN FAUNE.

Sans cesser d'être amoureux
Nous cessons d'être fideles,
Nous quittons des beautez cruelles
Pour former de plus doux nœuds.
Nous cessons d'être fideles
Sans cesser d'être amoureux.

LE CHŒUR.

Aimons sans cesse,
Changeons toûjours.
Une nouvelle tendresse
Pour réveiller les cœurs est d'un puissant secours.
Aimons sans cesse,
Changeons toûjours.

IARBE.

Joüissez des plaisirs où l'Amour vous convie;
Trop heureuses Divinitez,
De ces lieux écartez,
Laissez-moy dans ma rêverie,
Retirez-vous, je suis trop malheureux
Pour prendre part à vos jeux.

SCENE CINQUIE'ME.

IARBE, ARCAS.

ARCAS.

CE n'eſt pas ſans raiſon que vôtre ame allarmée
Par le bruit de la Renommée,
Vous fait venir dans ces climats:
Tout parle de l'amour de Didon, & d'Enée;
Mais, grace au Ciel, il ne l'épouſe pas;
Prêt d'achever ſon hymenée,
Le Troyen part ſecretement:
Vôtre amour qu'on mépriſe eſt vangé pleinement.

IARBE.

Arcas, que me dis-tu? peut-on croire ſans peine
Un ſi grand changement.

ARCAS.

C'eſt par l'ordre des Dieux, qu'il quitte cette Reyne.

IARBE.

Ah! ſi j'avois le bonheur d'être aimé,
Vainement contre moy le Ciel ſeroit armé:
Tout l'enfer même
Ne pourroit me contraindre à quitter ce que j'aime.

ARCAS.

Les Amants qui ſont contents
Ne ſont pas les plus conſtants.

Quand on eſt ſûr du cœur d'une Maîtreſſe,
On tourne ailleurs ſes deſirs,
Ce ne ſont pas toûjours les plaiſirs
Qui font durer la tendreſſe.

Quelqu'un tourne icy ſes pas.
C'eſt un Troyen, je le vois à ſes armes.

IARBE.

Ciel! ne ſeroit-ce pas
Ce trop heureux Rival, qui cauſe mes allarmes?
Je veux m'en éclaircir.

ARCAS.

Il part! que faites-vous?

IARBE.

Je ne puis écoûter que mon juſte couroux;

SCENE SIXIE'ME.

ENE'E, IARBE, ARCAS.

IARBE.

UN mouvement de jalousie
Me fait connoître en vous ce fortuné Troyen,
Ce raviſſeur d'un bien
Qui pouvoit faire un jour la douceur de ma vie.

ENE'E.

Ce mouvement jaloux
Me fait connoître en vous
Le Roy de Getulie.

J'ay vû Didon ſenſible à mon ardeur,
J'ay ſur vous cet avantage,
Le Ciel, jaloux de mon bonheur,
M'ordonne de quitter Carthage:
Je pars accablé de douleur.
Faut-il que vous portiez la chaîne
D'une charmante Reyne
Que je ne puis effacer de mon cœur!

IARBE.

Ne craignez-vous point ma vangeance?
Ignorez-vous, Audacieux,
Que du Maître des Dieux
J'ay reçû la naiſſance?

ENE'E.

Si Jupiter vous a donné le jour,
Je l'ay reçû de la Mere d'Amour.

Didon me ſera toûjours chere,
Et ſans le Ciel à mon amour contraire;
Avant la fin du jour je ſerois ſon Epoux,
Malgré toute vôtre colere.

IARBE.

Ah! c'eſt trop braver mon courroux...
Mais, quel nuage l'environne?

SCENE SEPTIE'ME.

VENUS, IARBE, ARCAS.

VENUS.

ARrête, Venus te l'ordonne.
Si tu n'a pas le ſecret de charmer,
Contre mon Fils faut-il s'armer?

Ce n'eſt point aux Rivaux à qui l'on doit s'en prendre,
Quand on n'eſt pas aimé d'une ingrate beauté:
Pour la toucher on doit tout entreprendre,
Employer la conſtance, & la fidelité,
Les ſoins, les ſoûpirs, & les larmes
Sont les armes
Dont il faut ſe ſervir pour devenir heureux.
Les ſoins, les ſoûpirs, & les larmes
Sont les armes
Qui vous font triompher dans l'empire amoureux.

SCENE HUITIE'ME.

IARBE, ARCAS.

IARBE.

AH! Divinité cruelle,
Pourquoy nous ſeparez-vous?
Quelle peine mortelle
Pour mon cœur jaloux!
Ah! Divinité cruelle,
Pourquoy nous ſeparez-vous?

ARCAS.

Vous êtes trop vangé, il quitte ce qu'il aime,
Didon va reſſentir une douleur extrême.

IARBE.

Allons joüir de ſes regrets,
Je veux livrer ſon cœur au plus cruel ſuplice,
Luy reprocher ſon injuſtice,
Et luy faire ſentir les maux qu'elle m'a faits.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théatre change & represente une allée d'arbres, dont les branches se joignent par le haut en forme de berceau, & dans l'enfoncement une Grotte.

SCENE PREMIERE.

DIDON, UNE MAGICIENNE.

DIDON.

AH! quelle est mon inquietude,
Au Temple de Junon je n'ay pû demeurer,
Hâtez-vous de me tirer
De ma cruelle incertitude,
J'ay recours à vôtre art, & j'ay suivy vos pas,
Pour voir vos plus affreux mysteres.

UNE MAGICIENNE.

Les Demons aujourd'huy sont sourds à mes prieres,
J'ay beau les invoquer ils ne m'éntendent pas.

DIDON.

Quoy, pour augmenter mon martire,
Même dans les Enfers n'a-t'on rien à me dire.

Enée, en vain je l'appelle cent fois;
Il ne répond pas à ma voix:
Dans le temps que nos cœurs amoureux & fideles,
Par l'himen le plus doux devroient se voir unir,
Qui peut le retenir?
J'en ressens des peines mortelles.

Malgré son extrême valeur,
De son Rival je crains la rage,
Que peut le plus grand courage
Contre l'amour en fureur.

Mais ne seroit-il point volage,
Que deviendray-je, helas! si ce retardement
Est l'effet de son changement,
J'ay conté sur ton assistance,
Conjure de nouveau l'infernale puissance.

UNE MAGICIENNE.

Redoublons nos efforts,
Employons des charmes plus forts,
Invoquons Pluton même,
Il connoît le tourment qu'on souffre quand on aime.

Puissant

Puissant Dieu des Enfers,
Que l'Amour autre fois a tenu dans ses fers,
Soyez touché des maux d'une Amante fidele:
Faites-luy sçavoir promtement,
Par les noirs Habitants de la nuit éternelle,
Ce qui retient son Amant.

La terre s'ouvre en plusieurs endroits, il en sort des Demons & des Furies.

SCENE SECONDE.

DIDON, UNE MAGICIENNE, *Troupe* DE DEMONS & DE FURIES.

UNE FURIE.

TU reverras bien-tôt Enée,
Tu passeras encor du plaisir au tourment
Dans cette fatale journée,
Mais, aprés un cruel moment,
Tu joüiras d'une paisible vie,
Qui ne sera jamais sujette au changement,
Et qui n'aura plus rien à craindre de l'envie.

CHŒUR DES HABITANTS *des Enfers.*

Dans nos gouffres affreux
Parmy les feux,
Les tourments effroyables,
Nous sommes moins miserables,
Qu'un cœur dans l'empire amoureux.

Dans les enfers ſans ceſſe on nous tourmente ;
C'eſt un horrible ſejour,
Mais nôtre chaîne eſt encor moins peſante
Que la chaîne de l'Amour :
La fureur & la rage
Sont nôtre partage.
Nous n'aimons rien,
C'eſt toûjours un bien.
La fureur & la rage
Sont nôtre partage.
Nous n'aimons rien
C'eſt toûjours un avantage.

Les Demons, & les Furies s'abîment.

SCENE TROISIE'ME.

DIDON, UNE MAGICIENNE.

UNE MAGICIENNE.

TOut répond à vos ſouhaits,
L'Enfer a remply vôtre attente,
Dans ce jour vous ſerez contente,
Vous joüirez d'une paix
Qui ne finira jamais.

DIDON.

Je ne me ſens pas plus tranquile,
Souvent les Demons ſont trompeurs,
Ils ne ſçauroient diſſiper mes frayeurs,
Et ce n'eſt qu'à l'Amour qu'il peut être facile
De raſſûrer les tendres cœurs.

Tu ne viens point, cher objet de ma flâme,
Rien ne peut égaler mon trouble & ma douleur,
Tout ce que l'Enfer a d'horreur
A passé dans mon ame.

LA MAGICIENNE.

J'ay besoin de vôtre secours,
Venez, Demons des airs, hâtez-vous de paroître,
Sous la figure des Amours,
Faites renaître
Dans le cœur de Didon le plus charmant espoir.
Que la frayeur en soit bannie
Par une douce harmonie,
Hâtez-vous de faire voir
De mes enchantements le merveilleux pouvoir.

La Magicienne se retire, le Ciel brille d'un nouvel éclat, l'on en voit sortir plusieurs petits Amours qui viennent danser au tour de DIDON, *en tenant des guirlandes de fleurs.*

SCENE QUATRIE'ME.

DIDON, *Troupe* D'ESPRITS *Aëriens transformez en Amours.*

LES AMOURS.

SOuvent vos craintes ſont vaines,
Tendres cœurs conſolez-vous;
Il n'eſt point de biens plus doux
Que ceux qui ſuivent les peines,
Souvent vos craintes ſont vaines,
Tendres cœurs conſolez-vous.

Les Amours reprennent le chemin des airs.

SCENE CINQUIE'ME.

DIDON, ANNE,

DIDON.

JE vous revois, ma Sœur, que venez-vous m'apprendre?

ANNE.

Ah! Princeſſe trop tendre,
Faut-il vous accabler d'une vive douleur!

DIDON,

Cruel Amour, est-ce là ce bonheur
Que je devois attendre?

Parlez, je tremble de frayeur;
Ne reverray-je plus le Heros que j'adore?
A-t'il perdu le jour?

ANNE.

Son lâche cœur respire encore,
Tremblez plûtôt pour son amour.
Ce Prince volage
Se prepare à quitter Carthage:
C'est tout ce que j'ay pû sçavoir.

DIDON.

Vous n'en dites que trop, ô Ciel! je suis trahie!
Ma Sœur il y va de ma vie,
Cherchez-moy cet Ingrat, je veux du moins le voir.
Si l'excés de mon desespoir
Ne peut toucher son cœur perfide,
Je me vangeray sur le mien
De la legereté du sien.

ANNE.

Ne suivez pas le transport qui vous guide,
Vangez-vous d'un Ingrat qui vient de vous trahir,
Mais pour se bien vanger, il ne faut pas mourir.

Il faut mourir pour un Amant fidele,
Il faut mourir plûtôt que de changer,
Mais pour un cœur qui veut se dégager,
Et qu'en vain l'on rappelle,
Il faut changer d'amour,
Plûtôt que de perdre le jour.

DIDON.

Ne cherchez point de remede à ma peine,
S'il n'a point de tendre retour,
Ma mort sera certaine.
Ma chere Sœur, pressez vos pas,
Sans luy je ne puis vivre;
Peignez luy, s'il se peut, les horreurs du trépas,
Où son inconstance me livre.

ANNE.

Ah! que ne puis-je adoucir vos ennuis;
Et vous rendre la paix que l'on vous a ravie.

DIDON.

O Dieux! je vois le Roy de Getulie,
Je veux l'éviter, si je puis.

SCENE SIXIE'ME.

IARBE, DIDON.

IARBE.

VOus me fuyez, perfide Reyne,
Vous avez oublié ce que j'ay fait pour vous,
Ingrate, Inhumaine,
Ne craignez-vous point mon couroux.

Vous pleurez devant moy, Cruelle,
Vous pleurez un volage Amant,
Et vôtre cœur ingrat refuse au plus fidele
Un soûpir seulement.

ENSEMBLE.

Ah ! que je ſuis à plaindre
De ne pouvoir éteindre
Une lâche ardeur,
Qui dévore mon cœur;
Ah ! que je ſuis à plaindre !

DIDON.

Je rougis quand je penſe à ce que je vous doy;
Vous n'avez que trop fait pour moy :
Mais la cruelle deſtinée
Ne rend pas vôtre ſort plus doux,
Et ſi ma raiſon eſt pour vous,
Mon foible cœur eſt toûjours pour Enée.

IARBE.

C'en eſt fait le dépit vient de briſer mes fers;
Je ſors, avec plaiſir, d'un funeſte eſclavage,
Et je ne me ſouviens des maux que j'ay ſoufferts,
Que pour vous haïr davantage.

Ah ! que je me ſens agité !
Malheureux, j'aime encor bien plus que je ne penſe !
Le ſeul garant de nôtre liberté,
Eſt la tranquile indifference.

Vaines fureurs, tranſports jaloux,
Helas ! de quoy me ſervez-vous ?
Je vous abandonnois mon ame,
Vous promettiez de me guerir,
Et loin d'éteindre ma flâme,
C'eſt elle qui vous fait mourir.

ENSEMBLE.

Chassez de vôtre cœur l'Amour qui le possede,
Ne voyez plus l'objet qui vous a sçû charmer,
Quand on veut cesser d'aimer,
L'absence est le plus sûr remede.

IARBE.

Ah ! quel remede affreux !
Cruelle, est il possible
Qu'à mes mortels ennuis vous soyez insensible?
Vous m'avez rendu malheureux.
Par une juste preference,
Souffrez du moins que je reste en ces lieux,
Peut-être que le temps, mes soins & ma constance
Vous feront oublier ce Rival odieux.

DIDON.

Non, Prince, il ne faut point que vôtre amour se flate,
Je vous plains, mais, helas!

IARBE.

Vous me plaignez, Ingrate,
Et cependant vous me laissez mourir,
Quand vous pouvez me secourir.

Faites quelque effort sur vous-même
Contre un Ingrat qui vous manque de foy?
Rien ne vous parle-t'il pour moy?
Ma douleur, mon amour extrême
Ne sçauroient-ils vous attendrir?
Ingrate, faut-il vous haïr,
Pour s'attirer vôtre tendresse?

DIDON.

De mon cœur ſuis-je la maîtreſſe?

Je n'eſpere aucun retour
Du Perfide qui m'abandonne,
Et malgré les conſeils que la raiſon me donne,
Je ne puis ſurmonter un malheureux amour.

Prince, n'augmentez plus mon trouble & vôtre peine,
Quittez ces lieux n'eſperez pas....

IARBE.

C'en eſt trop, Inhumaine,
Je ne reverray plus vos dangereux appas.

Vous m'ôtez toute eſperance
D'adoucir vôtre cruauté;
Mais, craignez la juſte vangeance
D'un amour irrité.

SCENE SEPTIE'ME.

DIDON.

TOut me trahit, tout m'eſt contraire,
Que vous me ſervez mal, mes yeux!
Vous inſpirez une amour trop ſincere
A ceux qui me ſont odieux;
Et vous n'avez plus l'art de plaire
A l'objet que j'aime le mieux.
Tout me trahit, tout m'eſt contraire,
Que vous me ſervez-mal, mes yeux!

SCENE HUITIE'ME.

DIDON, BARCE'E.

BARCE'E.

DE vôtre cœur moderez la triſteſſe,
Eſperez tout de vos attraits,
Enée & la Princeſſe
Sont dans vôtre Palais.

DIDON.

Quoy? ma Sœur le rameine,
Amour, vien renoüer ſa chaîne.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

*Le Théatre change, & represente un grand Salon orné de plusieurs figures, qui marquent les victoires que l'*AMOUR *a remporté.*

SCENE PREMIERE.

DIDON, ENE'E, ANNE, ACATE.

DIDON.

Est-ce comme un Amant qu'enfin je vous revois,
Ou comme un ennemy qui vient m'ôter la vie?
Ah! quand vous me l'aurez ravie,
Qui pourra vous aimer si tendrement que moy?

ENE'E.

Belle Princesse, je vous aime,
Mais nôtre amour, autrefois si charmant,
Fait mon plus grand tourment:
Je ne puis soulager vôtre douleur extrême.
Je suis contraint, par un ordre des Dieux,
De quitter ces aimables lieux.

DIDON.

O Ciel! ton excuse est nouvelle,
Les Dieux, vangeurs de l'infidelité,
Commandent-ils d'être infidele:
Je ne puis plus douter de ta legereté,
Acheve, Ingrat, dis-moy que le perfide Enée
Ne peut s'assujettir aux loix de l'Hymenée.

ENE'E.

Ne percez point mon cœur des plus funestes coups:
Mon sort me paroîtroit toûjours digne d'envie,
Si je pouvois vivre pour vous;
Mais le Destin veut que de l'Italie
Je fasse un empire puissant:
Et c'est en vain que l'Amour gemissant
Veut serrer le nœud qui nous lie.

DIDON.

Quand vous êtiez bien enflâmé,
Vous n'aviez de plaisir que celuy d'être aimé.
Quelle cruelle difference!
Qu'est devenuë une si tendre ardeur?
Vous me precipitez du faîte du bonheur
Dans un abîme de souffrance.

ENE'E.

Je ne merite pas vos pleurs.
Je sçavois bien que ma presence
Ne feroit qu'aigrir vos douleurs.

DIDON.

Je ne respire plus qu'une affreuse vangeance;
Crain tout de mon ressentiment.
Barbare, tu m'as fait une cruelle offense,
Et tu voulois partir secretement,
Sans songer que Didon, mourante, fugitive,
Pourroit de ton Rival devenir la captive.

Mais rien ne sçauroit te toucher.
Non, tu n'es point le Fils d'une tendre Déesse,
Mais bien plûtôt d'une tigresse,
Qui t'a nourri sur quelque affreux rocher.

ENE'E.

De moment en moment mon desespoir augmente,
Je me sens agité d'un tourment sans égal:
Quoy? faudra-t'il laisser la beauté qui m'enchante
Au pouvoir d'un Rival.

Importune raison, cesse de me contraindre,
Je ne sçaurois quitter de si charmants appas,
Laisse brûler un feu que tu ne peux éteindre,
Tu promets du secours que tu ne donne pas.
Importune raison cesse de me contraindre,
Je ne sçaurois quitter de si charmants appas.

C'en est fait, aimable Princesse,
Je demeure en ces lieux, je céde à la tendresse;
Mon cœur ne connoît plus d'autre Divinité,
Que vôtre beauté.

ENE'E & ANNE.

Vous triomphez, charmante Reyne,
Tout céde au pouvoir de vos yeux:
Malgré l'ordre des Dieux,
Vôtre Amant reprend sa chaîne.
Vous triomphez, charmante Reyne,
Tout céde au pouvoir de vos yeux.

TOUS TROIS.

Pour nous } vanger de cet ordre barbare
Pour vous }

Qui s'oppoſoit à { nos } desirs,
{ vos }

Que jamais rien ne { nous } ſepare!
{ vous }

Raſſemblons } pour toûjours l'Amour & les
Raſſemblez } Plaiſirs.

DIDON.

Allons, ma Sœur, allons ordonner qu'on apprête,
En l'honneur de l'Amour, la plus galante fête:
Il vient de combler mes vœux,
Il m'a rendu ce que j'aime,
Je dois prendre ſoin moy-même
De rendre l'appareil pompeux.

SCENE SECONDE.

ENE'E, ACATE.

ACATE.

VOus m'aviez commandé d'aller en diligence
Faire preparer vos vaiſſeaux,
Et dans le moment que j'y penſe,
Vous formez des deſſeins nouveaux.

Vous deviez n'écoûter que les Dieux & la gloire:
Que ſont-ils devenus tous ces beaux ſentiments?
L'Amour dans vôtre cœur remporte la victoire,
Et vous ne ſuivez plus que ſes doux mouvements.

ENE'E.

Lorſque Mercure, au milieu d'un nüage,
M'a commandé d'abandonner Carthage,
Suivant l'ordre des Dieux, & du fatal Deſtin,
J'étois prêt d'obeïr, mais la Reyne trop tendre,
Au Temple de Junon ſe laſſant de m'attendre,
A penetré mon deſſein.
Et m'a fait menacer d'un deſeſpoir funeſte.
Tu viens d'être témoin du reſte.

ACATE.

Quoy ? vous l'épouserez enfin
Malgré la suprême puissance.

ENE'E.

Par cet ordre plein de rigueur,
Peut-être que le Ciel veut éprouver mon cœur:
Il pourroit s'offenser de mon obeïssance,
Nous devons à Didon trop de reconnoissance,
Ses bontez ont toûjours prevenu nos souhaits,
Pourrions-nous la trahir aprés tant de bienfaits.

SCENE TROISIE'ME.

ENE'E, DIDON, ANNE, ACATE, BARCE'E, LES JEUX, LES PLAISIRS, *Troupe* DE CARTHAGINOIS.

DIDON.

VEnez, charmants Plaisirs, il faut que tout ressente,
Dans ces aimables lieux le pouvoir qui m'enchante.

ENE'E & DIDON.

Pour celebrer cet heureux jour,
Chantez le pouvoir de l'Amour.

UN PLAISIR.

D'un tendre amour on ne peut se deffendre,
Les plus grands cœurs sont contraints de se rendre.

LE CHŒUR.

D'un tendre amour on ne peut se deffendre,
Les plus grands cœurs sont contraints de se rendre.

UN PLAISIR.

En vain l'on croit pouvoir s'en garantir ;
En s'opposant à sa naissante flâme,
Dés qu'il commence à se faire sentir,
On ne sçauroit le chasser de son ame.

LE CHŒUR.

D'un tendre amour on ne peut se deffendre,
Les plus grands cœurs sont contraints de se rendre.

UN PLAISIR.

Si la raison, aprés mille combats,
Dans nôtre cœur nous paroît la plus forte,
Lorsqu'on revoit un objet plein d'appas,
Un doux penchant sur le devoir l'emporte.

LE CHŒUR.

D'un tendre amour on ne peut se deffendre,
Les plus grands cœurs sont contraints de se rendre.

UN PLAISIR.

L'amour est fait pour l'aimable jeunesse,
Ah! qu'il est doux de sentir sa tendresse!

LE CHŒUR.

L'amour est fait pour l'aimable jeunesse,
Ah! qu'il est doux de sentir sa tendresse!

UN PLAISIR.

Engageons-nous, formons d'aimables nœuds,
Dans le bel âge, où l'on est fait pour plaire,
N'attendons pas à ce temps malheureux,
Où l'on ressent ce qu'on n'inspire guere.

LE CHŒUR.

L'amour est fait pour l'aimable jeunesse,
Ah! qu'il est doux de sentir sa tendresse!

UN PLAISIR.

Pour s'enflâmer le mal est-il si grand?
Dans ces beaux jours peut-on n'être pas tendre?
L'honneur d'avoir un cœur indifferent,
Ne vaut jamais tous les soins qu'il faut prendre.

LE CHŒUR.

L'amour est fait pour l'aimable jeunesse,
Ah! qu'il est doux de sentir sa tendresse!

LE CHŒUR.

Regnez, charmant Heros, dans un si beau sejour,
Faites vous redouter sur la terre, & sur l'onde;
Donnez des loix à tout le monde,
N'en recevez jamais que de l'Amour.

Les Plaisirs sont interrompus, par un grand bruit de tonnerre, le Ciel se couvre de nuages épais.

DIDON.

Ah! quel surprenant orage?
Cessez, cessez vos concerts;
Quel bruit affreux se répand dans les airs,
Quel funeste presage!
Cessez, cessez vos concerts.

LE CHŒUR.

Dieux! quels éclats de tonnerre!
Quel épouvantable fracas!
Sous nos timides pas
Nous sentons trembler la terre.

DIDON.

Le Ciel est en courroux,
Sauvons-nous, sauvons-nous.

LE CHŒUR.

Sauvons-nous, sauvons-nous

DIDON *se retire avec toute sa Cour*, ENE'E *le voulant suivre est arrêté par* MERCURE.

SCENE QUATRIE'ME.

MERCURE, ENE'E.

ENE'E.

LE plus beau jour se change en une nuit obscure.

MERCURE.

Arrête, & reconnoi Mercure.
De la part du Maître des Dieux,
Je viens encor te faire entendre,
Qu'il faut dans ce moment que tu quitte ces lieux.
Ou bien tu dois t'attendre
De recevoir le prix de ta temerité:
Va, sauve-toy durant l'obscurité.

SCENE CINQUIE'ME.

ENE'E.

INfortuné, que dois-je faire?
Je ne vois rien qui ne me desespere!
Helas! faut-il quitter un sejour si charmant?
Ne sçaurois-je des Dieux appaiser la colere,
Qu'en perdant la Beauté que j'aime tendrement?

Je mourray, si je l'abandonne.
Le plus cruel trépas me paroît moins affreux.
Non, je ne puis rompre de si beaux nœuds.
Ne partons point, mais le Ciel me l'ordonne;
Et toy, ma gloire, tu le veux.

Ah! je succombe à ma douleur extrême.
Reservez, Puissants Dieux,
Pour les ambitieux,
La grandeur suprême,
Et me laissez ce que j'aime:
Je fais tout mon bonheur
De regner dans son cœur.

Les éclairs redoublent, le Palais paroît tout en feu.

O! Ciel impitoyable,
Vous n'êtes point touché de mon sort déplorable.
Quel déluge de feu tombe sur ce Palais?
Dieux vous voulez ma mort, vous serez satisfaits.

SCENE SIXIE'ME.

ENE'E, ACATE.

ACATE.

JE vous retrouve, enfin ma crainte eſt vaine.
Que ces horribles feux m'ont fait trembler pour vous.
Ah! croyez-moy, partez, que rien ne vous retienne.
Appaiſez des Dieux le couroux.

ENSEMBLE.

ENE'E. Il faut mourir
ACATE. Il faut partir } pour ſatisfaire
A cette loy ſevere.
ENE'E. Je ne pourray
ACATE. Vous ne pourrez } ſouffrir le jour,
ENE'E. Loin de l'objet de mon
ACATE. Si vous n'immolez vôtre } amour.

ACATE.

Fuyez malgré l'amour, fuyez malgré vous-même;
Ne tardez pas un moment.

ENE'E.

Fuyons malgré l'amour, fuyons malgré nous-même.
Ne tardons pas un moment:
Helas! quand on fuit ce qu'on aime,
Que l'on fuit lentement!

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Théatre change, & represente les Jardins du Palais de DIDON, *& la Mer dans l'éloignement.*

SCENE PREMIERE.

DIDON, BARCE'E.

DIDON.

LE Soleil est vainqueur de l'ombre;
Il reprend sa vive clarté;
Mais mon cœur amoureux est toûjours triste & sombre,
Loin du Heros charmant dont il est enchanté:
Helas! cruel Amour, le funeste ravage
Que tu fais dans les tendres cœurs.
Nos soûpirs & nos pleurs
Durent bien davantage
Que le plus grand orage.

Où mon Amant s'eſt-il pû retirer,
Lorſqu'un tonnerre affreux a troublé nôtre fête?
Ah! ſi les Dieux vouloient nous ſeparer,
Devoient-ils épargner ma tête?

BARCE'.

Vous cherchez ce Prince amoureux,
Sans doute il vous cherche de même.
L'orage a fait ceſſer les jeux
Avec un deſordre extrême;
Mais rien ne peut plus les troubler:
Ils vont ſe raſſembler.
Des Nymphes de ces lieux, une troupe s'avance,
Pour charmer vôtre impatience,
Voyez leurs innocents plaiſirs:
Je vais chercher l'objet de vos deſirs.

SCENE SECONDE.

DIDON, *Troupe* DE NYMPHES.

UNE NYMPHE.

L'Orage ceſſe,
Que l'on ſe preſſe
De profiter d'un temps ſi beau.
Tout brille d'un éclat nouveau.
Ces lieux ont repris leurs charmes,
L'aimable flambeau du jour
A fait ceſſer nos allarmes;
Et ce n'eſt plus que l'amour,
Qui peut nous coûter des larmes.

UNE

UNE NYMPHE.

Que l'amour a d'appas,
Pourquoy s'en deffendre ?
Qui craint d'être tendre,
Ne le connoît pas.

UNE NYMPHE & LE CHŒUR.

La beauté, l'aimable jeuneſſe,
L'éclat pompeux des grandeurs,
Sans l'amour, & ſans la tendreſſe,
Ne contentent pas les cœurs.

UNE NYMPHE & LE CHŒUR.

Que d'un cœur tendre & fidele,
Le bonheur ſeroit charmant,
Si d'une abſence cruelle,
Il ignoroit le tourment?

UNE NYMPHE & LE CHŒUR.

Eloigné de ce qu'on aime,
On eſt flaté par l'eſpoir,
Et le plaiſir eſt extrême,
Quand on vient à ſe revoir.

DIDON.

Mon inquiétude eſt mortelle:
Je ne ſuis point ſenſible à vos jeux les plus doux,
Allez, Nymphes, retirez-vous:
Je vois ma Sœur, qu'on me laiſſe avec elle.

SCENE TROISIE'ME.

DIDON, ANNE.

ANNE.

VOus ignorez encor la grandeur de vos maux,
Enée eſt un ingrat, pour jamais il vous quitte;
C'eſt en vain qu'on voudroit s'oppoſer à ſa fuite,
Il eſt monté ſur ſes vaiſſeaux.

DIDON.

Ah! quel ſanglant outrage!
Courons au rivage:
Si mes cris, mes triſtes ſanglots
Ne peuvent arrêter ce Cruel, ce Volage,
Précipitons-nous dans les flots.
Courons au rivage.

ANNE.

Voulez-vous des Troyens attirer les mépris?
Ciel! quel abaiſſement pour une grande Reyne?

DIDON.

Faut-il qu'une mort inhumaine
De mes bienfaits soit le prix ?
Qu'on fasse des Troyens un horrible carnage,
Hâtez-vous de servir ma rage :
Bien-tôt les vents furieux
Vont dérober leurs vaisseaux à mes yeux.

ANNE.

Au nom des Dieux que vôtre trouble cesse,
Prenez soin de vos jours.

DIDON.

Pour ramener l'Ingrat qui trahit ma tendresse,
Employons de nouveaux secours.

Allez tout preparer pour faire un sacrifice,
Ma Sœur, rassemblez promtement
Ce qui peut nous rester de ce perfide Amant,
Pour l'offrir à l'enfer, & le rendre propice.
Allez, allez, ne tardez pas,
Je vais suivre vos pas.

SCENE QUATRIE'ME.

DIDON.

TU me fuis, Inconſtant, dis-moy quelle eſt ta rage ?
L'affreux hyver ne ſçauroit t'arrêter ;
Et pour toy mon amour eſt plus à redouter
Qu'un funeſte naufrage.

Tous ces flots en courroux me font trembler d'effroy :
Ils te puniront de ton crime,
De ton ambition tu ſeras la victime,
Tandis que je mourray pour toy.

Ingrat, prends pitié de toy-même ;
Differe ton départ, du moins pour quelques jours :
Ne te ſouvient-il plus de nos tendres amours?
Non, tu n'es point ſenſible à ma douleur extrême :
Traître, tu prends plaiſir à voir
Mon cruel deſeſpoir.
La plus implacable furie
Arracha de ton cœur
Ce qu'il avoit pour moy d'ardeur,
Et t'inſpira toute ſa barbarie.

Mais le Ciel est touché de mes gemissements :
On entend dans les airs d'horribles sifflements,
La foudre, la tempête,
Eclatent sur ta tête.
Tu vas perir, ah ! quel abîme affreux !
Tu ne peux éviter tant d'écüeils dangereux.

Dieux ! c'est trop-tôt punir sa perfidie :
Attends, cruelle mort,
A terminer son sort,
Qu'il ait appris que j'ay perdu la vie.
Dans un desespoir si pressant,
L'Ingrat ne doit plus guere attendre ;
Du même fer, dont il m'a fait present ;
Je puniray mon cœur d'avoir été trop tendre.

Mais le secours de ma fureur,
N'est pas un secours necessaire.
Je perds un Inconstant qui seul pouvoit me plaire ;
C'est trop de ma vive douleur,
Pour me priver de la lumiere.

Elle tombe évanoüie.

SCENE CINQUIE'ME.

DIDON *évanoüie*, L'OMBRE DE SICHE'E.

L'OMBRE.

APrés avoir trahi tes ſerments, & ta foy;
Peux-tu ſouffrir le jour, malheureuſe Princeſſe?
Une Infidele comme toy,
Me vange de ta foibleſſe.
Vien cacher pour jamais, dans l'horreur du tombeau,
La honte d'un hymen que tu croyois ſi beau.

DIDON *revient de ſon évanoüiſſement.*

DIDON.

Que vois-je! quel phantôme à mes yeux ſe preſente?
Ah! je frémis d'horreur & d'épouvante.

L'OMBRE *diſparoît.*

SCENE DERNIERE.

DIDON.

UN genereux trépas, dans ce fatal moment,
Peut m'affranchir d'une peine cruelle ;
Malheureuse Didon, pour finir ton tourment,
Meurs, l'Ombre de Sichée est icy qui t'appelle.
Les enfers n'ont ils pas prédit ton triste sort:
Tu les entends, enfin, cette paisible vie,
Qui n'est point sujette à l'envie,
Est le repos qui suit la mort.

Terminons des jours déplorables;
Mourons, puisqu'on me laisse en proye à ma fureur,
Ne perdons pas ces moments favorables:
L'Ingrat qui trahit mon ardeur,
Vient d'échaper à ma rage.
Déchirons ce funeste gage
D'un Amant parjure & trompeur;
Perçons du moins son image,
Puisqu'elle est encor dans mon cœur.

DIDON *déchire la robe qu'*ENE'E *luy avoit donnée, & se frape d'un poignard qu'elle portoit toûjours, parce qu'il venoit de luy.*

Traître, reconnois ton ouvrage ;
Vois ce coup inhumain :
Il part de ta cruelle main,
Pour contenter ta barbarie,
Ce n'étoit pas assez de mes vives douleurs ;
Il falloit m'arracher la vie.
Soule toy de mon sang, ah ! c'en est fait je meurs.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

MEDÉE

MEDEE

MEDE'E,

TRAGEDIE

Representée par l'Academie Royale de Musique l'An 1694.

Les Paroles de M. T. Corneille,

&

La Musique de Mr Charpentier.

XXXI. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VICTOIRE.

BELLONE.

LA GLOIRE.

Chœurs des Habitants des environs de la Seine.

Chœurs de Bergers Heroïques.

PROLOGUE.

Le Théatre repreſente un lieu ruſtique, embelly par la nature de rochers & de caſcades.

UN CHEF D'HABITANTS.

LOuis eſt triomphant, tout céde à ſa puiſſance,
La Victoire en tous lieux, fait réverer ſes loix.
Pour la voir avec nous toûjours d'intelligence,
Rendons-luy des honneurs dignes de ſa preſence.
Rendons-luy des honneurs dignes des grands exploits,
Qui conſacrent le Nom du plus puiſſant des Roys.

CHŒURS D'HABITANTS & DE BERGERS *Heroïques.*

Louis est triomphant, tout céde à sa puissance,
La Victoire en tous lieux, fait réverer ses loix.
Pour la voir avec nous toûjours d'intelligence,
Rendons-luy des honneurs dignes de sa presence.
Rendons-luy des honneurs dignes des grands exploits,
Qui consacrent le Nom du plus puissant des Roys.

Deux BERGERS *&* *un* HABITANT.

Paroissez, charmante Victoire,
Hâtez-vous, venez, descendez.
Amenez-nous Bellone, amenez-nous la Gloire,
Par qui vos soins pour nous sont si bien secondez.
Paroissez, charmante Victoire,
Hâtez-vous, venez, descendez.

LE CHŒUR.

Paroissez, charmante Victoire,
Hâtez-vous, venez descendez.

Les deux BERGERS *&* L'HABITANT.

Ce nüage brillant nous donne lieu de croire
Que vous nous entendez.

LE CHŒUR.

Paroiſſez, charmante Victoire;
Hâtez-vous, venez, deſcendez.

On entend une Symphonie, pendant laquelle il paroît un tourbillon de nüages qui deſcend, & en s'ouvrant fait paroître le Palais de la VICTOIRE, *qui s'avance, & occupe tout le Theatre; & au milieu du Palais, ſont* LA GLOIRE, LA VICTOIRE *&* BELLONE.

LA VICTOIRE.

Le Ciel dans vos vœux s'intereſſe;
Depuis long-temps la France eſt mon ſejour.
Attachée au Heros, qui pour elle ſans ceſſe
Fait agir ſa haute ſageſſe,
Je ſens pour luy de jour en jour,
En redoublant mes ſoins, redoubler mon amour.
Ne craignez pas que la Victoire
Favoriſe jamais les jaloux de ſa gloire.
Ils ne cherchent à triompher,
Qu'afin de prolonger la guerre.
Louis combat pour l'étouffer,
Et rendre le calme à la terre.

LE CHŒUR.

Ils ne cherchent à triompher,
Qu'afin de prolonger la guerre.
Louis combat pour l'étouffer,
Et rendre le calme à la terre.

BELLONE.

Vous resistez en vain, tremblez fiers ennemis,
Au grand Roy que je sers, je vous rendray soûmis.
Chez vous plus que jamais, par l'effroy de ses armes,
Je porteray les plus rudes allarmes:
Et mille triomphes divers,
Feront de son grand nom retentir l'univers.

LE CHŒUR.

Par mille triomphes divers,
Faisons de son grand Nom retentir l'univers.

LA GLOIRE.

Pour seconder vos soins, laissez faire la Gloire,
Ce Heros me cherit, & je l'aimay toûjours.
On verra durer nos amours,
Quand même il n'aura plus besoin de la Victoire
Non, non, ses ennemis jaloux,
Ne pourront jamais rien contre des nœuds si doux.

LE CHŒUR.

Non, non, ſes ennemis jaloux
Ne pourront jamais rien contre des nœuds ſi doux.

LA VICTOIRE.

Le bruit des tambours, des trompetes,
Ne viendra plus troubler vos jeux,
Bergers, reprenez vos muſettes,
Chantez l'Amour, chantez ſes feux,
La guerre, & ſes dangers affreux
N'approchent point de vos douces retraites:
Le plus grand des Heros, vous y fait vivre heureux.
Il vaincra tant de fois ſur la terre, & ſur l'onde,
Que ſes ennemis terraſſez,
Malgré tous leurs projets ſeront enfin forcez,
De ſouffrir le repos qu'il veut donner au monde.

LE CHŒUR.

Il vaincra tant de fois, ſur la terre, & ſur l'onde,
Que ſes ennemis terraſſez,
Malgré tous leurs projets ſeront enfin forcez
De ſouffrir le repos qu'il veut donner au monde.

UN BERGER.

Dans le bel âge,
Si l'on n'eſt volage,
Les tendres cœurs
Goûtent peu de douceurs.
L'ardeur d'une flâme conſtante
Eſt bien-tôt languiſſante,
Veut-on d'agréables amours?
Il faut changer toûjours.
Dans le bel âge,
Si l'on n'eſt volage,
Les tendres cœurs
Goûtent peu de douceurs.

DEUX BERGERES.

Voir nos moutons dans la verte prairie,
Bondir ſur l'herbette fleurie,
Sans craindre la fureur des loups,
C'eſt pour nous un plaiſir extrême;
Mais voir ſouvent ce que l'on aime,
C'eſt encore un plaiſir plus doux.

LE CHŒUR.

Le bruit des tambours, des trompettes,
Ne viendra plus troubler nos jeux.
Prenons nos pipeaux, nos muſettes,
Chantons l'Amour, chantons ſes feux.
La guerre & ſes dangers affreux,
N'approchent point de nos douces retraites:
Le plus grand des Heros nous y fait vivre heureux.

Il vaincra tant de fois, sur la terre, & sur l'onde,
Que ses ennemis terrassez,
Malgré tous leurs projets, seront enfin forcez,
De souffrir le repos qu'il veut donner au monde.

Le Palais s'en retourne d'où il est venu, le tourbillon se renferme, & remonte au Ciel.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

CREON, *Roy de Corinthe.*
CREUSE, *Fille de Creon.*
MEDE'E, *Princeſſe de Colchos.*
JASON, *Prince de Theſſalie.*
ORONTE, *Prince d'Argos.*
ARCAS, *Confident de Jaſon.*
NERINE, *Confidente de Medée.*
CLEONE, *Confidente de Créüſe.*
Troupe de Corinthiens.
Troupe d'Argiens.
Un petit Argien, deguiſé en Amour.
Troupe de Captifs de l'Amour.
Troupe de Demons.

MEDE'E,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repreſente une Place publique, ornée d'un Arc de Triomphe, de Statuës, & de Trophées ſur des pied-deſtaux.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, NERINE.

MEDE'E.

POur flater mes ennuis, que ne puis-je te croire ?
Tout le voudroit mon repos, & ma gloire ;
Mais en vain à douter je trouve des appas,
Jaſon eſt un ingrat, Jaſon eſt un parjure ;
L'amour que j'ay pour luy me le dit, m'en aſſûre,
Et l'amour ne ſe trompe pas.

NERINE.

Un mouvement jaloux vous le peint infidele;
Mais d'injuſtes ſoupçons troublent vôtre repos;
Créuſe eſt deſtinée au Souverain d'Argos.
Sur quel eſpoir Jaſon brûleroit-il pour elle?

MEDE'E.

Je ſçay qu'Oronte eſt prêt d'arriver en ces lieux;
Il vient remply d'un eſpoir glorieux:
Mais à le recevoir ſi Corinthe s'apprête,
Ce n'eſt point ſon hymen qui le fait ſouhaiter.
Il s'éleve contr'elle une affreuſe tempête,
Son ſecours la peut écarter.

NERINE.

Acaſte contre vous arme la Theſſalie;
La cruelle mort de Pelie
Vous rend l'objet de ſa fureur.
Si Creon ne vous abandonne,
De la guerre en ces lieux il va porter l'horreur;
Et lorſqu'en ce peril, comme l'amour l'ordonne,
Jaſon veut de Créuſe acquerir la faveur,
Faut-il que ce ſoin vous étonne?

MEDE'E.

Qu'il ſoit abandonné de Créuſe, & du Roy;
S'il luy faut un appuy, ne l'a-t'il pas en moy?
Quand de Colchos il prit la fuite,
Maître de la riche toiſon,
Mon Pere eût beau s'armer contre ma trahiſon,
Quel fût l'effet de ſa pourſuite?

NERINE.

Quoy, vous resoudre à fuir toûjours?

MEDE'E.

La fuite, l'exil, la mort même,
Tout est doux avec ce qu'on aime.

NERINE.

Jason, pour vos enfants, cherche icy du secours.

MEDE'E.

Qu'il le cherche, mais qu'il me craigne.
Un Dragon assoupy, de fiers Taureaux domtez,
Ont, à ses yeux, suivy mes volontez.
S'il me vole son cœur, si la Princesse y regne,
De plus grands efforts feront voir,
Ce qu'est Medée, & son pouvoir.

NERINE.

Forcez vos ennuis au silence,
Un couroux violent ne doit jamais parler.
On perd la plus sûre vangeance,
Si l'on ne sçait dissimuler.

ENSEMBLE.

Forçons nos } ennuis au silence,
Forcez vos }
Un couroux violent ne doit jamais parler.
On perd la plus sûre vangeance,
Si l'on ne sçait dissimuler.

SCENE SECONDE.

MEDE'E, JASON, NERINE, ARCAS.

MEDE'E.

D'Où vous vient cet air ſombre, & qu'allez-vous m'apprendre?
Creon nous voudroit-il bannir de ſes Etats?

JASON

Creon redoute Acaſte, & ne s'explique pas;
Mais contre nous, quoy qu'on puiſſe entreprendre,
Du moins, pour nos enfants, j'ay ſçû fléchir les Dieux.
S'il faut d'un fier deſtin ſuivre la loy cruelle,
Ils trouveront un azile en ces lieux;
La Princeſſe les doit retenir auprés d'elle.

MEDE'E.

C'eſt être genereuſe.

JASON.

Elle me laiſſe voir
Que nous pouvons eſperer davantage.
Sur ſon Pere elle a tout pouvoir,
Et j'attends tout du zele, où ſa bonté l'engage.

MEDE'E.

L'ardeur que vous montrez à luy faire la cour.

JASON.

Ignorez-vous d'un pere où va le tendre amour?

MEDE'E.

Pour nous la rendre favorable,
Vos soins trop assidus devroient vous allarmer;
Une douce habitude est facile à former;
Et voir souvent ce qui paroît aimable,
C'est flater le penchât qui nous porte à l'aimer;

JASON.

Quoy, vous me soupçonnez?

MEDE'E.

Jason doit me connoître;
Il me coûte assez cher pour ne le perdre pas.

JASON.

Ah! que me dites-vous?

MEDE'E.

Ce que je crains.

JASON.

Helas!
Que ne puis-je faire paroître
Ce que mon cœur pour vous sera jusqu'au trépas!

ENSEMBLE.

Que de tristes soucis, malgré ses doux appas;
Dans un cœur bien touché, l'injuste amour fait naître!

MEDE'E.

De trop cuisants remords accablent les ingrats;
Jason ne le voudra pas être.

JASON.

Quittez ces détours superflus.
Pour m'assûrer du Roy je voyois la Princesse.
Mais si c'est un soin qui vous blesse,
Parlez, je ne la verray plus.

MEDE'E.

Non, Jason, cherchez à luy plaire.
Dans les rigueurs d'un sort trop inhumain,
Son secours nous est necessaire.

JASON.

Pour nous le rendre plus certain,
Diray-je ce qu'il faudroit faire?
Cette robe superbe, où par tout nous voyons
Du Soleil vôtre ayeul éclater les rayons,
Par son brillant, a touché son envie,
Ses yeux m'en ont paru surpris.
Nous verrions sa faveur d'un promt effet suivie,
Si de ses soins vous en faisiez le prix.

MEDE'E.

Vous le voulez, je la donne sans peine;
Mais du Ciel irrité quel que soit le courroux,
Songez que si je puis me répondre de vous,
Je n'ay point à craindre sa haine.

SCENE

SCENE TROISIE'ME.

JASON, ARCAS.

JASON.

QUe je ſerois heureux, ſi j'étois moins aimé!
Medée, avec ardeur, dans mon ſort s'intereſſe,
Je luy dois toute ma tendreſſe;
D'une autre, cependant je me trouve charmé,
Et malgré moy j'adore la Princeſſe.
Que je ſerois heureux, ſi j'étois moins aimé!

ARCAS.

Si vous l'abandonnez, ſongez-vous à la rage,
Où la mettra ſon deſeſpoir?

JASON.

Je ſçay la grandeur de l'outrage,
Je manque à la foy qui m'engage,
Et vois tout ce que je dois voir;
Mais un fier aſcendant aſſervit mon courage.
En vain je cherche à n'y point conſentir;
Des grandes paſſions c'eſt le ſort qui décide.
Je rougis, je me hais d'être ingrat & perfide,
Et je ne puis m'en garentir.

ARCAS.

Dans ce que peut Medée, oſeray-je vous dire
Que vous ne ſçauriez trop redourer ſon courroux?
Si ſur vôtre ame encor la gloire a quelque empire,
Voyez ce qu'elle veut de vous.

JASON.

Que me peut demander la Gloire,
Quand l'Amour s'eſt rendu le maître de mon cœur ?
Dans le triſte combat, où, ſi j'oſe la croire,
L'avantage cruel de demeurer vainqueur,
Doit me coûter tout mon bonheur.

Que me peut demander la Gloire ?
Si je traite Medée avec trop de rigueur,
Un objet tout charmant trouve de la douceur
A me céder une illuſtre victoire :
Je touche au doux moment d'en être poſſeſſeur.
Serments de ma premiere ardeur,
Devoirs que je trahis, ſortez de ma memoire,
Et ne m'oppoſez plus vos chimeres d'honneur.

Que me peut demander la Gloire,
Quand l'Amour s'eſt rendu le maître de mon cœur ?

CHŒUR DE CORINTHIENS
qu'on ne voit pas.

Diſparoiſſez, inquietes allarmes,
Vaines terreurs, fuyez, éloignez-vous.
Le ſecours d'un Heros vient ſe joindre à nos armes,
Nos plus fiers ennemis trembleront devant nous.
Diſparoiſſez, inquietes allarmes,
Vaines terreurs, fuyez, éloignez-vous.

SCENE QUATRIE'ME.

CREON, JASON, ARCAS,
Suite de CREON.

CREON.

L'Allegresse en ces lieux, ne peut être plus grande....
Mon peuple voit Oronte, & son secours promis
Doit étonner nos ennemis.
Rendons-luy les honneurs, que son rang nous demande.

SCENE CINQUIE'ME.

CREON, JASON, ORONTE,
Suite de CREON *&* D'ORONTE.

ORONTE.

SEigneur, la Thessalie attaquant vos Etats;
Pour vous de mon secours je craindrois la foiblesse,
Si ma seule valeur repondoit de mon bras.
Mais, quand pour meriter les vœux de la Princesse,
L'honneur de la servir m'attire en vôtre Cour,
J'ose tout esperer de l'ardeur qui me presse.
Que ne peut point un cœur animé par l'Amour?

CREON.

Prince, je ſçay que l'Amour a des charmes,
Qui ſont les ſoins des jeunes cœurs;
Mais la guerre aujourd'huy, par ſes triſtes allarmes,
En doit ſuſpendre les douceurs.
Vous brûlez pour ma fille, avant qu'elle ſe donne,
Il faut affermir ma couronne:
Jaſon la ſoûtiendra, ſi vous le ſecondez.

ORONTE.

Aprés l'heureux ſuccés de la Toiſon conquiſe,
Sa valeur dans cette entrepriſe,
Aſſûre les exploits que vous en attendez.

JASON.

Les vôtres ſont certains, un grand prix vous anime,
Et rien n'eſt impoſſible à qui peut l'acquerir.

CREON.

Voyez nos peuples accourir,
Et ſouffrez que leur joye auprés de vous s'exprime.

SCENE SIXIE'ME.

CREON, JASON, ORONTE, *Troupe* DE CORINTHIENS & D'ARGIENS.

UN CORINTHIEN *à* ORONTE.

COurez aux champs de Mars, volez, jeune Heros.
Ouvrez-nous le chemin qui conduit à la gloire.
Nos cœurs ont trop languy, dans le sein du repos :
Pour nous meiner à la victoire,
Courez aux champs de Mars, volez, jeune Heros.

CHŒUR DE CORINTHIENS.

Courez aux champs de Mars, volez, jeune Heros.
Ouvrez-nous le chemin qui conduit à la gloire.
Nos cœurs ont trop languy, dans le sein du repos :
Pour nous meiner à la victoire,
Courez aux champs de Mars, volez, jeune Heros.

ORONTE.

Courons, volons d'un courage intrepide,
Sur la foy de l'amour, affrontons les hazards :
Ce Dieu peut tout; puisqu'il nous sert de guide,
La Victoire en tous lieux suivra nos étendards.

Les Corinthiens font un essay de lutte. Les Argiens font une danse galante.

Un CORINTHIEN *& un* ARGIEN.

Quel bonheur suit la tendresse!
Heureux l'Amant qui l'obtient!
Quelque desir qui le presse,
Dans l'espoir qu'il entretient;
L'amour n'a point de foiblesse,
Quand la gloire le soûtient.

C'est un charmant avantage,
Que l'heureux nom de vainqueur;
Mais le plus noble courage
N'en goûte bien la douceur,
Que lorsque l'Amour l'engage
A la conquête d'un cœur.

CHŒUR DE CORINTHIENS & D'ARGIENS.

Que d'épais bataillons sur nos rives descendent.
A nos vaillants efforts il faudra qu'ils se rendent,
Unissons nous en ce grand jour,
La Gloire, & l'Amour le demandent.
Unissons-nous en ce grand jour,
Nous ferons triompher, & la Gloire, & l'Amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre represente un Vestibule, orné d'un grand Portique.

SCENE PREMIERE.

CREON, MEDE'E, NERINE.

CREON.

IL est temps de parler sans feindre.
Acaste vous poursuit, vous n'avez rien à craindre;
Sur quelqu'espoir qu'il forme ses desseins,
Tombe sur Corinthe la foudre,
Plûtôt qu'on puisse me resoudre
A vous livrer entre ses mains!

MEDE'E.

Seigneur, une bonté si grande,
Marque le cœur d'un veritable Roy.

CREON.

Lorsque pour vous je fais ce que je doy ?
A vôtre tour, la justice demande
Que vous fassiez quelque chose pour moy.
A vous voir dans ma Cour, mon peuple s'inquiete.
Il craint ce qu'avec vous vous traînez de malheurs,
Et que ma complaisance à vous donner retraite,
Ne luy soit un sujet de pleurs.
Pour le guerrir de ses allarmes,
Allez attendre en d'autres lieux,
Pendant le tumulte des armes,
Ce que de nos destins ordonneront les Dieux.
A vos enfants je veux servir de pere;
Pour eux, puisque je l'ay promis,
Je combattray vos ennemis,
C'est plus que je ne devrois faire.

MEDE'E.

Sans m'étonner, j'écoûte mon Arrest.
Quels que soient les ennuis, où mon destin me livre,
Jason à partir est-il prêt ?
Je fais tout mon bonheur du plaisir de le suivre.

CREON.

Pour ne vous pas livrer, j'expose mes Etats
Aux malheurs que la guerre attire,
Et pour deffendre cet empire,
Jason voudroit nous refuser son bras ?
Me ravir ce Heros, c'est m'ôter la victoire;

MEDE'E.

Me separer de luy, c'est me priver du jour.

CREON.

S'il m'ose abandonner, que deviendra sa gloire?

MEDE'E.

S'il m'ose abandonner, que devient son amour?

ENSEMBLE.

S'il m'ose abandõner { que deviendra sa gloire ? / que devient son amour?

CREON.

Par une lâcheté, voulez-vous qu'il terniſſe
L'éclat des grands exploits qui le font redouter ?

MEDE'E.

Ses exploits sont fameux, mais rendez-moy justice.
Si malgré les perils qu'il falloit surmonter,
La Toison emportée a fait voir son courage,
A qui doit-il cet avantage ?

CREON.

Je veux que ce qui rend son nom si glorieux,
De vos enchantements soit l'effet admirable,
Ignorez-vous qu'un murmure odieux
Vous fait par tout croire coupable?

MEDE'E.

Doit-on m'imputer des forfaits,
Sans voir pour qui je les ay faits?
Vos reproches, Seigneur, ne sont pas legitimes;
Si pour Jason je me suis tout permis,
Puisque luy seul a joüy de mes crimes,
C'est luy seul qui les a commis.

CREON.

En vain sur ce Heros vous rejettez la haine;
Qui ne doit tomber que sur vous.
Du pouvoir de vôtre art, peut-être, est-on jaloux,
Mais enfin mes sujets vous souffrent avec peine.
Pressé par eux, pour sortir de ma Cour,
Je ne puis vous donner que le reste du jour.

MEDE'E.

Ay-je donc merité cette rigueur extrême?
On me chasse, on m'exile, on m'arrache à moy-même.

CREON.

Faisons taire les mécontents.
Quand on entend gronder l'orage;
C'est être sage,
Que de céder au temps.
Faisons taire les mécontents.

SCENE SECONDE.

CREON, MEDE'E, CRE'USE, CLEONE.

MEDE'E.

PRinceſſe, c'eſt ſur vous que mon eſpoir ſe fonde.
Le deſtin de Medée eſt d'être vagabonde.
Prête à m'éloigner de ces lieux,
Je laiſſe entre vos mains ce que j'aime le mieux.
Je ſçay qu'une pitié ſincere
Pour mes enfants a touché vôtre cœur ;
Prenez-en quelque ſoin, & ſouffrez qu'une mere,
Au moins dans ſon exil, goûte cette douceur.
Ce ſera pour mes vœux une grande victoire,
Si de mon triſte ſort le Ciel leur fait raiſon.
Je ne vous dis rien pour Jaſon,
Jaſon aura ſoin de ſa gloire.

SCENE TROISIE'ME.

CREON, CRE'USE, CLEONE.

CREON.

ENfin à ton amour tout eſpoir eſt permis;
Ta Rivale à partir s'apprête:
Et puiſque tes appas tiennent Jaſon ſoûmis,
Tu peux conſerver ta conquête.

CRE'USE.

Seigneur, ſouvenez-vous, que c'eſt par vôtre aveu,
Que Jaſon dans mon ame alluma ce beau feu.
L'Amour ſur tous les cœurs remporte la victoire,
La plus fiere, à ſon tour, reconnoît ſon pouvoir;
Mais il n'eſt doux que quand la gloire,
Pour le faire éclater, ſuit les loix du devoir.

CREON.

D'Oronte, par ce choix, je trompe l'eſperance;
Mais l'hymen de Jaſon t'arrête en mes Etats.
Au plus grand des Heros, j'en remets la défenſe,
Et preferant ſon alliance,
Je te donne, & ne te perds pas.

SCENE QUATRIE'ME.

CREON, JASON, CRE'USE, CLEONE.

CREON.

PRince, venez apprendre une heureuse nouvelle,
Medée est prête à nous quitter,
Et veut bien qu'en ces lieux vous demeuriez sans elle,
Tant que nos ennemis seront à redouter.
Comme dans vos adieux il faudra de l'adresse
A luy cacher, sous quel espoir,
Pour l'éloigner, j'use de mon pouvoir,
Prenez avis de la Princesse.

SCENE CINQUIE'ME.

JASON, CRE'USE, CLEONE.

JASON.

QU'ay-je à resoudre encor ? il faut vivre pour vous
Est-il un plus grand avantage,
Que de borner mes souhaits les plus doux
A rendre à vos beautez un éternel hommage ?
Plus je vous voy, plus je me sens charmé :
A mon amour mon cœur ne peut suffire.
Quand on aime ardemment, quel plaisir d'être aimé !
Quel triomphe de l'oser dire !

CRE'USE.

Pour regner par tout, à son choix,
L'imperieux Amour ne respecte personne.

JASON.

Il faut faire ce qu'il ordonne :
Le vray bonheur est de suivre ses loix.

CRE'USE.

Avant que de vous voir mon cœur étoit tranquile,
Et quand vous en troublez la paix,
Je sens qu'à mon bonheur la perte en est utile.
Vous, où j'ay tant trouvé de sensibles attraits,
Doux repos, quittez-moy, ne revenez jamais.

JASON.

De la tranquilité doit-on se mettre en peine,
Quand on sent un trouble si doux?

CREUSE.

J'en joüirois encor sans vous.

JASON.

Contre l'amour la resistance est vaine.
Goûtons l'heureux plaisir de perdre cette paix.

CREUSE.

Doux repos, quittez-moy ne revenez jamais.

ENSEMBLE.

Goûtons l'heureux plaisir de perdre cette paix.
Doux repos, quittez-nous, ne revenez jamais.

CREUSE.

Medée eût sur vôtre ame un souverain empire,
L'amour luy soûmettoit toutes vos volontez;
Pour rallumer vos feux, la pitié peut suffire,
Quel desespoir, si vous la regrettez?

JASON.

Oronte vous adore, il viendra vous le dire.
L'amour tiendra sur vous ses regards arrêtez;
Ses soupirs vous pourront parler de son martyre.
Quel desespoir, si vous les écoûtez!

CREUSE.

Quand son amour seroit extrême,
Vous n'avez rien à redouter.
Dans le temps même
Que je paroîtray l'écoûter,
Quand son amour seroit extrême,
Vous n'avez rien à redouter:
Mes yeux vous diront, je vous aime.

JASON.

Ah! pour le prix de mes tendres soûpirs,
Ne vous lassez point de le dire;
De l'amour à nos cœurs, faisons suivre l'empire.
Le plaisir d'être aimé, passe tous les plaisirs.

ENSEMBLE.

De l'amour à nos cœurs, faisons suivre l'empire,
Le plaisir d'être aimé, passe tous les plaisirs.

SCENE SIXIE'ME.

ORONTE, CRE'USE, JASON, CLEONE.

ORONTE.

PUisqu'un fier ennemy, par le bruit de ses armes,
Suspend le succés de mes feux,
Du moins, belle Princesse, agréez qu'à vos charmes
J'offre l'hommage de mes vœux.
Dans le doux espoir qui me flate,
Mon amour ne peut plus se tenir renfermé;
Il faut enfin que cet amour éclate
Aux yeux qui m'ont charmé.

CRE'USE.

Mon cœur qui s'applaudit d'une illustre victoire,
Aime dans son penchant à trouver son devoir;
L'hommage d'un Heros que couronne la gloire
Est toûjours doux à recevoir.

ORONTE.

Ne le differons plus, ce tendre & pur hommage
Qui vous répondra de ma foy;
Et qu'icy mille voix par un doux assemblage;
De mon amour vous parlent avec moy.

SCENE SEPTIE'ME.

Un petit Argien representant l'Amour, paroît dans un char traîné par des Captifs de differentes nations, & de tout sexe.

CRE'USE, JASON, ORONTE, CLEONE.

CHŒUR DES CAPTIFS D'AMOUR.

QU'elle est charmante, qu'elle est belle!
Ah! qu'il est doux de soûpirer pour elle!

UN CAPTIF.

Venir l'adorer en ces lieux,
Est un destin bien glorieux;
Mais si la douceur de ses yeux
Doit tromper une ardeur si belle,
Ah! quel malheur pour un Amant fidele!

LE CHŒUR.

Ah! quel malheur pour un Amant fidele!

LE CAPTIF.

Une rigoureuse fierté
Sieroit mal à tant de beauté :
L'Amour, par tout si redouté,
L'empêchera d'être cruelle.
Ah ! quel bonheur pour un Amant fidele !

LE CHŒUR.

Ah ! quel bonheur pour un Amant fidele !

L'AMOUR *à* CRE'USE.

Regnez ; l'Amour à vos loix
Vient soûmettre son empire,
Chacun à vous plaire aspire ;
Voulez-vous faire un beau choix ?
Vous n'avez qu'à dire.
Tous mes traits sont doux,
C'est par eux qu'on aime,
Mon arc est à vous,
Lancez-le vous-même.

L'AMOUR *offre son arc à* CRE'USE, *qui refuse de le prendre.*

Vous me resistez,
J'ay lieu de m'en plaindre.
Montez dans mon char, montez,
Un Enfant n'est pas à craindre.

CRE'USE.

Quoyqu'il soit dangereux d'obeïr à l'Amour ;
Le moyen de s'en deffendre ?

CRE'USE *monte sur le char de l'*AMOUR, JASON *&* ORONTE *se placent à ses côtez.*

L'AMOUR.

Tendres Captifs, faites-luy vôtre cour,
Et que chacun de vous s'applique, tour à tour,
A l'hommage qu'il luy faut rendre.
Tendres Captifs, faites-luy vôtre cour.

UNE CAPTIVE.

Chi teme d'amore
Il grato martire,
O non vuol gioire,
O cuore non hà.
Son guſti i dolori,
Le ſpine ſon fiori
Ch' Amore ne da;
Ma ſolo, penando,
Ardendo, è ſperando,
Un' alma legata
Fra ceppi beata,
Per prova lo sà.
Chi teme d'amore
Il grato martire,
O non vuol gioire,
O cuore non hà.

LE CHŒUR.

Son guſti i dolori,
Le ſpine ſon fiori
Ch' Amore ne dà.
Ma ſolo, penando,
Ardendo, è ſperando,
Un alma legata
Fra ceppi beata,
Per prova lo sà.

LA CAPTIVE.

Chi teme d'amore
Ilgrato martire,
O non vuol gioire,
O cuore non hà.

LE CHŒUR.

O non vuol gioire,
O cuore non hà.

TROIS CAPTIFS.

D'un Amant qui veut plaire
L'hommage eſt ſincere,
D'un Amant qui veut plaire
L'hommage eſt conſtant.

LE CHŒUR.

D'un Amant qui veut plaire
L'hommage eſt ſincere,
D'un Amant qui veut plaire
L'hommage eſt conſtant.

LES TROIS CAPTIFS.

Aimer, & l'oſer dire,
C'eſt ce qu'il deſire,
Aimer, & l'oſer dire,
C'eſt ce qu'il pretend.

LE CHŒUR.

D'un Amant qui veut plaire
L'hommage eſt ſincere,
D'un Amant qui veut plaire
L'hommage eſt conſtant,

LES TROIS CAPTIFS.

Amants, portez vos chaînes
D'un esprit content.

LE CHŒUR.

L'Amour a pour vos peines
Un prix éclatant.

LES TROIS CAPTIFS.

D'un Amant qui veut plaire
L'hommage est sincere,
D'un Amant qui veut plaire
L'hommage est constant.

LE CHŒUR.

D'un Amant qui veut plaire
L'hommage est sincere,
D'un Amant qui veut plaire
L'hommage est constant.

L'AMOUR *à* CREUSE *aprés qu'elle est descenduë du char.*

Vous voyez à quoy j'aspire.
Pour faire un heureux vainqueur,
Je compte sur vôtre cœur.
Oserez-vous me dedire?

ORONTE.

Parlez, belle Princesse, il s'agit en ce jour;
D'avoir le cœur sincere, & d'aimer qui vous aime.

JASON.

L'Amour sur ce qu'il veut s'est expliqué luy-même.
Vous devez contenter l'Amour.

CRE'USE.

En vain l'Amour me sollicite.
Qu'un Amant se fasse estimer
Par tout ce que la gloire ajoûte au vray merite,
Il est sûr de se faire aimer.

LE CHŒUR.

Ton triomphe est certain, victoire, Amour, victoire.
L'Amant que tu veux rendre heureux,
Est sûr de l'être par la gloire;
La gloire est l'objet de ses vœux.
Ton triomphe est certain, victoire, Amour, victoire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre represente un lieu destiné aux évocations de MEDE'E.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MEDE'E.

ORONTE.

L'Orage est violent, il a dû vous surprendre ;
Mais, sans vous allarmer, laissez gronder les flots.
Je viens vous offrir dans Argos
Un peuple armé pour vous deffendre

MEDE'E.

Si par l'exil que m'impose le Roy ;
Corinthe s'affranchit des fureurs de la guerre;
Pourquoy charger une autre terre
Des maux que je traîne aprés moy ?
Acaste veut que je perisse ;
Et lorsque pour ma perte il arme son couroux,
Je croirois faire une injustice
De l'étendre sur vous.

ORONTE.

Le fier appareil de ses armes
Me cause de foibles allarmes.
Pour les attirer contre moy,
Dans la vive ardeur qui me presse,
Que Jason obtienne du Roy,
Que par l'hymen de la Princesse,
Demain il couronne ma foy.
Alors dans mes Etats, Jason pourra vous suivre,
Et si vos ennemis veulent vous desunir,
Vous me verrez cesser de vivre,
Si je differe à les punir.

MEDE'E.

Vous ignorez ce qui se passe.
Il faut vous découvrir par quelle trahison
On veut m'éloigner de Jason ;
Il faut vous faire voir jusqu'où va ma disgrace.
Tremblez, Prince, mes maux enfin trop confirmez,
En m'accablant, retombent sur vous-même.
Jason me trahit, Jason aime,
Et peut-être est aimé de ce que vous aimez.

ORONTE

ORONTE.

Ciel ! que me dites-vous ? je perdrois la Princesse !
Au mépris de mes vœux, elle aimeroit Jason?

MEDE'E.

N'en doutez pas, ma presence les blesse,
Je fais obstacle à leur tendresse,
C'est-là de mon exil la pressante raison.

ORONTE.

En vain je voudrois me le taire:
On vous bannit, mon hymen se differe:
J'ouvre les yeux sur mon malheur.
Tout me le dit, j'en voy la certitude.
Qui l'auroit crû, que tant d'ingratitude
Dût payer le beau feu qui regne dans mon cœur ?

ENSEMBLE.

Qui l'auroit crû, que tant d'ingratitude
Dût payer le beau feu qui regne dans mon cœur ?

MEDE'E.

Souffrirez-vous qu'on vous enleve
Ce cher objet de vos desirs. ?

ORONTE.

Si cette trahiſon vous coûte des ſoûpirs ;
Souffrirez-vous qu'elle s'acheve ?

MEDE'E,

Quel plus ſenſible coup pouvois-je recevoir ?

ENSEMBLE.

Non, dans un cœur quand l'amour eſt extrême,
Rien n'approche du deſeſpoir
D'être trahy par ce qu'on aime.
Uniſſons nos reſſentiments
Contre ces perfides Amants.
Que Jaſon à mes { feux prefere / vœux raviſſe } la Princeſſe!
Son crime ne peut s'égaler.

MEDE'E.

Il vient, mon cœur s'émût, & reprend ſa tendreſſe.
Elle en triomphera, laiſſez-moy luy parler.

SCENE SECONDE.

MEDE'E, JASON.

MEDE'E.

VOus sçavez l'exil qu'on m'ordonne.
Venez-vous me dire en quels lieux?
Lorsque tout icy m'abandonne,
Je dois fuir le couroux des Dieux.
En vain j'iray par tout, dans l'excés de ma peine,
De cet injuste Arrêt leur demander raison;
Les crimes que j'ay faits, pour trop aimer Jason,
De l'univers entier m'ont attiré la haine.
La Thessalie arme contre mes jours,
Colchos a resolu mon trop juste supplice;
Le seul Jason me restoit pour secours,
Et ce Jason si cher, permet qu'on me banniſſe.

JASON.

N'appellez point exil un triste éloignement,
Que l'honneur a souffrir m'engage:
J'en ressens le coup en Amant,
J'en gémis, je m'en fais un rigoureux tourment;
Mais je ne puis rien davantage.
Voulez-vous que je quitte un Roy,
Qui pour épargner vôtre tête,
Attend, sans s'ébranler, l'éclat de la tempête,
Qui remplit son peuple d'effroy?

Voyõs finir la guerre; & le coup qui vous bleſſe,
Pour un temps ſeulement nous aura ſeparez.

MEDE'E.

Helas! pendant ce temps, je connois ma foibleſſe,
Quels ennuis vous me coûterez!
Je tâche à vaincre les allarmes
Que me cauſe un ſoupçon jaloux;
Mais enfin, malgré moy, je ſens couler mes larmes,
Ingrat, m'abandonnerez-vous?

JASON.

S'il faut de tout mon ſang racheter vôtre vie;
Je ſuis tout prêt à le donner.
Partager les malheurs dont elle eſt pourſuivie,
Eſt-ce là vous abandonner?

MEDE'E.

Rien ne m'eſt plus doux que de croire
Tout l'amour que vous me jurez,
Il fait mon bonheur, & ma gloire;
Mais, je parts, & vous demeurez.

JASON.

Je demeure, il eſt vray; mais, quand on nous ſepare,
Vous n'avez rien à redouter:
Partez, les vains efforts que l'Ennemi prepare
Ne pourront long-temps m'arrêter.

MEDE'E.

Il faut donc me resoudre à ce départ funeste:
Soûtenez une guerre où vous serez vainqueur,
Mais conservez-moy vôtre cœur,
C'est l'unique bien qui me reste.
Je ne m'en repents point; pour m'attacher à vous,
J'ay quitté mon pays, abandonné mon Pere;
On m'exile, & l'exil ne peut m'être que doux,
S'il assûre à Jason la gloire qu'il espere.

JASON.

Ah! c'est m'en dire trop! cessez de m'attendrir;
Je ne me connois plus dans ce trouble terrible.

MEDE'E.

J'y consents, je veux bien être seule à souffrir,
Un Heros ne doit pas avoir l'ame sensible.

JASON.

Je vous l'ay déja dit, je sens tous vos malheurs:
Ce qu'a fait vôtre amour gravé dans ma mémoire....
Adieu, je ne puis plus soûtenir vos douleurs,
Et je dois me cacher vos pleurs,
Si je veux en sauver ma gloire.

SCENE TROISIE'ME.

MEDE'E.

QUel prix de mon amour, quel fruit de mes forfaits!
Il craint des pleurs qu'il m'oblige à répandre;
Insensible au feu le plus tendre
Dont un cœur ait brûlé jamais,
Quand mes soûpirs peuvent suspendre
L'injustice de ses projets,
Il fuit pour ne les pas entendre.
Quel prix de mon amour, quel fruit de mes forfaits!

J'ay forcé devant luy cent Monstres à se rendre.
Dans mon cœur où regnoit une tranquile paix,
Toûjours promte à tout entreprendre,
J'ay sçû de la nature effacer tous les traits.
Les mouvements du sang ont voulu me surprendre,
J'ay fait gloire de m'en deffendre,
Et l'oubly des serments que cent fois il m'a faits,
L'engagement nouveau que l'amour luy fait prendre,
L'éloignement, l'exil sont les tristes effets
De l'hommage éternel que j'en devois attendre.
Quel prix de mon amour! quel fruit de mes forfaits.

SCENE QUATRIE'ME.

MEDE'E, NERINE.

MEDE'E.

CRoiras-tu mon malheur ? Jason, Jason luy-même,
L'infidele Jason me presse de partir.

NERINE.

Ah ! gardez-vous d'y consentir.
Arcas sçait son secret, il m'aime ;
Et de sa perfidie il vient de m'avertir.
Son hymen avec la Princesse,
Par le Roy même est arrêté,
Et vôtre exil n'est qu'une adresse,
Pour mettre contre vous ses jours en sûreté.

MEDE'E.

Dieux, témoins de la foy que l'Ingrat m'a donnée,
Souffrirez-vous cette hymenée ?
C'en est fait, on m'y force ; il faut briser les nœuds
Qui m'attachent à ce Perfide.
Puisque mon desespoir n'a rien qui l'intimide,
Voyons quel doux succés suivra ses nouveaux feux.
Pour qui cherche ma mort, je puis être barbare,
La vangeance doit seule occuper tous mes soins ;
Faisons tomber sur luy les maux qu'il me prepare,
Et que le crime nous separe,
Comme le crime nous a joints.

NERINE.

Avant que d'éclater, rappellez dans son ame
Le souvenir de sa premiere flâme.

MEDE'E.

Malgré sa noire trahison,
Je sens que ma tendresse est toûjours la plus forte;
Mais Corinthe, le Roy, la Princesse, Jason,
Tout doit trembler, si je m'emporte.
N'en déliberons plus. Vous qui m'obeïssez,
Esprits, à me plaire empressez,
Volez, apportez-moy cette robe fatale
Que je destine à ma Rivale.

Il paroît icy des Esprits en l'air, qui disparoissent aussi-tôt.

Des poisons que j'y vais verser,
Je suspendray la violence,
Et je ne les feray servir à ma vangeance,
Que quand je m'y verray forcer.

NERINE.

De la pitié vous pourrez-vous deffendre?
En punissant Jason, craignez de vous punir.

MEDE'E.

Retire-toy, tes yeux ne pourroient soûtenir
L'horreur qu'icy je vais répandre:

SCENE CINQUIE'ME.

MEDE'E.

NOires Filles du Stix, Divinitez terribles,
Quittez vos affreuſes priſons.
Venez mêler à mes poiſons
La dévorante ardeur de vos feux inviſibles.

Il paroît tout à coup une troupe de Demons.

CHŒUR DE DEMONS.

L'Enfer obeït à ta voix,
Commande, il va ſuivre tes loix.

MEDE'E.

Puniſſons d'un Ingrat la perfidie extrême.
Qu'il ſouffre, s'il ſe peut, cent tourments à la fois
En voyant ſouffrir ce qu'il aime.

LE CHŒUR.

L'Enfer obeït à ta voix,
Commande, il va ſuivre tes loix.

Les Demons Aëriens apportent la Robe.

MEDE'E.

Je voy le don fatal qu'exige ma Rivale.
Pour le rendre funeſte, il eſt temps, faiſons choix
Des ſucs les plus mortels de la rive infernale.

LE CHŒUR.

L'Enfer obeït à ta voix,
Commande, il va suivre tes loix.

Les Demons apportent une chaudiere infernale, dans laquelle ils jettent les herbes qui doivent composer le poison, dont MEDE'E *a besoin pour empoisonner la robe.*

MEDE'E.

Dieu du Cocyte, & des Royaumes sombres,
Roy des pâles Ombres,
Sois attentif à mes enchantements.
Pour m'assûrer qu'Hecate m'est propice,
Que l'Averne fremisse,
Et fasse tout trembler par ses mugissements.

On entend un bruit soûterrain.

L'Enfer m'a répondu, ma victoire est certaine.
Naissez, Monstres, naissez, tous mes charmes sont faits.
D'un funeste poison, par une mort soudaine;
Faites-moy voir les sûrs effets.

LE CHŒUR.

Naissez, Monstres, naissez, tous les charmes sont faits.
Du funeste poison, par une mort soudaine;
Faites-nous voir les sûrs effets.

Pendant ce Chœur les Monstres naissent, & aprés que les Demons ont répandu du poison de la chaudiere sur eux, ils languissent & meurent.

Tout répond à nôtre envie,
Les Monstres perdent la vie.

MEDE'E *prend du poison dans la chaudiere, & le répand sur la robe.*

LE CHŒUR.

Non, non, les plus heureux Amants,
Aprés une longue esperance,
N'ont des plaisirs qu'en apparence.
En voulez-vous de charmants?
Cherchez-les dans la vangeance.

MEDE'E.

Vous avez servi mon couroux;
C'est assez, retirez-vous.

MEDE'E *emporte la robe, & les Demons disparoissent.*

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

Le Théatre repreſente l'avant-cour d'un Palais, & un jardin magnifique dans le fonds.

SCENE PREMIERE.

JASON, CLEONE.

CLEONE.

JAmais on ne la vit ſi belle,
Cette robe ſuperbe augmente ſes appas;
Et dans l'éclat qu'elle répand ſur elle,
Il faut être ſans yeux pour ne l'admirer pas.

JASON.

A peine dans ſes mains cette robe eſt remiſe,
Et déja la Princeſſe a voulu s'en parer!

CLEONE.

L'agrément qu'elle en ſçait tirer,
Vous cauſera de la ſurpriſe.
Elle paroît. Voyez quel air de majeſté
Anime, & ſoûtient ſa beauté.

SCENE SECONDE.

CREUSE, JASON, CLEONE.

JASON.

AH! que d'attraits, que de graces nouvelles!
A voir ce vif éclat, que mes yeux sont contents!
Des fleurs que produit le Printemps,
Les couleurs ne sont point si belles.
Ah! que d'attraits, que de graces nouvelles!

CREUSE.

Si j'ay quelques appas assez vifs pour toucher,
S'ils brillent plus qu'à l'ordinaire;
Cette avantage ne m'est cher,
Que par la gloire de vous plaire.

JASON.

Quels feux nouveaux dans mon cœur
Cette assûrance fait naître!
N'ont-ils point assez d'ardeur?
Pourquoy chercher à l'accroître?

CREUSE.

Si cette ardeur peut s'augmenter,
Croyez-vous qu'en vouloir borner la violence,
Ce ne soit pas une offense
Capable de m'irriter?

D'un amour qui se menage
Les cœurs tendres sont blessez.
Malgré les vœux empressez
Qui m'assûrent vôtre hommage;
Pouvant m'aimer davantage,
Vous ne m'aimez pas assez.

JASON.

Non, jamais tant d'ardeur, jamais flâme si belle
N'embrasa le cœur d'un Amant.

CRE'USE.

C'est peu d'y voir un sort charmant,
Cette ardeur doit être éternelle.

JASON.

Ah! j'en fais icy le serment.
Puisse l'Amour, dans sa juste colere,
Exercer contre moy sa plus grande rigueur;
Si jamais il trouve mon cœur
Détaché du soin de vous plaire.

TOUS DEUX.

Puisse l'Amour, dans sa juste colere,
Exercer contre moy sa plus grande rigueur;
Si jamais il trouve mon cœur
Détaché du soin de vous plaire.

CRE'USE.

Je finis à regret un entretien si doux;
Mais le Prince d'Argos s'avance;
Et son importune presence
Me force à m'éloigner de vous.

SCENE TROISIE'ME.

ORONTE, JASON.

ORONTE.

SI-tôt que je parois, la Princesse vous quitte;
Mon amour s'en doit allarmer.

JASON.

Cette crainte est injuste; un éclatant merite
Peut trop sur les grands cœurs, pour ne pas l'estimer.

ORONTE.

Quand sur un espoir legitime,
On peut se flater d'être heureux,
Pour satisfaire un cœur bien amoureux;
Est-ce assez que de l'estime?

JASON.

Avec un tel secours, si vos feux sont constants;
Aimez, on obtient tout du temps.

ORONTE.

Non, non, dans sa froideur extrême,
Je vois le refus de son cœur.
Quelque Rival se cache, elle est aimée, elle aime;
Je pourray découvrir ce trop heureux vainqueur,
Et mon bras disputant cette noble victoire,
Fera voir qui de nous en merite la gloire.

JASON.

L'Amour promet souvent plus qu'il ne peut tenir.

ORONTE.

Jugez-mieux d'un Amant que le mépris outrage;
S'il forme une entrepriſe, il ſçait la ſoûtenir.

JASON.

Vous ſçavez à quels ſoins la guerre icy m'engage.
Les troupes qu'aujourd'huy fait aſſembler le Roy,
N'attendent plus que moy.

SCENE QUATRIE'ME.

MEDE'E, ORONTE, NERINE.

ORONTE.

VOs ſoupçons étoient vrais, j'ay vû, j'ay vû moy même
L'inexcuſable trahiſon,
Qui doit être le prix de vôtre amour extrême;
J'ay lû dans le cœur de Jaſon,
Il m'ôte la Princeſſe, il l'aime.
De tant de perfidie, ô Ciel! fai-nous raiſon.

MEDE'E.

Eût-il le Ciel à ſes vœux favorable,
Ne craignez point cet hymen odieux;
Au pouvoir de Medée il n'eſt rien de ſemblable,
Elle aſſervit la terre, elle commande aux Cieux.

Je tiens la foudre ſuſpenduë;
Mais ſi Creon ne céde pas,
Il verra quelle peine eſt dûë
A qui ſe fait le ſoûtien des ingrats.

ORONTE.

Pardonnez à ma foibleſſe,
L'Amour a ſçû m'engager.
Un juſte couroux vous preſſe;
Mais, à ne rien ménager,
Le plaiſir de vous vanger,
Me rendra-t'il la Princeſſe?

MEDE'E.

Je me declare pour vous.
Jamais, quoy que puiſſent faire,
Les Dieux, Créuſe, & ſon Pere,
Jaſon n'en ſera l'Epoux:
Je me declare pour vous.

Laiſſez-moy ſeule icy; dans ce que je médite,
J'ay beſoin de calmer le trouble qui m'agite.

SCENE CINQUIE'ME.

MEDE'E, NERINE.

MEDE'E.

D'Où me vient cette horreur? est-ce à moy de trembler?
Prête à punir la criminelle flâme,
Qui cauſe les ennuis, dont on m'oſe accabler;
Puis-je me ſouvenir que je ſuis mere, & femme?

NERINE.

Ses yeux ſont égarez, ſes pas ſont incertains.
Dieux, détournez ce que je crains.

MEDE'E.

Non, non, à la pitié je dois être inflexible.
Jaſon mépriſera mon deſeſpoir jaloux?
Venez, venez, fureur, je m'abandonne à vous.
Je prends une vangeance épouvantable, horrible;
Mais pour voir ſon ſupplice égaler mon courroux,
C'eſt par l'endroit le plus ſenſible,
Qu'il faut porter les derniers coups.

SCENE SIXIE'ME.

CREON, MEDE'E, NERINE, GARDES.

CREON.

VOs adieux sont-ils faits? le murmure s'augmente,
C'est aigrir les esprits que de ne céder pas.
D'un Peuple qui vous fait sortir de mes Etats,
Craignons la fureur insolente.

MEDE'E.

Je parts, & ne veux plus troubler vôtre repos;
Mais je dois tenir ma promesse.
Pour m'en voir dégagée, il faut que la Princesse
Epouse le Prince d'Argos.
A serrer ces beaux nœuds la gloire vous invite,
Presſez ce doux moment: l'hymen fait, je vous quitte.

CREON.

Quelle audace vous porte à me parler ainsi,
Vous, l'objet malheureux de tant de justes haines?
Ignorez-vous que je commande icy,
Et que mes volontez y seront souveraines?
C'est à moy seul de les regler.

MEDE'E.

Creon, sur ton pouvoir cesse de t'aveugler:
Tu prends une trompeuse idée,
De te croire en état de me faire la loy;
Quand tu te vantes d'être Roy,
Souviens-toy que je suis Medée.

CREON.

Cet orgüeil peut-il s'égaler!

MEDE'E.

Sur l'hymen de ta Fille il m'a plû de parler;
En vain mon audace t'étonne.
Plus puissante que toy dans tes propres Etats,
C'est moy qui le veux, qui l'ordonne:
Tremble si tu n'obeïs pas.

CREON.

Ah! c'est trop en souffrir; Gardes, qu'on la saisisse.

Les Gardes vont pour saisir MEDE'E, *elle les touche de sa baguette, & en même temps ils tournent leurs armes les uns contre les autres.*

CREON.

Que vois-je! ah! justes Dieux!
Par quel mouvement furieux,
Vouloir que par vos mains chacun de vous perisse!

MEDE'E.

Montre icy ta puissance à retenir leurs bras;
Sois Roy, si tu peux l'être, & suspends leurs combats.

CREON veut s'avancer vers MEDE'E, & les Gardes l'environnent pour l'arrêter.

CREON.

Quoy ! lâches, contre moy tous vos efforts s'uniſſent ?

MEDE'E.

Je plains ton triſte ſort, tes Sujets te trahiſſent ;
Mais ne crains rien de leur emportement ;
Pour le faire ceſſer je ne veux qu'un moment.

Elle fait un cercle en l'air avec ſa baguette ; & auſſi-tôt on voit des Fantômes, ſous la figure de Femmes agreables.

SCENE SEPTIE'ME.

CREON, MEDE'E, PHANTOMES, GARDES DU ROY.

MEDE'E.

OBjets agreables,
Phantômes aimables,
Appaiſez les fureurs
De ces farouches cœurs.

Entrée des Phantômes.

UN PHANTOME.

Aprés de mortelles allarmes,
Qu'un heureux calme ſemble doux !

LE CHŒUR.

Aprés de mortelles allarmes,
Qu'un heureux calme semble doux!

UN PHANTOME.

Cœurs agitez d'un vain couroux,
Cédez, rendez-vous à nos charmes.
Où prendrez-vous des armes
Qui tiennent contre nous?

LE CHŒUR.

Cœurs agitez d'un vain couroux,
Cédez rendez-vous à nos charmes.
Où prendrez-vous des armes
Qui tiennent contre nous.

CREON.

Par quel prodige, à moy-même contraire,
En voyant ces objets, je n'ay plus de colere?

DEUX PHANTOMES.

Tout reſſent le pouvoir
Du plaiſir de nous voir.
Une ame de glace
S'en laiſſe émouvoir,
Et quoy que l'on faſſe,
Le chagrin le plus noir
Luy doit céder la place.
Tout reſſent le pouvoir
Du plaiſir de nous voir.

LE CHŒUR.

Tout reſſent le pouvoir
Du plaiſir de nous voir.
Une ame de glace
S'en laiſſe émouvoir,
Et quoy que l'on faſſe,
Le chagrin le plus noir
Luy doit céder la place.

Tout ressent le pouvoir
Du plaisir de nous voir.

Les Phantômes disparoissent, & les Gardes charmez de leur beauté, abandonnent le Roy pour les suivre.

SCENE HUITIE'ME.

MEDE'E, CREON, NERINE.

MEDE'E.

MOn pouvoir t'est connu, j'ay mis ta Garde en fuite,
Pour te forcer à l'hymen que je veux,
Mon art secondera mes vœux,
J'ay commencé, crains-en la suite.

CREON.

Quoy! l'on viendra me braver dans ma Cour!
Perisse tout, plûtôt que je l'endure!

MEDE'E.

Vôtre sang odieux lavera mon injure,
Ou les Dieux m'ôteront le jour.
D'un indigne mépris c'est trop souffrir l'outrage.
Vien, Fureur, c'est à toy d'achever mon ouvrage.

LA FUREUR *paroît avec son flambeau, & passe pardevant* CREON.

SCENE HUITIE'ME.

CREON.

NOires Divinitez, que voulez-vous de moy,
Impitoyables Eumenides,
Vous faut-il le sang des perfides
Qui n'ont pas respecté leur Roy ?
Mais, où suis je ? & d'où vient tout à coup ce silence ?
Le Ciel s'arme de feux. Ah ! c'est pour ma vangeance.
Courons, n'épargnons rien. Quels terribles éclats !
Où veux-je aller ? Tout tremble sous mes pas,
Tout s'abîme, la terre s'ouvre !
Dans ses gouffres profonds, quels monstres je découvre !
Ils saisissent Medée. Ah ! ne la quittez pas.
Les sombres flots du Stix n'ont rien qui m'épouvante.
Pour la voir condamnée aux plus cruels tourments,
Je vais apprendre à Radamante
Jusqu'où va la noirceur de ses enchantements.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

Le Théatre represente le Palais de MEDE'E.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, NERINE.

NERINE.

ON ne peut, sans effroy, soûtenir sa presence.
Il court de toutes parts, menaçant, furieux,
Dans ce funeste état, tout ce qu'il voit l'offense;
La Princesse elle seule, en s'offrant à ses yeux,
Semble de sa fureur calmer la violence;
Il s'arrête, il soûpire, & garde un long silence.

MEDE'E.

Et que dit son heureux Amant?

NERINE.

Jason ignore encor ce triste évenement.
Occupé par les soins, que la guerre demande,
Il range avec nos Chefs les troupes qu'il commande.

MEDE'E.

Que d'horreur ! que de maux ſuivront ſa trahiſon !
C'eſt luy ſeul qui les cauſe, il m'en fera raiſon;
Vangeons-nous. Ma fureur, à tant de Roys fatale,
A-t'elle aſſez de ma Rivale?
Non, s'il oſe garder ſes ſentiments ingrats,
Si toûjours il perd la memoire
De ce que j'ay fait pour ſa gloire,
Il aime ſes enfants, ne les épargnons pas.
Ne les épargnons pas ? ah ! trop barbare Mere!
Quel crime ont-ils commis pour leur percer le ſein ?
Nature tu parles en vain :
Leur crime eſt aſſez grand d'avoir Jaſon pour Pere.
Quel deſeſpoir m'aveugle, & m'emporte contr'eux ?
Leur âge permet-il cet affreux parricide,
Et ſont-ils criminels pour être malheureux ?
Quoy, je craindray de punir un perfide ?
De ſes vœux triomphants ma mort ſeroit l'effet ?
Oublions l'innocence, & voyons le forfait.
Une indigne pitié me les fait reconnoître ;
C'eſt mon ſang, il eſt vray, mais c'eſt le ſang d'un Traître.
Puis je trop acheter, en les faiſant perir,
La douceur de le voir ſouffrir ?

SCENE SECONDE.

CREUSE, MEDE'E, NERINE.

CREUSE.

SI la pitié vous peut rendre sensible,
Voyez une Princesse en pleurs,
Qui vient vous demander la fin de ses malheurs:
A vôtre art rien n'est impossible.
Pour garentir l'Etat des maux que je prevoy,
Si la pitié vous peut trouver sensible,
Appaisez la fureur du Roy.

MEDE'E.

Si vous voulez obtenir ce miracle,
C'est au Prince d'Argos qu'il faut vous adresser.
Par son hymen vos maux doivent cesser,
Vos desirs n'auront point d'obstacle:
Mais je veux qu'en ce même jour,
En recevant sa foy, vous payez son amour.

CREUSE.

Sur cet hymen, quel party puis je prendre,
Quand d'un Pere, & d'un Roy le Ciel m'a fait dépendre?

MEDE'E.

J'ay parlé, c'est assez; ne cherchez plus qu'en moy,
Le pouvoir d'un Pere, & d'un Roy.

CRE'USE.

Pourquoy precipiter un deſſein.....

MEDE'E.

Point d'excuſe.
Du trouble où je vous mets je connois la raiſon;
Quand au Prince d'Argos vôtre cœur ſe refuſe,
Il veut ſe garder à Jaſon.

CRE'USE.

Se garder à Jaſon?

MEDE'E.

Je ſçay ſa perfidie.
En luy vous aviez un Amant,
Mais on n'offenſe pas Medée impunément:
D'une entrepriſe ſi hardie,
L'univers étonné verra le châtiment.

CRE'USE.

Ah! reprenez Jaſon, & me rendez mon Pere.
Que Jaſon parte, & qu'il fuye avec vous.

MEDE'E.

Non, de ma main vous prendrez un Epoux;
Ce ſeul moyen peut ſatisfaire
Les tranſports de mon cœur jaloux.

CHŒUR DE CORINTHIENS *qu'on ne voit pas.*

Ah! funeſte revers! fortune impitoyable!
Corinthe, helas! que vas-tu devenir?

CRE'USE

Que ce grand bruit m'eſt redoutable!

LE CHŒUR.

Dieux cruels, eſt-ce ainſi que vôtre haine accable
Ceux que vous devez ſoûtenir?

SCENE TROISIE'ME.

CRE'USE, MEDE'E, NERINE, CLEONE. CHŒUR DE CORINTHIENS.

CRE'USE à CLEONE.

VEnez, parlez, qu'avez-vous à m'apprendre?
Je voy vos yeux baignez de pleurs.

CLEONE.

Je viens vous annoncer le plus grand des malheurs!
Le Roy ne respiroit que du sang à répandre,
Quand voyant le Prince d'Argos,
Il a paru plus en repos,
Sa fureur sembloit dissipée;
Mais dans le temps qu'on n'a rien redouté
De sa fausse tranquilité,
De ce malheureux Prince il a saisi l'épée,
Et luy perçant le flanc, son bras nous a fait voir
Ce que peut un promt desespoir.

CRE'USE.

Helas!

CLEONE.

Dans ce malheur extrême,
Chacun s'eſt empreſſé de luy prêter ſecours.
Le Roy, dans ce moment, a terminé ſes jours,
Du même fer il s'eſt percé luy-même.
Ah! s'eſt-il écrié, le Ciel l'a donc permis,
J'ay vaincu tous mes ennemis.

CHŒUR DE CORINTHIENS.

Ah! funeſte revers! fortune impitoyable!
Corinthe, helas! que vas-tu devenir!
Dieux cruels, eſt-ce ainſi que vôtre haine accable
Ceux que vous devez ſoûtenir?

Refuſons nôtre encens, nôtre hommage,
A ces Dieux inhumains;
Tous nos reſpects ſont vains,
Nos malheurs ſont leur injuſte ouvrage:
Refuſons nôtre encens, nôtre hommage
A ces Dieux inhumains.

CREUSE.

C'eſt aſſez, laiſſez-moy, vos pleurs ne font qu'aigrir
Les maux que je me dois preparer à ſouffrir.

SCENE QUATRIE'ME.

MEDE'E, CRE'USE, NERINE, CLEONE.

CRE'USE.

EH bien, Barbare, êtes-vous ſatisfaite?
Par des crimes plus noirs voulez-vous meriter
Le déteſtable honneur de faire redouter
Le pouvoir que l'Enfer vous prête?

MEDE'E.

Pourquoy faire éclater ce violent couroux?
Si la perte d'un Pere eſt pour vous ſi funeſte,
Le cœur de Jaſon qui vous reſte,
Pour vous en conſoler, eſt un prix aſſez doux.

CRE'USE.

Ah! ſi j'ay ſur luy quelque empire,
Craignez à vous punir la derniere rigueur.
Je ne m'en ſerviray que pour mettre en ſon cœur
Toute la haine que m'inſpire
Ce que pour vous je ſens d'horreur.

MEDE'E.

Que peuvent contre moy ces deſſeins de vangeance?
Quels effets en ſeront produits?
Puiſque vous ignorez juſqu'où va ma puiſſance,
Connoiſſez tout ce que je ſuis.

MEDE'E *touche* CRE'USE *de ſa baguette, & s'en va.*

SCENE CINQUIE'ME.

CRE'USE, CLEONE.

CRE'USE.

QUel feu dans mes veines s'allume!
Quel poiſon, dont l'ardeur tout à coup me conſume,
Dans cette robe étoit caché?
Soûtenez-moy, je n'en puis plus, je tremble,
Je brûle Sur mon corps un braſier attaché
Me fait ſouffrir mille tourments enſemble.
Mon mal eſt ſans remede, à quoy ſervent ces pleurs?
Rien ne peut ſoulager l'excés de mes douleurs.

SCENE SIXIE'ME.

JASON, CRE'USE, CLEONE.

JASON.

AH! Roy trop malheureux! mais, ô Ciel! la Princeſſe
Paroît mourante entre vos bras!
Qui la met dans cette foibleſſe?

CREUSE.

Approchez-vous, Jason, ne m'abandonnez pas.
Mon Pere est mort, je vais mourir moy-même.
Je peris par les traits que Medée a formez ;
Mille poisons, dans sa robe enfermez,
Par une violence extrême,
Vous ôtent ce que vous aimez.
Ce que j'endure est incroyable ;
Mais au moins j'ay de quoy rendre graces aux Dieux,
Que sa fureur impitoyable
Me laisse la douceur de mourir à vos yeux.

JASON.

Appellez-vous douceur un effet de sa rage ?
De cet affreux spectacle elle a sçû la rigueur.
Pouvoit-elle mettre en usage
Un supplice plus propre à m'arracher le cœur?

TOUS DEUX.

Helas ! prêt d'être unis par les plus douces chaînes,
Faut-il nous voir separer à jamais ?

CREUSE.

Peut-on rien ajoûter à l'excés de mes peines ?

JASON.

Peut-on lancer sur moy de plus terribles traits?
Helas ! prêts d'être unis par les plus douces chaînes ;
Faut-il nous voir separer à jamais ?

JASON.

Non, non, rien ne sçauroit m'obliger à survivre
Au coup fatal qui vous force à perir.
Je trouveray le moyen de vous suivre.

CRE'USE.

Ah! ne cherchez point à mourir!
Vivez, si vous vous voulez me plaire:
J'ay causé la mort de mon Pere,
Vangez-la, c'est le prix qu'exigent mes douleurs.
Mais adieu; de la mort les horreurs me saisissent,
Je perds la voix, mes forces s'affoiblissent,
C'en est fait, j'expire, je meurs.

On emporte CRE'USE.

SCENE SEPTIE'ME.

JASON.

ELle est morte, & je vis! courons à la vangeance,
Pour être en liberté de renoncer au jour:
La perte de Medée est dûë à mon amour.
Quel supplice assez grand peut expier l'offense?
Mais par quel effet de son art...

SCENE DERNIERE.

MEDE'E, JASON.

MEDE'E *en l'air sur un Dragon.*

C'Est peu, pour contenter la douleur qui
te presse,
D'avoir à vanger la Princesse;
Vange encor tes Enfants: ce funeste poignard
Les a ravis à ta tendresse.

JASON.

Ah! Barbare!

MEDE'E.

Infidele, aprés ta trahison,
Ay-je dû voir mes fils, dans les fils de Jason?

JASON.

Ne crois pas échapper au transport qui m'anime,
Pour te punir j'iray jusqu'aux enfers.

MEDE'E.

Ton desespoir choisit mal sa victime.
Que pourra t'il puisque les airs
Sont pour moy des chemins ouverts?

JASON.

Ah! le Ciel qui toûjours protegea l'innocence.....

MEDE'E.

Adieu, Jason, j'ay remply ma vangeance.
Voyant Corinthe en feu, ses Palais embrasez,
Pleure à jamais les maux que ta flâme a causez.

MEDE'E *fend les airs sur un Dragon, & en même temps les Statuës, & autres ornements du Palais se brisent. On voit sortir des Demons de tous côtez, qui ayant des feux à la main embrasent ce même Palais. Ces Demons disparoissent, une nuit se forme, & cet édifice ne paroît plus que ruine & monstres, aprés quoy il tombe une pluye de feu.*

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

CEPHALE ET PROCRIS

CEPHALE ET PROCRIS,

TRAGEDIE

Representée par l'Academie Royale de Musique l'An 1694.

Les Paroles sont de M. Duché,
&
La Musique de Mlle de la Guerre.

XXXII. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

FLORE.

PAN.

NERE'E.

Troupe de Nymphes de la suite de Flore.

Troupe de Faunes & de Divinitez des Bois.

Troupe de Tritons & de Dieux de la Mer.

PROLOGUE.

Le Théatre represente un Bois. La Mer paroît dans le fonds.

FLORE & PAN.

IL est temps que chacun se rassemble en ces lieux,
Déja l'Aurore vigilante,
Commençant sa route brillante,
Precéde le Soleil qui monte dans les Cieux.

FLORE.

On voit dans ces plaines fleuries
Le Dieu des jours & des saisons
Mêler l'or de ses rayons
A l'émail de nos prairies.
Par tout mille Oyseaux divers
Celebrent le retour de ce flambeau du monde,
Et par les plus tendres concerts,
Accordent leurs chansons au murmure de l'onde,
Que le Zephire emporte dans les airs.

PAN.

Rien ne doit retarder nos fêtes.
Le desir de chanter le plus puissant des Roys ;
Nous fit assembler dans ces bois ;
Si l'on voit s'élever d'effroyables tempêtes,
Vains ennemis, tremblez pour vos superbes têtes ;
La Gloire, asservie à ses loix,
Va couronner ses dernieres conquêtes
Par de nouveaux exploits.

TOUS DEUX.

Rien ne peut échapper à sa sagesse extrême,
L'orgüeil est pour jamais à ses pieds abbatu.

PAN.

Ce n'est point de son diadême
Qu'il emprunte l'éclat dont il est revêtu.

FLORE.

Toûjours plus noble, & plus grand par luy-même,
Sa gloire, sa grandeur suprême,
Sont au dessous de sa vertu.

TOUS DEUX.

Chantons sa valeur immortelle.
Publions ses faits glorieux ;
Que sa gloire soit éternelle,
Qu'elle dure autant que les Dieux.

CHŒUR DE NYMPHES & DE FAUNES.

Chantons sa valeur immortelle,
Publions ses faits glorieux;
Que sa gloire soit éternelle,
Qu'elle dure autant que les Dieux!

Entrée des Nymphes de la suite de FLORE.

DEUX NYMPHES.

Qu'un cœur est heureux
Dans un doux esclavage!
Qu'un cœur est heureux
Sous l'empire amoureux!
Dans la vive ardeur qu'inspire le bel âge,
Quand mille plaisirs peuvent combler ses vœux.
Qu'un cœur est heureux
Dans un doux esclavage!
Qu'un cœur est heureux
Sous l'empire amoureux!
Les tendres Oyseaux de ce charmant boccage,
Semblent nous chanter, en exprimant leurs feux;
Qu'un cœur est heureux
Dans un doux esclavage!
Qu'un cœur est heureux
Sous l'empire amoureux!

Les Nymphes recommencent leurs danses, aprés lesquelles NEREE *paroit sur la mer dans un char conduit par des Tritons. Il est accompagné de huit Dieux de la mer.*

FLORE & PAN.

Quelle Divinité se presente à nos yeux?
Nerée avance dans ces lieux.

NERE'E.

Je sors de l'empire de l'Onde
Pour prendre part à vos concerts.
L'Envie agite l'Univers,
Et veut de sa fureur embrazer tout le monde;
Mais sa jalouse rage en vain veut éclater,
Quels projets odieux pourront executer
Des ennemis tremblants au seul nom de la France?
Et qui craindroient de rien tenter,
S'ils ne connoissoient la clemence
Du Heros glorieux qu'ils osent irriter.

FLORE.

O vous! qu'un sort heureux sous ses loix a fait naître,
Que le Ciel à jamais protege vôtre maître!
Que de ses ans rien n'arrête le cours!
Ne demandez ny grandeur, ny victoire.
Pour vous combler de bonheur & de gloire,
C'est assez que les Dieux prennent soin de ses jours.

LE CHŒUR.

Cherchons à satisfaire
Les plus doux de nos vœux;
Presentons-luy nos concerts, & nos jeux,
Heureux! si nous pouvons luy plaire.

Entrée des Dieux de la mer.

UN DIEU *de la mer.*

L'Amour soûmet tout le monde,
Et jusques dans l'Onde
L'on sent ses feux ;
Profitons de nôtre jeunesse,
Suivons la tendresse ;
Le trait qui nous blesse
N'est point dangereux.
Profitons de nôtre jeunesse,
Suivons la tendresse ;
Le trait qui nous blesse
Doit nous rendre heureux.

Les Dieux de la suite de NERE'E *recommencent leurs danses. Les Nymphes de* FLORE *s'y joignent, & forment avec eux la derniere Entrée.*

NERE'E.

Dans des lieux que le Ciel garantit de l'orage,
Retraçons de Procris les tragiques amours.
Heureux ! si de ses maux la vive & triste image
Peut nous resoudre à fuir un esclavage
Toûjours funeste au repos de nos jours !

PAN.

A l'abry du fracas des armes,
Allons à nos concerts mêler des chants nouveaux ;
A l'honneur de tant de Heros,
Qui vont au milieu des allarmes
Nous assûrer un doux repos.

LE CHŒUR.

Courez, volez, ô Guerriers invincibles;
Etendez vos exploits au bout de l'univers :
Nous allons en des lieux paisibles
Celebrer par nos chants vos triomphes divers.
Courez, volez, ô Guerriers invincibles,
Etendez vos exploits au bout de l'univers.

Fin du Prologue.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

L'AURORE.

PROCRIS, *Fille d'Erictée, aimée de Cephale.*

CEPHALE, *Amant de Procris.*

BORE'E, *Prince de Thrace, Rival de Cephale.*

ERICTE'E, *Roy d'Athenes.*

IPHIS, *Nymphe, Confidente de l'Aurore.*

DORINE, *Confidente de Procris.*

ARCAS, *Amy de Cephale, Amant de Dorine.*

LA PRESTRESSE *de Minerve.*

Troupe d'Atheniens & d'Atheniennes.

Troupe de Thraces de la suite de Borée.

Troupe de Pastres, & de Bergeres.

LA VOLUPTE'.

Troupe d'Amours, de Jeux & de Suivants de la Volupté.

Deux ZEPHIRS.

LA JALOUSIE.

LA RAGE.

LE DESESPOIR.

Troupe de Demons.

CEPHALE ET PROCRIS, *TRAGEDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théatre repreſente une place de la Ville d'Athenes, ornée pour les jeux. Le Temple de MINERVE *paroît dans le fonds.*

SCENE PREMIERE.

PROCRIS, BOREE, DORINE.

BOREE.

ME fuïrez-vous toûjours ! arrêtez, Inhumaine.
Vôtre injuſte courroux ne peut-il ſe calmer ?
Ah ! pour meriter vôtre haine,
Quel crime ay-je commis, que de vous trop aimer ?

Vos mépris, vôtre indifference
Sont-ils le prix de ma constance?

Un seul de vos regards pourroit charmer les Dieux.
Par tout vous allumez une secrette flâme:
Ne pourra-t'on jamais faire naître en vôtre ame
L'amour que l'on prend dans vos yeux?

PROCRIS.

Malheureux, qui ressent l'amoureuse puissance,
On ne goûte en aimant que des biens imparfaits;
Pour rendre deux cœurs satisfaits,
Il faudroit que l'Amour, la Paix, & l'Innocence
Fussent toûjours d'intelligence,
Et c'est ce qui ne fût jamais.

BOREE.

Vous tâchez vainement de paroître invincible,
Je sçay ce qui vous porte à mépriser mes soins.
Cruelle, helas! vous me hairiez moins,
Si vous étiez insensible.
Cephale va bien-tôt paroître dans ces lieux.
Sa valeur a domté les peuples de la Thrace.
De vos fiers ennemis il a puni l'audace.
Philomele est vangée. Il est victorieux.

Vous aimerez, dans ce haut rang de gloire,
Un jeune Amant que vos yeux ont charmé;
Mais, s'il prétend sur moy remporter la victoire,
Vous pourrez quelque jour, sensible à sa mémoire,
vous repentir de l'avoir trop aimé.

SCENE

SCENE SECONDE.

PROCRIS, DORINE.

DORINE.

VOus mépriſez ſa jalouſie.

Que vôtre ſort a d'appas !
Rien ne ſçauroit troubler vôtre paiſible vie.
Vous paſſez vos beaux jours ſans crainte, ſans envie.
On vous aime, & vous n'aimez pas.
Que vôtre ſort a d'appas !

PROCRIS.

Helas !

DORINE.

Vous ſoûpirez ? d'où vient cette triſteſſe ?

PROCRIS.

C'eſt trop déguiſer ma foibleſſe ;
L'Amour m'a ſçû lier du plus doux de ſes nœuds ;
Pardonne, ſi j'ay pû te cacher ma tendreſſe,
Suis-je la ſeule, helas ! qui feint d'être maîtreſſe
D'un cœur ſoûmis aux loix de l'empire amoureux.

J'aime, il faut l'avoüer, il ne m'eſt pas poſſible
De fuir un doux engagement :
Mais le ſeul nom de mon Amant
M'excuſe aſſez d'être ſenſible.

DORINE.

Cephale a-t'il ſçû vous charmer ?
Chacun ſçait que pour vous ſon ardeur eſt extrême.

PROCRIS.

Tu le connois ; crois-tu que quand il aime,
On puiſſe ne le pas aimer ?

DORINE.

Aux plus tendres douceurs vôtre amour vous prepare ;
Le Roy doit, en ce jour, vous choiſir un Epoux ;
En faveur de Cephale on dit qu'il ſe declare.

PROCRIS.

Je n'oſe attendre un ſort qui me paroît trop doux.
On voit les ardeurs les plus belles
Eprouver un ſort rigoureux ;
Et les cœurs qui pourroient être les plus fideles,
Sont ſouvent les plus malheureux.

SCENE TROISIE'ME.

PROCRIS, DORINE, ARCAS.

ARCAS.

LE devoir de Cephale auprés du Roy l'appelle.
Doit-il apprehender encor vôtre rigueur?
Il vous conserve dans son cœur
Une flâme immortelle.

Aprés avoir vaincu nos ennemis jaloux,
Et porté son courage au comble de la gloire,
Vous l'allez voir à vos genoux,
Moins content des honneurs d'une illustre victoire,
Que d'avoir combattu pour vous.
En cet heureux état, que faut-il qu'il espere?

PROCRIS.

Mes desirs sont soûmis aux ordres de mon Pere,
C'est à luy de regler mes vœux.
Cephale, aux yeux du Roy, peut découvrir son ame,
S'il ne trouve que moy qui s'oppose à sa flâme,
Il doit s'assûrer d'être heureux.

SCENE QUATRIE'ME.

DORINE, ARCAS.

ARCAS.

SEras-tu toûjours inflexible ?
Je languis pour toy vainement.
Les pleurs d'un malheureux Amant
N'ont pû rendre ton cœur sensible.
En vain le changement s'offre à me soulager,
Je ne sçaurois être volage ;
Ingrate, ta beauté m'engage,
Et ta rigueur ne peut me dégager.

DORINE.

Tâche à vaincre un amour, qui te rend misérable :
Je veux, pour t'épargner des soûpirs superflus,
Prêter à ton dépit un secours favorable ;
Arcas, je ne te verray plus.

ARCAS.

Cruelle, il te sied bien de braver ma colere ;
Tu sçais que tes mépris servent à m'enflâmer.

DORINE.

Que ne sçais-tu te faire aimer ?

ARCAS.

Apprends-moy donc le secret de te plaire ?

DORINE.

L'amour n'eſt point charmant, s'il n'offre des plaiſirs,
Et tu portes par tout le chagrin, la triſteſſe:
Penſes-tu, pour charmer une jeune maîtreſſe,
Qu'il n'en coûte que des ſoûpirs?

ARCAS.

Promets-moy de m'aimer ſans ceſſe,
De mes cruels ennuis tu finiras le cours.

DORINE.

Je t'aime, cher Arcas, j'approuve ta tendreſſe;
Mais peut-on s'aſſûrer qu'on aimera toûjours?

ARCAS.

Quoy? tu crois donc changer? Cruelle, quel outrage!

DORINE.

Pourquoy veux-tu que je m'engage
De ne ceſſer jamais de répondre à tes feux?
Crois-tu qu'un ſerment amoureux
M'empêcheroit d'être volage?

Sui mes conſeils, Arcas, vivons toûjours en paix.
Un long engagement rarement a des charmes.

ARCAS.

Que pour les tendres cœurs la conſtance a d'attraits!

ENSEMBLE.

Pour vivre, sans chagrin, sans trouble, sans allarmes,
DOR. Il faut ne s'engager } jamais.
ARC. Dorine ne changeons }

SCENE CINQUIE'ME.

DORINE, ARCAS, *Troupe* D'ATHENIENS, & D'ATHENIENNES.

LE CHŒUR.

CElebrons d'un Heros la valeur triomphante,
Nos ennemis sont soûmis à ses loix.
Unissons nos cœurs & nos voix,
Chantons sa victoire éclatante,
Chantons ses glorieux exploits.

Premiere Entrée.

SCENE SIXIE'ME.

Tous les Acteurs de la Scene precédente.

LE ROY, CEPHALE.

LE ROY.

REdoublez vos chants d'allegresse,
Formez les concerts les plus doux.
Mes armes ont rendu le repos à la Grece,
Et Cephale est l'heureux Epoux
Que je destine à la Princesse
Redoublez vos chants d'allegresse,
Formez les concerts les plus doux.

Seconde Entrée.

LE CHŒUR.

Celebrons d'un Heros la valeur triomphante,
Nos ennemis sont soûmis à ses loix.
Unissons nos cœurs & nos voix,
Chantons sa victoire éclatante,
Chantons ses glorieux exploits.

Le Temple de MINERVE *s'ouvre, & la Grande Prestresse en sort.*

SCENE SEPTIE'ME.

Tous les Acteurs de la Scene precédente.

LE ROY, LA PRESTRESSE.

LE ROY.

QUe vois-je ? de Pallas j'apperçoy la Prêtresse.

LA PRESTRESSE.

Prince, que faites-vous ? quel hymen odieux
Oſez-vous arrêter ſans conſulter les Dieux ?
Ecoûtez ce qu'une Déeſſe
Veut bien vous dire par ma voix.
Le Ciel deſaprouve le choix
Que vous faites pour la Princeſſe.
Si vous voulez qu'une profonde paix
Forme les nœuds ſacrez d'un auguſte hymenée,
Accordez Procris à Borée,
Et condamnez Cephale à ne la voir jamais.

Elle ſe retire.

CEPHALE.

Qu'entends-je ? juſte Ciel ! Seigneur, pourrez-vous croire
Que les Dieux inhumains....

LE ROY.

Je conçoi vos douleurs.
Cet Oracle eſt pour vous le plus grand des malheurs,
Mais l'amour au devoir doit céder la victoire.
Reverons les Arreſts que les Dieux ont dictez;
Un Heros doit trouver ſa gloire,
A ſoûmettre à leurs loix toutes ſes volontez.

CEPHALE.

Mon Rival, pour m'ôter la beauté que j'adore,
Pourroit.....

LE ROY.

Je vous entends; conſultons-les encore.
Puiſſiez-vous, à nos yeux, appaiſer leur courroux!

CEPHALE.

Ah! Dieux cruels! où me reduiſez-vous?

Ils entrent tous deux dans le Temple.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre represente un lieu solitaire au pied du Mont-Hymette. On voit quelques hameaux dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

PROCRIS.

Lieux écartez, paisible solitude,
Soyez seuls les témoins de ma vive douleur.
Des peines des Amants je souffre la plus rude;
Lieux écartez, paisible solitude,
Cachez le desespoir, qui regne dans mon cœur.

Helas! quand j'ignorois la fatale puissance
Du Dieu qui m'a ravy la paix,
Contente des plaisirs qu'offre l'indifference,
Que mon sort étoit plein d'attraits!
Pourquoy, cruel Amour, par d'invincibles traits,
As-tu domté ma resistance?

Ah! j'aimerois encor les maux que tu m'as faits;
Mais les Dieux inhumains m'ôtent toute esperance;
J'aime un jeune Heros, il m'aime avec constance,
Et le Ciel nous condamne à ne nous voir jamais.

Lieux écartez, paisible solitude,
Soyez les seuls témoins de ma vive douleur!
Des peines des Amants je souffre la plus rude.
Lieux écartez, paisible solitude,
Cachez le desespoir qui regne dans mon cœur.

Cephale vient; helas! tout redouble ma peine.
Ne puis-je, sans le voir, abandonner ce lieu?
Mes pleurs vont me trahir! quel tourment! quelle gêne!

SCENE SECONDE.

PROCRIS, CEPHALE.

CEPHALE.

L'Amour, belle Procris, prés de vous me raméne,
Je viens vous dire un éternel adieu.
Ma mort va contenter la haine
Des Dieux inhumains & jaloux.

PROCRIS.

Ce n'eſt pas vôtre mort qu'exigent leur courroux.

CEPHALE.

N'eſt-ce pas me livrer à la Parque inhumaine,
Que de me condamner à vivre loin de vous?
Vous ſoûpirez! vous me cachez vos larmes!
Quoy? ſeriez-vous ſenſible à mes cruels ennuis?
Dieux! que mes maux auroient de charmes!

PROCRIS.

Vous voyez malgré moy le deſordre où je ſuis.
Vous payerez bien cher un aveu trop ſincere!
Vous avez trouvé ſeul le ſecret de me plaire,
Je n'ay plus rien à vous celer;
Mais, malgré toute ma foibleſſe,
Aux volontez des Dieux mon cœur doit immoler
Sa fatale tendreſſe,

Ne me reprochez point les maux que je vous fais,
Laiſſez-moy remporter cette triſte victoire...,
Si vous avez ſoin de ma gloire,
Prince, ne me voyez jamais.

CEPHALE.

Ah! puiſque vous m'aimez, permettez que j'eſpere.
Vous ſçavez qu'Eole eſt mon Pere,
Je puis l'armer....

PROCRIS.

En vain vous flatez mes douleurs ;
Il faut briſer les nœuds d'une chaîne ſi belle ;
Les Dieux m'ont condamnéé à d'éternelles pleurs ;
Non, ce n'eſt plus que la Parque cruelle,
Qui peut terminer mes malheurs.

ENSEMBLE.

Le Ciel m'avoit donné la flateuſe eſperance
Que tout ſeconderoit mes vœux ;
Helas ! un ſort ſi rigoureux,
Doit-il de tant d'amour être la récompenſe !

PROCRIS.

Adieu, Prince, je fui, nos pleurs ſont ſuperflus.

CEPHALE.

Cruel deſtin !

PROCRIS.

O ſort barbare !

ENSEMBLE.

Faut-il que le Ciel nous ſepare ?

PROCRIS.

Adieu.

CEPHALE.

Belle Procris, ne vous verray-je plus !

SCENE TROISIE'ME.

CEPHALE.

Dieux cruels, Dieux impitoyables!
Suis-je assez malheureux au gré de vos desirs?
Vous m'enlevez tous mes plaisirs,
Mon cœur desesperé vous trouve inexorables.
Dieux cruels, Dieux impitoyables,
Suis-je assez malheureux au gré de vos desirs?
Lancez sur moy vôtre tonnerre,
Sous vos injustes coups je demande à mourir.
Mes cris vous font en vain une impuissante guerre,
Vous me haïrez trop, pour me faire perir!..
Que dis-je?... helas! mes maux ont lassé ma constance.
Ah! pardonnez, grands Dieux! si dans ce triste jour,
Mon desespoir vous offense:
Quels crimes sont plus dignes de clemence,
Que ceux qu'aux tendres cœurs fait commettre l'Amour?

On entend un bruit de Simphonie.

Mon Rival icy va paroître.
Un bruit confus s'éleve dans les airs.
Sçachons, sans nous faire connoître,
Le sujet de ces concerts.

CEPHALE *se retire à l'écart.*

SCENE QUATRIE'ME.

BORE'E, *Troupe* DE THRACES *de la suite de* BORE'E, CEPHALE *retiré à l'écart.*

BORE'E.

LEs Dieux m'ont, à la fin accordé la victoire.
Mon amour eſt comblé de gloire,
Cet heureux jour va finir mes malheurs;

Quel plaiſir pour les cœurs fideles,
Quand un heureux ſuccés couronne leurs ardeurs,
Et qu'aprés des peines cruelles,
Il eſt doux de chanter l'Amour, & ſes douceurs.

LE CHŒUR.

Quel plaiſir pour les cœurs fideles,
Quand un heureux ſuccés couronne leurs ardeurs;
Et qu'aprés des peines cruelles,
Il eſt doux de chanter l'Amour, & ſes douceurs.

UN THRACE.

Paiſibles Habitants de ces douces retraites,
Venez prendre part à nos jeux;
Cet ombre, ces gazons, ces demeures ſecretes,
Tout y ſemble être fait pour les Amants heureux.

SCENE CINQUIE'ME.

Tous les Acteurs de la la Scene precédente. Troupe de Paſtres & de Bergeres.

PREMIERE ENTRE'E.

UN PASTRE & UNE BERGERE.

LEs Roſſignols, dés que le jour commence,
Chantent l'Amour qui les anime tous;
Si les Oiſeaux cédent à ſa puiſſance,
Quel mal faiſons-nous
D'aimer à ſentir ſes coups?
Si leur inſtinct eſt remply d'innocence,
Quel mal faiſons-nous
De ſuivre un penchant ſi doux?

Les Paſtres & les Bergeres recommencent leurs danſes; aprés quoy le même Paſtre & la même Bergere qui ont chanté le dernier Air, chantent le ſecond couplet.

Heureux Troupeaux, paiſſez ſur la verdure,
Pour vous l'Amour prodigue ſes faveurs;
Vous n'avez point de loix que la nature,
Les biens, les grandeurs
Ne ſçauroient troubler vos cœurs:
Jamais chez vous la raiſon ne murmure,
Les biens, les grandeurs
Ne valent pas vos douceurs.

Les danses des Bergers continüent ; quand elles sont finies, CEPHALE *sort du lieu où il s'étoit retiré, & s'adresse à* BORE'E.

SCENE SIXIE'ME.

CEPHALE, BORE'E.

CEPHALE.

VOus n'êtes pas encor sûr de vôtre conquête.
Craignez du sort volage un dangereux retour.
Dûssay-je voir la foudre à tomber toute prête,
Ma mort seule pourra m'arracher mon amour.

BORE'E.

Je souffre d'un jaloux l'impuissante colere.
Ton amour te rend temeraire,
Tu suis une aveugle fureur;
Mais mon cœur genereux veut bien te faire grace:
Pour te punir de ton audace,
C'est assez que tu sois témoin de mon bonheur.

SCENE SEPTIE'ME.

L'AURORE *descend dans une machine brillante.*

IPHIS, CEPHALE.

CEPHALE *sans voir* L'AURORE.

LE Traître à me braver porte son insolence!
Courons à la vangeance,
N'écoûtons que l'ardeur dont je suis animé!

L'AURORE.

Cephale, où courez-vous? quelle fureur vous guide?

CEPHALE.

Je vais me vanger d'un Perfide,
Ou mourir pour l'objet d'ont mon cœur est charmé.

L'AURORE.

Suspendez les transports d'un genereux courage
De la beauté qui vous engage
Estes-vous tendrement aimé?

CEPHALE.

Nous ressentons des ardeurs mutuelles,
Nos tendres cœurs forment les mêmes vœux;
Jamais le Ciel ne vit deux Amants plus fideles,
Et n'en fit de plus malheureux.

L'AURORE.

Procris peut vous tromper; peut être que l'Ingrate
N'aime qu'un vain honneur dont le charme la flate,
Elle céde à Borée, il triomphe à vos yeux;
Commencez à mieux le connoître:
Rarement l'Amour est le maître
D'un cœur ambitieux.
J'ouvre au Pere du jour la celeste barriere.
Je precéde en tous lieux le Dieu de la lumiere;
La terre, à mon aspect, fait éclore ses fleurs;
Je suis cette Aurore charmante,
Dont la clarté toûjours naissante,
Peint l'univers des plus vives couleurs;
Et qui même, au milieu de mes tendres douleurs,
Toûjours aimable, & toûjours bienfaisante,
Enrichis si souvent la terre de mes pleurs.
Suivez un conseil salutaire,
Vous souffrez pour Procris, elle a trop sçû vous plaire:
Guerissez-vous en la quittant;
C'est être sage,
Quand une maîtresse est volage,
Que d'être inconstant.

CEPHALE.

Quoy! l'Objet charmant que j'adore
Auroit feint de répondre à mes tendres amours?
Ciel! quel nouveau chagrin m'agite, & me dévore!
Ah! je ne sçay si Procris m'aime encore;
Mais, helas! je sens bien que je l'aime toûjours.

L'AURORE.

Je vais tout employer, pour contenter vôtre ame;
Ne craignez point un Rival odieux;
Pour mieux cacher le feu qui vous enflâme,
Ne paroissez point en ces lieux;
Allez, reposez-vous sur ces guides fideles,
Avant que de suivre vos pas,
Je veux, pour terminer tant de peines cruelles,
Vous assûrer un destin plein d'appas.

Volez, charmants Zephirs, accompagnez Cephale,
Aux honneurs les plus grands ses jours sont destinez.
Est-il un mortel qui l'égale?
Volez, je vais le suivre, en des lieux fortunez;

Les Zephirs enlevent CEPHALE.

SCENE HUITIE'ME.

L'AURORE, IPHIS.

IPHIS.

POur rendre un Amant volage,
Vous mettez tout en uſage;
Pourquoy prendre tant de ſoins?
Je croy qu'il en coûte moins
Pour rendre un Amant volage.

L'AURORE.

Je connoy ce jeune Heros.
Je ſçay quelle eſt ſa conſtance, & ſa flâme;
Tu te ſouviens du jour qu'il troubla mon repos,
Il venoit dans ces lieux confier aux échos
Les tendres ſecrets de ſon ame:
Mon cœur ſe ſentit enflâmer,
Rien n'a pû juſqu'icy diſſiper ma foibleſſe;
De Pallas j'ay vû la Prêtreſſe,
J'ay fait rompre un hymen, qu'elle alloit confirmer;
Hé! que ne fait-on pas, lorſque l'Amour nous bleſſe,
Pour tâcher de ſe faire aimer?

IPHIS.

Laissez-vous occuper d'une douce esperance,
Cephale, par vos soins, peut changer en ce jour.

La plus longue perseverance
Doit enfin cesser à son tour;
S'il est un temps marqué pour se rendre à l'Amour,
Il en est un pour l'inconstance.

L'AURORE.

C'est trop demeurer dans ces lieux,
Allons trouver l'objet de mon amour extrême;
Avec plaisir j'abandonne les Cieux,
L'endroit où l'on voit ce qu'on aime,
Vaut bien le sejour des Dieux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre repreſente les lieux où la VOLUPTE' *fait ſon ſejour ; Cette Déeſſe paroît dans le fonds du Théatre couchée ſur un lit de fleurs.*

SCENE PREMIERE.

CEPHALE.

AMour, que ſous tes loix cruelles
On ſouffre des maux rigoureux!
Par un eſpoir trompeur tu ſçais flater nos vœux,
Pour nous livrer aprés à des peines mortelles.
Amour, que ſous tes loix cruelles
On ſouffre des maux rigoureux!
Quand tu contraints deux cœurs à reſſentir tes feux,
Dois-tu laiſſer rompre des nœuds
Qui devroient leur former des chaînes éternelles.

Amour, que sous tes loix cruelles
Les cœurs constants sont malheureux !
Et qu'il en est peu de fideles !
Amour, que sous tes loix cruelles
On souffre des maux rigoureux !

SCENE SECONDE.

CEPHALE, IPHIS.

IPHIS.

Rien ne peut-il appaiser vos allarmes ?
Quoy? Cephale, en ces lieux charmants,
Vous soûpirez, vous répandez des larmes ?

CEPHALE.

Ah ! pour les malheureux Amants,
Est-il quelque sejour qui puisse avoir des charmes ?

IPHIS.

Vous devez esperer la fin de vos malheurs.

Tôt

Tôt ou tard l'Amour repare
Les maux qu'il fait aux tendres cœurs.
Et c'eſt ſouvent par d'extrêmes rigueurs
Qu'il nous prepare
A ſes plus charmantes faveurs.
Tôt ou tard l'Amour repare
Les maux qu'il fait aux tendres cœurs.

Parlant à la VOLUPTE'.

Déeſſe dont toûjours on aima la puiſſance,
Vous, qui par d'agreables loix,
Rendez, quand il vous plaît, les Heros & les Roys
Eſclaves des plaiſirs que vôtre main diſpenſe;
Tranquile Volupté, venez, avec les Jeux,
D'un trop fidele Amant appaiſer le martire.

Vous pouvez combler tous nos vœux,
Tout rit, tout plaît ſous vôtre empire;
Et ſi quelqu'un s'y plaint du pouvoir amoureux,
C'eſt moins de peine qu'il ſoûpire,
Que du plaiſir qui le rend trop heureux.

SCENE TROISIE'ME.

CEPHALE, IPHIS, LA VOLUPTE', *Troupe* DE JEUX, DE PLAISIRS, *&* DE SUIVANTES *de la* VOLUPTE'.

LA VOLUPTE' & sa suite forment une Entrée de Ballet.

LA VOLUPTE'.

TEndres Amants, bravez vos peines.
Le Dieu qui vous donne des chaînes,
Doit à la fin vous secourir;
La moindre grace
Que l'Amour fasse,
Sçait nous payer des maux qu'il fait souffrir.

LE CHŒUR.

Tendres Amants, bravez vos peines,
Le Dieu qui vous donne des chaînes,
Doit à la fin vous secourir;
La moindre grace
Que l'Amour fasse,
Sçait nous payer des maux qu'il fait souffrir.

LA VOLUPTE'.

Loin de ces lieux, triſte ſageſſe.
Doit-on deffendre à la jeuneſſe
De ſe former d'aimables nœuds ;
Dans le bel âge,
Eſt-ce être ſage
De fuir un ſort qui peut nous rendre heureux?

LA VOLUPTE' & ſa ſuite recommençent leurs danſes.

SCENE QUATRIE'ME.

L'AURORE, IPHIS, CEPHALE.

L'AURORE.

POur diſſiper vôtre triſteſſe,
Vous voyez les ſoins que j'ay pris :
Tâchez de ſurmonter cette indigne foibleſſe ;
La volage Beauté, dont vous êtes épris,
Eſt plus digne de vos mépris,
Qu'elle ne fût d'avoir vôtre tendreſſe,

CEPHALE.

De mon funeſte ſort, Ciel ! quelle eſt la rigueur ?

L'AURORE.

Vous ſoûpirez encor pour elle?

CEPHALE.

J'ay honte d'être trop fidele,
Mais, helas ! le dépit qui déchire mon cœur,
Redouble ma peine cruelle,
Et n'affoiblit point mon ardeur.

L'AURORE.

Ceſſez d'être ſenſible aux beautez des mortelles;
Cherchez un ſort dont les Dieux ſoient jaloux.
De tant de Deïtez qui brillent parmy nous,
Les plus fieres, les plus rebelles,
Ceſſeront de l'être pour vous.

Peut-être en dis-je trop ; vous allez me connoître,
Cephale, il ne faut plus vous rien diſſimuler,
En vain j'ay voulu vous celer
Que de mon foible cœur l'Amour s'eſt rendu maître;
Mes ſoins pour le cacher ont été ſuperflus,
Contre luy la fierté n'eſt qu'un foible remede,
Helas ! quand ce Dieu nous poſſede,
Les Dieux les plus puiſſants ne ſe poſſedent plus.
Vous voyez mon ardeur, parlez ſans vous contraindre.

CEPHALE.

De vos bienfaits mon cœur ſe ſent comblé,
Mais... Dieux !

L'AURORE.

Que dites-vous ?

CEPHALE.

Que mon sort est à plaindre.
Indigne des honneurs dont je suis accablé. . .

L'AURORE.

N'acheve pas, Ingrat, je prevoy quel outrage
Tes injustes mépris feroient à mes ardeurs !
Va languir pour une volage,
Va te livrer à d'éternels malheurs :
Je ne seray pas seule à répandre des pleurs. . .
Il fuit. . . il m'abandonne à ma honte, à ma rage. . . .
Cephale, tu te pers, cesse de m'irriter :
Tu te repentirois d'avoir sçû me déplaire.

CEPHALE.

Je n'ay rien fait pour meriter
Ni vos soins, ny vôtre colere.

Vous me faites voir en ce jour
Un barbare courroux, une rage inhumaine ;
Je ne croyois pas que l'amour
Dût tant ressembler à la haine.

L'AURORE.

Vous me bravez, Cruel, vous connoissez mon cœur,
Je vous ay fait voir sa foiblesse ;
Vous ne sçavez que trop, que toute ma fureur
Ne peut égaler ma tendresse.

CEPHALE.

De vos bontez interrompez le cours.
Vôtre amour outragé demande une victime,
Faites finir mes triſtes jours,
Puniſſez-moy, ſuivez un couroux legitime...

L'AURORE.

Je ne vous puniray qu'en vous aimant toûjours.
Aimez qui vous mépriſe, & fuyez qui vous aime :
Vous ſerez le témoin de mes tendres ardeurs;
A vos yeux chaque jour j'offriray mes douleurs,
Et juſques dans vôtre cœur même,
Mes maux, & mon amour trouveront des vangeurs.

Partez, c'eſt trop gêner vôtre ame impatiente;
Allez offrir à des trompeurs appas
L'hommage genereux d'une flâme conſtante.
Zephirs, accompagnez, & conduiſez ſes pas.

SCENE CINQUIE'ME.

L'AURORE, IPHIS.

L'AURORE.

TU vois ma honte & mon ſupplice.

IPHIS.

Vangez-vous de l'Ingrat qui cauſe vos ennuis.

L'AURORE.

Quel triomphe pour luy! dans l'état où je ſuis,
S'il ſçavoit que forcée à luy rendre juſtice,
Ma raiſon me contraint d'approuver ſes mépris!

IPHIS.

Que dites-vous?

L'AURORE.

Apprend quelle eſt mon infortune:
Jamais je ne l'ay tant aimé;
Mon cœur malgré, luy-même, eſt ſurpris & charmé
D'une vertu ſi peu commune....

Ah ! c'eſt un crime encor dont je doy le punir !
Il me quitte ! il me hait ! & ſçait toûjours me plaire !
Vangeons-nous ; je le puis.... qui peut me retenir ?...
A mon juſte courroux ma tendreſſe eſt contraire,
Et je crains bien que ma colere
N'augmente mon amour, au lieu de le bannir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

*Le Théatre repreſente les Jardins du Palais d'*ERICTE'E.

SCENE PREMIERE.

DORINE, ARCAS.

ARCAS.

BOrée épouſe la Princeſſe.
Je dois avec Cephale abandonner ces lieux,
Veux-tu couronner ma tendreſſe,
Ou pour jamais recevoir mes adieux ?
Tu peux rendre aujourd'huy mon ame ſatisfaite,
A m'épouſer voudras-tu conſentir ?

DORINE.

Le feu de ton amour pourroit se rallentir,
S'il avoit tout ce qu'il souhaite;
Quelque plaisir qu'on se promette,
Il n'est depuis l'hymen qu'un pas au repentir.

ARCAS.

A de tendres refus dois-je toûjours m'attendre?

DORINE.

N'espere pas que je me rende un jour,
Mon cœur de s'engager sçaura bien se deffendre:
Trop souvent l'hymen le plus tendre
Eteint le flambeau de l'amour.

ARCAS.

Les mépris d'une Cruelle
Rendront le calme à mon cœur.
Malheureux qui s'obstine à souffrir la rigueur
D'une beauté rebelle.
Dans l'empire amoureux le cœur le moins constant
Est bien souvent le plus content.

ENSEMBLE.

Vivons toûjours sans tristesse,
N'aimons qu'à rire & chanter.
Quand l'amour nous blesse,
S'il offre un doux moment, tâchons d'en profiter;
Mais regardons un excés de tendresse
Comme une foiblesse
Qu'on doit éviter.

SCENE SECONDE.

L'AURORE, IPHIS, DORINE, ARCAS.

L'AURORE.

SUr d'autres que sur vous doit tomber ma vangeance :
Hâtez-vous de vous retirer.
Le mépris d'un Ingrat m'offense ;
Qu'il souffre les tourments qu'il me fait endurer.

SCENE TROISIE'ME.

L'AURORE, IPHIS.

O Vous, implacable ennemie
Des cœurs que l'Amour rend heureux,
Déesse des soupçons, barbare Jalousie,
Pour entendre ma voix de vos gouffres affreux,
Suspendez les fureurs dont vous êtes saisie?

Par les charmes les plus puissants,
Inspirez à Procris une haine cruelle ;
Peignez luy Cephale infidele,
Troublez son esprit & ses sens.

Ah ! toutes les horreurs que vôtre rage inſpire,
Tous les maux que produit vôtre funeſte empire,
N'égaleront jamais les troubles que je ſens.

On entend une Symphonie lugubre.

Sortons, la Jalouſie en ces lieux va deſcendre.
Cette affreuſe Divinité
Ne pourroit ſouffrir la clarté
Que je ſuis malgré moy, contrainte de répandre.
Helas !

IPHIS.

Qui vous fait ſoûpirer ?
A remplir vos deſirs tout ſemble conſpirer,
La haine que Procris fera voir à Cephale,
Pourra vers elle empêcher ſon retour.

L'AURORE.

Iphis, ma peine eſt ſans égale,
Je connois trop bien ſon amour,
Ma rage & tes conſeils luy vont ravir le jour.
Non, je ne puis ſouffrir que ce Heros periſſe.
Divinité, que mes fureurs
Viennent d'armer pour ſon ſuplice...

IPHIS.

Procris vient, banniſſez vos injuſtes terreurs.
Qui vous rend en ce jour ſi contraire à vous-même?
Une indigne pitié doit elle vous trahir ?

L'AURORE.

Tes conseils sur mon cœur ont un pouvoir
suprême.
C'en est fait que l'Enfer soit prêt à m'obeïr. . .
De ma vangeance, Iphis, j'auray peine à joüir.
Quand je songe à l'objet de mon ardeur ex-
trême,
J'oublie, helas ! que je le dois haïr,
Et je sens trop bien que je l'aime.

SCENE QUATRIE'ME.

PROCRIS.

FUneste mort, donnez-moy du secours !
Ah ! par pitié venez trancher mes jours !
Mon infortune est certaine.
C'est peu de perdre, helas ! l'objet de mes
amours,
Je me voy condamnée à m'unir pour toûjours,
A l'objet de toute ma haine.
Rien ne peut me tirer de cette affreuse peine.
Funeste mort, donnez-moy du secours !
Ah ! par pitié venez trancher mes jours !

On entend un bruit soûterrain.

Quel bruit lugubre & sourd icy se fait entendre?
Mille abîmes se sont ouverts?

SCENE CINQUIE'ME.

Le Théatre change, & represente l'Antre où LA JALOUSIE *fait son sejour.*

PROCRIS, LA JALOUSIE, LA RAGE, LE DESESPOIR.

PROCRIS.

JE me voy transportée en d'horribles déserts!
Ciel! quelle nuit vient me surprendre?
Pourquoy fremir? l'Enfer touché de mes soûpirs,
Veut-il par le trépas finir mes déplaisirs?

Elle apperçoit LA JALOUSIE.

Venez, inhumaine Furie,
Venez, je m'abandonne à vos barbares mains.
Terminez ma mourante vie;
Si de quelque frayeur je vous parois saisie,
Ce n'est pas vôtre barbarie,
C'est vôtre pitié que je crains.

LA JALOUSIE.

Pour calmer vos ennuis le Ciel icy m'appelle,
L'Enfer s'interesse pour vous;
Voulez-vous conserver une flâme immortelle
Pour un Volage, un Infidele?

Ah ! ne ſuivez que vos tranſports jaloux ;
Pour accabler l'Ingrat d'une haine cruelle,
Que, s'il ſe peut, vôtre couroux
Egale les plaiſirs de ſon ardeur nouvelle.

PROCRIS.

Graces aux Dieux, je ſuis au comble des malheurs.
Le ſort me fût toûjours contraire ;
Mais je ne croyois pas, ô Ciel ! que ta colere
Dût finir, par ce coup, ma vie & mes douleurs.

Elle tombe évanoüie.

LA JALOUSIE, LA RAGE & LE DESESPOIR.

Pour obeïr à la Déeſſe.
Inſpirons à Procris nos tranſports furieux.
Profitons de cette foibleſſe
Qui va cacher nôtre rage à ſes yeux :
Venez, Demons, venez, montrez-vous en ces lieux ;
Que chacun de nous s'empreſſe
D'obeïr à la Déeſſe.

SCENE SIXIE'ME.

LA JALOUSIE, LA RAGE, LE DESESPOIR, *Troupe* DE DEMONS, PROCRIS *évanoüie.*

LE CHŒUR.

ACcourons, traînons nos fers.
Nous allons dans ces lieux pour remplir vôtre attente,
Répandre la terreur, le trouble & l'épouvante;
Accourons, traînons nos fers,
Transportons icy les Enfers.

Entrée de Demons.

LA JALOUSIE *s'approche de* PROCRIS.

Sortez d'un honteux eſclavage.
Mépriſez l'Inconſtant qui cauſe vôtre ennuy.
Que le Dépit, la Fureur & la Rage
Vous animent ſeuls aujourd'huy.
Non, non, vous ne ſçauriez luy faire trop d'outrage,
La haine que l'on ſent pour un Amant volage,
Se meſure à l'amour que l'on avoit pour luy.

LE CHŒUR.

Sortez d'un honteux esclavage ;
Mépriſez l'Inconſtant qui cauſe vôtre ennuy.
Que le Dépit, la Fureur, & la Rage,
Vous animent ſeuls aujourd'huy.
Non, non, vous ne ſçauriez luy faire trop d'outrage :
La haine que l'on ſent pour un Amant volage,
Se meſure à l'amour que l'on avoit pour luy.

Les Demons & LA JALOUSIE *inſpirent leur fureur à* PROCRIS, *& ſe retirent.*

SCENE SEPTIE'ME.

Le Théatre change, & repreſente les mêmes Jardins qui avoient paru auparavant. PROCRIS *ſort de ſon évanoüiſſement, agitée des fureurs que* LA JALOUSIE *vient de luy inſpirer.*

PROCRIS, CEPHALE.

PROCRIS.

L'Ingrat ! mais, Dieux ! où ſuis-je ?

CEPHALE.

Enfin le Ciel propice . . .

PROCRIS.

Perfide, je te voy ? va, fuy loin de mes yeux :
Par tes mensonges odieux
Tu ne peux plus couvrir ton injustice.
Cherche des lieux remplis de traîtres, d'imposteurs,
Où l'on puisse imiter tes trahisons secretes.
Pour le malheur, helas ! des sinceres ardeurs,
Tu n'auras que trop de retraites.

CEPHALE.

Que dites-vous, Cruelle ? ah ! voulez-vous en vain,
Sous un voile trompeur, cacher vôtre inconstance.

PROCRIS.

Pour me vanger de ton offense,
A ton Rival je vais donner la main ;
J'acheteray bien cher une triste vangeance ;
J'en mourray, je le sens, mais mon cœur sans effroy....
Non, Traître je ne puis, par de tro pude speines,
Me punir de l'amour que j'ay senty pour toy.

CEPHALE.

Vous m'accusez, quand j'ay lieu de me plaindre....

PROCRIS.

Tes détours seront superflus :
Croy-moy, ne cherche point à feindre ;
Mon cœur est détrompé, je ne t'écoûte plus.

Va retrouver ta conquête nouvelle.
Que ne puis-je, à tes yeux, plus charmante
& plus belle,
Sur elle remporter le prix!
De ton perfide cœur me rendre souveraine,
Pour payer à jamais de froideur & de haine
L'ardeur dont tu serois épris.

Elle sort.

CEPHALE.

Sans vouloir m'écoûter, l'Ingrate se retire!
Ah! c'est au desespoir que je doy recourir!
Je ne puis supporter un si cruel martyre.
Courons la voir, l'appaiser, ou mourir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Théatre repreſente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PROCRIS, DORINE.

PROCRIS.

NE me parle plus d'un Parjure.
Prends-tu quelque plaiſir d'aigrir mon deſeſpoir ?
Ah ! plûtôt pour m'aider à ſuivre mon devoir,
Dis-moy que j'en reçoy la plus cruelle injure ?
Et quoyque mon cœur en murmure,
Que ma gloire m'oblige à ne jamais le voir.
A ne jamais le voir ? O gloire trop cruelle !
Cephale, helas ! que ne m'es-tu fidele ?
Quelle que fût des Dieux l'impitoyable loy,
Prête à mourir du coup qui nous ſepare,
J'aurois, malgré le Ciel barbare,
La douceur d'expirer en te donnant ma foy ?

Quel plaisir, en mourant, de te voir, de t'entendre ?
Tes yeux me donneroient des pleurs,
Et le soin de tes jours pourroit seul me deffendre
De te rendre témoin de toutes mes douleurs.
Mais, Ingrat, tu me fuis, & ma tendresse est vaine ;
Ton lâche cœur se plaît à me trahir !
Cruel, ah ! quand tu vois que ma mort est certaine,
Dois-tu, pour redoubler ma peine,
Contraindre, en expirant, mon cœur à te haïr ?

DORINE.

Cephale au desespoir m'a fait voir ses allarmes ;
J'ay vû ses yeux baignez de larmes,
Vous chercher, pour bannir vôtre fatale erreur.

PROCRIS.

Non, non, il veut encor troubler mon foible cœur :
Dorine, mon trépas n'aura rien qui l'étonne.
Revenez, ma juste fureur,
Je ne sçaurois avoir trop en horreur
Le Perfide qui m'abandonne.
C'en est fait, je le hais ; je ne veux plus songer
Qu'à suivre un fier devoir qui peut seul me vanger.
Inutile couroux, impuissante vangeance,
En vain, pour me tromper, je fais ce que je puis.

DORINE.

De vos transports calmez la violence :
On vient.

PROCRIS.

Helas ! doit-on me contraindre au silence,
Quand la plainte peut seule adoucir mes ennuis ?

SCENE SECONDE.

PROCRIS, BOREE, DORINE, *Troupe* DE THRACES.

BOREE.

Belle Princesse, enfin, approuvez-vous ma flâme ?
Et lorsqu'un doux hymen vous unit en ce jour,
M'est il permis de croire que vôtre ame
Veut bien partager mon amour ?
Vous vous troublez, vous êtes interdite ?
Ingrate, mes soûpirs n'ont-ils pû vous toucher?

PROCRIS.

Ne soyez pas surpris du trouble qui m'agite ;
Pardonnez à mon cœur le desordre qu'excite
Un amour qu'il veut vous cacher.

BOREE.

Qu'entends-je ? mes craintes sont vaines ;
Vous consentez à couronner mes feux ?
Aprés de mortelles peines,
Que l'hymen a d'appas pour deux cœurs amoureux ;
Non, il n'a point de douces chaînes,
Si l'Amour n'en forme les nœuds.

PROCRIS & BORE'E.

Aprés de mortelles peines,
Que l'hymen a d'appas pour deux cœurs amoureux.
Non, il n'a point de douces chaînes,
Si l'Amour n'en forme les nœuds.

BORE'E.

Rien ne me trouble plus, & ma joye eſt extrême;
O vous, chers confidents de mes triſtes ſoûpirs,
Et que je rends témoins de mon bonheur ſuprême,
Si vos cœurs prennent part à mes tendres plaiſirs,
Honorez la Beauté que j'aime.
Empreſſez-vous de rendre à ſes beaux yeux,
L'hommage que l'on rend aux Dieux.

LE CHŒUR.

Empreſſons-nous de rendre à ſes beaux yeux,
L'hommage que l'on rend aux Dieux.

Premiere Entrée.

BORE'E.

Eſt il de plus douce victoire,
Que celles des Amants que l'Amour rend heureux?
Quel triomphe! quelle gloire!
De voir une beauté qui mépriſoit nos feux,
Céder & ſe rendre à nos vœux.
Eſt-il de plus douce victoire,
Que celles des Amants que l'Amour rend heureux.

LE CHŒUR.

Est-il de plus douce victoire
Que celle des Amants que l'Amour rend heureux?

Les Thraces recommençent leurs danses.

BOREE.

Approuvez les ardeurs d'une ame impatiente,
Je vais presser le Roy d'accomplir mes desirs.
Les moments qu'il differe à remplir mon attente,
Il les dérobe à mes plaisirs.

SCENE TROISIE'ME.

PROCRIS, DORINE.

PROCRIS.

AH! pendant ces moments, où je suis libre encore,
Prevenons les malheurs qui me sont destinez.
C'est traîner trop long-temps des jours infortunez,
Et nourrir en mon cœur l'ennuy qui le dévore!
Mourons....

SCENE

SCENE QUATRIE'ME.

L'AURORE, PROCRIS, DORINE.

L'AURORE.

Moderez vos transports,
Procris, à vôtre sort l'Aurore s'interesse.
Pour couronner vôtre tendresse,
Je viens employer mes efforts;
Cephale vous conserve une immortelle flâme;
Une jalouse Deïté
A fait inspirer à vôtre ame
Un injuste soûpçon de sa fidelité.

PROCRIS.

Quoy? Cephale... Cephale, à mes maux est sensible?
Il m'aime... Ah! mon destin m'en paroît plus affreux!

L'AURORE.

A mes desirs il n'est rien d'impossible,
Ne craignez point un hymen rigoureux.
Allez, prés d'un Amant, par des ardeurs nouvelles,
Renouveller vos flâmes mutuelles.
Et des Dieux appaisez oublier le courroux.
Combien est-il de cœurs fideles,
Qui par des peines plus cruelles,
Voudroient bien acheter un succés aussi doux?

SCENE CINQUIE'ME.

L'AURORE.

QUe fais-je ? quel projet ? une pitié fatale
A servir ces Amants me va-t'elle engager?
Ciel ! sans fremir puis-je songer
Au bonheur, dont mes soins vont combler ma Rivale ?
Mais plûtôt, de ma flâme un indigne retour
Pourroit-il m'empêcher de vaincre mon amour?
Cesse de m'attaquer, importune tendresse ?
Si les Dieux sont jaloux, ils ne sont pas cruels.
Plus nôtre rang nous place au dessus des Mortels,
Moins nous devons partager leur foiblesse.

SCENE SIXIE'ME.

L'AURORE, IPHIS.

L'AURORE.

HE bien ? de mes soins genereux
Cephale est-il content ? as-tu sçû l'en instruire?

IPHIS.

Cephale, des Mortels est le plus malheureux.

L'AURORE.

Juste Ciel! que vas-tu me dire ?

IPHIS.

Le Roy soûmis aux volontez des Dieux,
A fait rompre un hymen à vos desirs contraire.
Borée, irrité, furieux,
A trouvé son Rival assez prés de ces lieux,
Procris n'a pû suspendre leur colere...
Déja de sa fureur promt à se repentir,
Borée alloit prendre la fuite,
Lorsqu'un trait qu'au hazard, Cephale fait partir,
Frappe, d'un coup mortel, la Princesse interdite.

L'AURORE.

Qu'entens-je? O destin rigoureux!
Pourquoy t'opposer à ma gloire?
Tu viens m'enlever la victoire
Que j'allois pour jamais remporter sur mes feux.
Cent mouvements divers trouvent place en mon ame;
Malgré tous mes efforts une secrete flâme
Cherche encor à s'y rallumer.

IPHIS.

Cephale vient.

L'AURORE.

Sortons, je crains qu'il ne me voye;
Cachons un lâhe amour, qui veut se ranimer.
Cachons...que sçais-je, Iphis? une malignejoye
Que ma gloire offensée à peine peut calmer...

SCENE SEPTIE'ME.

CEPHALE, *Troupe* D'ATHENIENS.

CEPHALE.

AH! laiſſez-moy mourir! vôtre pitié cruelle
Veut-elle prolonger les rigueurs de mon ſort?
Malheureux que je ſuis! cette main criminelle
A ma chere Procris vient de donner la mort.
Pourquoy m'arracher d'auprés d'elle?
Pourquoy, par un barbare effort,
Me retenir au jour quand ſon ombre m'appelle?
Ah! laiſſez-moy mourir! vôtre pitié cruelle
Veut-elle prolonger les rigueurs de mon ſort?

SCENE DERNIERE.

PROCRIS *mourante, soûtenuë par* DORINE, CEPHALE, *Troupe* D'ATHENIENS.

CEPHALE.

MAis, je la voy! Procris!

PROCRIS.

Cephale!

ENSEMBLE.

O jour funeste!

CEPHALE.

Vous me quittez, demeurez en ces lieux;
Voulez-vous m'enlever le seul bien qui me reste?

PROCRIS.

Hé bien! Cephale, hé bien! recevez mes adieux.
A suivre vos desirs mon propre amour m'entraîne;
J'aurois voulu, de peur d'augmenter vôtre peine,
Me priver du plaisir de mourir à vos yeux.

CEPHALE.

Je vais vous suivre en la nuit éternelle.

PROCRIS.

Non, vivez, je le veux; je veux revivre en vous.
Vous m'aimez, vous m'êtes fidele,
Mon sort doit me paroître doux.
Adieu; le destin veut que je vous abandonne:
Cher Cephale, aimez-moy toûjours,
Mais que le souvenir de nos tristes amours
Ne trouble point le repos de vos jours.
Oubliez-moy plûtôt, c'est moy qui vous l'ordonne.
Tout mon corps s'affoiblit... je fremis... je me meurs...
Déja du noir sejour j'entrevoy les horreurs;
A mes yeux obscurcis la lumiere est ravie.
Reçoy ma main, Cephale, & sois sûr qu'en ce jour,
Le dernier soûpir de ma vie,
Est encore un soûpir d'amour.

Elle tombe entre les bras de DORINE *qui l'emmeine.*

CEPHALE.

Acheve, ô Ciel barbare! assouvy ta colere!
Ah! je sens qu'à la fin tu te rends à mes cris!
Tu cesse de m'être severe,
Je succombe à mes maux, rien ne m'est plus contraire,
Et je vais aux enfers rejoindre ma Procris.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

FIN DU TOME IV.

AZ-108149
(3/4)
(Zu 108148)
S

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-66631/fragment/page=0511

RECUEIL GENERAL DES OPERA REPRESENTEZ PAR L'ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE, DEPUIS SON ETABLISSEMENT.

TOME QUATRIE'ME.

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-66631/fragment/page=0513